

MARCEL GENSANE

(1923 – 2012)

Textes maçonniques et philosophiques

(édition posthume)

Tome 2

(Editeur : Marc Gensane)

Cet ebook a été mis en ligne par Edition999

© Marc Gensane, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

MARCEL GENSANE
(1923 – 2012)

Textes maçonniques et philosophiques
(édition posthume)

Tome 2

(Editeur : Marc Gensane)

TABLE DES MATIERES

Présentation générale par l'éditeur

PLANCHES POUR LA LOGE DE PERFECTION

Installation de l'Atelier de Perfection "Picardie"

A propos du 4^e grade

La Clé

La notion d'Elu

Je suis ...

TABLES BURINEES (18^e GRADE).

Affiliation du Frère N...

Initiation au 18^e grade des Frères N... et N...

Initiation au 18^e grade du Frère N...

Initiation au 18^e grade du Frère N...

« C'est en m'exerçant à ne pas croire que je reculerai en moi-même jusqu'à la vraie foi ».

Le Maçon et la modernité ?

L'idéal humaniste

Vengeance, Justice, Charité

L'amour de tes semblables

Le Grand Architecte de l'Univers au 18^e grade.

Une initiation ou plusieurs ?

La justice sans la haine

Rituels et sacré

Que représente actuellement la notion de sacrifice pour le Chevalier Rose-Croix ?

Du 14^e au 18^e grade.

[Sur le symbolisme du 18^e.grade](#)

[Poèmes relatifs à la Table ci-dessus](#)

[L'homme et le Chevalier Rose-Croix](#)

[La Vallée, ou le symbolisme imaginaire](#)

[Etes-vous Chevalier Rose-Croix ? - J'ai ce bonheur.](#)

[Cérémonie de l'Agneau](#)

[La Rose](#)

[*BALUSTRES \(30^e GRADE\)*](#)

[A propos de la séparation des pouvoirs](#)

[Philosophie et sciences humaines](#)

[Sur le « combat » du Chevalier Kadosch, 1](#)

[Sur le « combat » du Chevalier Kadosch, 2](#)

[Jumelage du 19 avril 1980](#)

[Jumelage du 9 novembre 1986](#)

[Les grades de vengeance](#)

Présentation générale par l'éditeur

La Franc-Maçonnerie est maintenant tellement répandue sur la place publique, que je n'ai aucun scrupule à publier des travaux maçonniques. Ceux-ci ont l'intérêt particulier de représenter vraiment le vécu intellectuel et moral d'un Maçon. Ils ont aussi l'intérêt d'être facilement lisibles par un lecteur qui n'est pas Franc-Maçon. Je les diffuse d'autant plus volontiers que, même si je ne partage pas tous les points de vue de l'auteur, il me paraît évident que le Grand Orient de France en particulier, et l'Ordre maçonnique en général, ne peuvent que s'en honorer.

Marcel Gensane était donc un Franc-Maçon du Grand Orient de France, membre de la Loge « Picardie » à Amiens.

Voici le 2^e tome des travaux présentés en Loge par ce Frère.

Le 1^{er} tome rassemble les travaux destinés au grade d'Apprenti.

Celui-ci concerne les travaux destinés aux principaux degrés pratiqués dans les Ateliers de Hauts-Grades du Rite Ecossais Ancien Accepté du Grand Collège des Rites : 4^e, 14^e, 18^e, et 30^e degrés. Le Frère Gensane était membre de la Loge de Perfection *Picardie*, Orient d'Amiens (4^e au 14^e degré), du Chapitre *Picardie* (15^e au 18^e), Vallée d'Amiens, et de l'Aréopage *l'Etoile de l'Espérance* (19^e au 30^e), dont le Camp tourne sur Beauvais, Creil et Amiens.

Une grande partie des travaux au 18^e et 30^e grades ont été suscités par les questions traitées collectivement par les Chapitres ou les Aréopages, ou par l'office que le Frère Gensane occupait (Président ou Orateur).

On remarquera l'abondance particulière des travaux au 18^e grade (« tables burinées »), beaucoup d'entre eux étant à l'initiative personnelle du Frère. Signe, probablement à la fois, de l'importance que le Frère Gensane accordait à ce grade, et de l'importance effective de ce grade dans le Rite Ecossais Ancien Accepté.

Nous reprenons maintenant ci-dessous les termes de l'introduction rédigée pour le tome 1, qui reste valable pour le tome 2.

La transcription de ces planches a été effectuée sans modification, à l'exception de quelques reprises de phrases qui nous paraissaient difficilement compréhensibles (trop longues par exemple), et d'adjonctions de ponctuations dans un but exclusif de lisibilité. Mon père était lui-même très rigoureux sur l'utilisation de la langue française, et les modifications qu'il nous a paru nécessaire d'effectuer sont très rares.

Règles de mise en page utilisées

Les noms maçonniques sont écrits avec initiale en majuscule (ex. : Maçon, Apprenti, etc.). De même les noms similaires de nature religieuse (ex.: Chrétien, Bouddhiste, etc.) – sauf oublis de ma part. A quelques exceptions près, facilement compréhensibles, nous avons jugé préférable de les écrire en toutes lettres, et non pas selon la coutume maçonnique (abréviation suivie des fameux « trois points »)

Les citations sont en italique ainsi que les titres d'ouvrages ou de revues. Il arrive que les citations ne soient pas référencées, ce qui n'a pas d'importance en soi – les planches ne sont pas des publications officielles ! – mais laisse subsister un doute sur le fait que certaines d'entre elles soient effectivement des citations, plutôt que des phrases du cru de l'auteur.

Les passages à la ligne sont parfois très nombreux dans l'original (dans le but d'aérer le texte pour le rendre plus facile à lire, surtout par un vieil homme dont la vue baissait). Ils n'ont pas tous été conservés, dans la mesure où l'enchaînement des idées ne justifiait pas forcément autant de passages à la ligne.

L'éditeur a pensé devoir ajouter des commentaires personnels. Il s'agit de notes de présentation en exergue des planches ; elles nous paraissent utiles pour situer leur contexte et permettre de mieux les comprendre. Il s'agit aussi de notes incluses dans le texte, ou exceptionnellement en bas de pages, marquées « (ndle) » = (notes de l'éditeur) ; nous nous sommes efforcé de les limiter au strict minimum – étant nous-même un peu comme Alain qui détestait lire un livre plein de notes de bas de page (*cela pue,*

écrivait-il !) –, à des explications purement formelles sur des points strictement locaux.

Les dates d'écriture ou de présentation en Loge sont indiquées lorsque nous les connaissons. Il y en a que nous ne connaissons pas, mais l'état d'usure des caractères de la machine à écrire ne laisse guère de doute sur l'hypothèse, que toutes ces planches ont été écrites probablement après l'âge de 70 ans environ, et la plus récente date de quelques semaines avant sa mort ; toutefois il est clair qu'il s'agit en général de « sommes » de réflexions entreprises dès sa jeunesse.

Marc Gensane, fils de l'auteur
L'Haÿ-les-roses, le 21 février 2020

PLANCHES POUR LA LOGE DE PERFECTION

Installation de l'Atelier de Perfection "Picardie"

Allocution du Trois-Fois-Puissant Maître

Lorsqu'en avril 1983 le Grand Collège des Rites a décidé la disparition des Loges de Perfection "intégrées", le collège des Officiers du Chapitre Picardie était déjà convaincu de l'opportunité de cette décision, et une dizaine de Chevaliers Rose-Croix ont pensé qu'il convenait d'entreprendre la procédure réglementaire.

Ce qui fut fait en mai 1984 ; et dès le 16 juin suivant, le Grand Collège a accepté de donner une suite favorable à la demande de lettres constitutives, qui aboutit, ce jour, à la cérémonie d'installation de l'Atelier "autonome".

En cette circonstance, et sans m'appesantir sur l'étude du symbolisme du 4e degré, qui a fait au cours de l'année maçonnique écoulée, et qui fait actuellement, l'objet de travaux présentés dans ce Temple, vous me permettrez de placer cette cérémonie sous le signe du rituel et d'invoquer l'orientation donnée par le Grand Collège au processus d'initiation des Frères, poursuivie dans et par les Hauts-Grades.

Je le ferai très succinctement, persuadé, avec Voltaire, que *les exposés les plus utiles sont ceux dont les auditeurs assurent la plus grande part* et qu'il suffit de rappeler quelques notions qu'il appartient à chacun de faire germer.

Le Grand Collège a entrepris de redonner force et vigueur à diverses étapes de l'initiation maçonnique.

Il faut comprendre qu'il apporte ainsi, aux Frères qui ont le privilège d'en bénéficier, *l'ouverture sur un ensemble de valeurs, et l'approche d'un certain nombre de données fondamentales qui leur permettront, s'ils les méditent suffisamment, d'éclairer et de justifier leur action dans la cité.*

Le 4e grade joue un rôle essentiel, dans cette voie du progrès, parce que placé à la charnière des trois premiers grades symboliques et des Hauts-Grades :

- des trois premiers grades *qui sont vraiment la Franc-Maçonnerie*, qui ont une *résonance profonde* qui est la marque *d'une authenticité traditionnelle et d'une spiritualité originale* ;
- des Hauts-Grades qui transmettent un autre enseignement, une autre influence spirituelle, ainsi que le dit l'instruction du 4e grade, *le Maître Secret aspire à s'élever au-dessus de la surface de la terre et à pénétrer dans les hautes régions de la connaissance spirituelle.*

Que nous enseigne, en particulier, le rituel du 4e grade ?

- à ne plus accepter d'idole, en décidant nous-mêmes de nos pensées et de nos actions, en ne confondant pas les mots et les idées : humilité devant les secrets de la vie et les lois de la nature;
- à ne pas accorder une confiance aveugle, en ne profanant pas le mot vérité et en prenant conscience de la nécessité de la connaissance ;
- à utiliser la faculté de l'esprit humain de concevoir à la fois l'unicité et la multiplicité des choses et à rester loyaux envers nous-mêmes;
- à aimer et servir la justice, avoir le sens du devoir et des responsabilités. Le devoir est la grande loi de la Maçonnerie. Sa connaissance complète est la Parole Perdue. Le grade de Maître Secret porte *le symbole d'une ascèse intérieure conduisant à la compréhension élargie de la notion de devoir.*

Les Maîtres Secrets vont découvrir *qu'ils ne connaissent encore qu'un aspect de la relation entre l'homme, le monde et les valeurs* et que *tout, sur le plan humain peut apparaître, à la fois, selon les aspects contradictoires et complémentaires ; qu'une même chose peut être à la fois la pire et la meilleure.*

N'oublions jamais, en particulier, qu'il y a souvent loin de l'apparence aux réalités, que nous ne sommes jamais que des hommes avec leurs forces et leurs faiblesses.

Soyons donc à la fois indulgents et exigeants, j'entends d'abord indulgents pour les autres, exigeants pour soi-même.

L'accession au 4e degré et, le cas échéant aux grades suivants, devrait nous y aider.

Nous y trouvons des Frères définitivement acquis à la Maçonnerie, quels que soient leurs faux pas ; qui ne mettent plus en doute sa finalité ; qui se reconnaissent et s'acceptent réellement comme Maçons, quelles que soient leurs imperfections, acceptées avec moins de passion. Nous nous y livrons à des travaux plus convergents qu'aux trois premiers degrés symboliques, dont nous comprenons toute l'importance dans notre tentative de perfectionnement personnel.

Nous y découvrons, me semble-t-il, une atmosphère plus sereine et une fraternité d'une dimension nouvelle, plus profonde et plus spontanée parce que fondée sur une plus grande confiance mutuelle qui trouve moins d'occasions d'être mise en cause.

Et puis nous avons tout de même peut-être un peu progressé ; au sens quelque peu restrictif du mot progrès qui n'implique pas changement d'état mais plutôt changement de relation.

Ainsi, le Maître Secret recherche le Devoir qu'il doit avoir la volonté d'accomplir pour la seule satisfaction de la conscience, aidé de la sagesse dont il sera imprégné.

Je ne saurais donc conclure ces quelques mots sans remarquer la logique - discutable - avec laquelle l'Atelier, en la personne de son président, est placé sous le signe du roi Salomon que ce président symbolise, parce qu'au-delà des siècles, la sagesse de Salomon reste légendairement admise.

Pour ma part, je serais bien tenté de faire quelques réserves sur cette sagesse, et de l'accepter - à des fins maçonniques - uniquement comme légendaire. Pourquoi donc ferions-nous une idole du roi Salomon ? Si l'on en croit les Saintes Ecritures, Salomon n'en aurait d'ailleurs pas particulièrement fait preuve pour affirmer son trône, et n'en aurait bénéficié qu'ensuite, par la grâce de l'Eternel, de sorte qu'on pourrait même discuter de ses mérites personnels.

Le moins que l'on puisse dire au surplus, c'est que sa sagesse ne s'accompagnait pas d'une bonté excessive, ce qui est peut-être une des caractéristiques de la sagesse - songeons, par exemple, aux dizaines de milliers d'hommes de corvées qu'il aurait utilisés pour la construction du Temple - et qu'il n'était pas dépourvu d'un orgueil incompatible avec notre refus de l'idole.

Le titre de Trois-Fois-Puissant Maître que l'on utilise, avec une emphase difficile à accepter, me paraît plus en concordance avec l'enseignement du 4e grade, et même avec celui de la Maçonnerie, puisque, dit le rituel, il est une allusion à Hermès Trismégiste, ou trois-fois-grand parce qu'il était considéré comme roi, législateur et prêtre. Gardien de l'harmonie universelle par le dieu Thot, « premier initiateur de l'Egypte aux doctrines sacrées », il a joui dans l'antiquité d'un prestige exceptionnel. Gardons-lui tout notre intérêt, en nous rappelant qu'à l'issue de l'initiation des mystères d'Isis et d'Osiris, d'une grande valeur symbolique, le prêtre consacré entendait la voix de la lumière qui lui disait : *quand on néglige l'âme, elle s'obscurcit et s'éteint, mais quand on y verse l'huile sainte de l'amour, elle s'allume comme une lampe immortelle.*

A propos du 4^e grade

Pourquoi cette planche ?

J'entends, je lis, j'observe depuis quelque temps tant de choses en Maçonnerie et dans le monde profane que j'éprouve le besoin de faire le point.

Le 4^e grade me paraît s'y prêter mieux que d'autres.

Deux problèmes essentiels se posent, qui ne sont d'ailleurs pas nouveaux.

Que penser du déferlement médiatique et, par suite, que penser de la vie maçonnique ?

D'une certaine manière, le déferlement médiatique me laisse parfaitement indifférent, encore qu'il a dépassé le stade de la presse populaire à but simplement lucratif, pour prendre une importance apparente et un relent de vérité préjudiciables aux obédiences et qui perturbe certains Frères. La vérité peut être un savoir farci de trous.

Je constate avec regret que le Grand Orient ne prend aucune disposition interne sérieuse pour dégonfler ces ballons de toute évidence malveillants et dédouaner l'obédience, et ne se pose aucune question sur les enseignements à en tirer.

Je ne développerai pas ce point pour ne pas polémiquer. Chacun d'entre nous y a très certainement réfléchi.

Parmi les textes épars, pour l'essentiel posthumes, de Fernando Pessoa, on trouve, de façon plus pédagogique, une étonnante tentative de définition de la démarche symboliste que ne démentirait pas Gilbert Durand.

Entendre les symboles et les rituels symboliques exige de l'interprète qu'il possède cinq qualités ou conditions, sans lesquelles les symboles seront morts pour lui, et lui un mort pour eux. La première est la sympathie, la deuxième est l'intuition, la troisième est l'intelligence, la quatrième est la compréhension, et j'entends par ce mot la connaissance d'autres matières qui puissent permettre que le symbole soit illuminé par diverses lumières, la

cinquième est la plus délicate à définir. Je me risquerai à dire, parlant aux uns, que c'est la Grâce, parlant à d'autres, que c'est la main du Supérieur inconnaissable, parlant à d'autres encore, que c'est la Connaissance et la Conversation du Saint Ange gardien.

Si la Franc-Maçonnerie fait partie de l'univers intellectuel de Pessoa, c'est d'avantage pour ce que lui inspire son appareil de rituels et de symboles, que pour les valeurs que ses membres défendent ou pour les combats qu'elle a pu conduire au Portugal, notamment ceux qui devaient présider à l'éclosion éphémère de la République. Et cependant, lorsque le régime salazariste se mit en situation, comme le fera plus tard en France le régime de Vichy, d'interdire la Franc-Maçonnerie, le seul intellectuel qui, publiquement, dénoncera cette atteinte à la liberté fut Pessoa.

Le 19 janvier 1935, le Portugal, soumis depuis 1926 à une dictature militaire, et corseté, depuis 1928 par l'*estado novo* de Salazar, devait franchir une étape nouvelle dans la logique d'enfermement nationaliste, xénophobe et corporatiste qui allait longtemps le tenir éloigné des lueurs de la modernité. Le député José Cabral soumettait à l'Assemblée Nationale une proposition de loi visant à l'abolition des sociétés secrètes, au premier rang desquelles figurait la Franc-Maçonnerie, coupable de crime démocratique. Dès le 4 février 1935, le journal *Diario de Lisboa* publiait un retentissant réquisitoire dans lequel Pessoa, mi-ironique, mi-navré, taillait en pièces le texte proposé.

L'argumentaire est implacable. Après de subtiles variations autour de la notion de société secrète, Pessoa en vient au constat que deux seulement pourraient être concernées, les Jésuites et la Franc-Maçonnerie, cette dernière étant seule réellement visée. La victime étant identifiée, Pessoa se livre à une tentative d'élucidation de la nature de l'institution maçonnique car, dit-il, *je ne pense pas faire offense à M. José Cabral en supposant que, comme la majorité des anti-maçons, l'auteur de ce projet méconnaît totalement la Maçonnerie. Il en sait même peut-être moins que rien, car, naturellement, il a dû nourrir son anti-maçonnisme de la lecture d'une presse dite catholique où les erreurs, même lorsqu'il s'agit des choses les plus élémentaires, s'accumulent, et où aux erreurs s'ajoutent la mauvaise volonté, le mensonge et la calomnie, ses rejetons.*

Méthodiquement, après avoir dit qu'il n'était lui-même pas Maçon, Pessoa souligne que le projet est hypocrite et inutile car totalement ignorant de la nature profonde de la Maçonnerie; Il profite de l'occasion pour le rapprocher de démarches de même nature conduites en Italie par Mussolini, en Espagne par Primo de Rivera, et en Allemagne par Hitler et Goering. La Franc-Maçonnerie n'a d'autre réalité, dit-il très justement, que la réalité de l'engagement individuel de ses membres, elle s'ordonne *autour d'une seule idée: la tolérance; c'est-à-dire ne pas imposer le moindre dogme que ce soit, respecter la liberté de pensée. La Maçonnerie n'a pas de doctrine. Ce que l'on appelle doctrine maçonnique, ce sont les opinions individuelles de Maçons...*

Bien sûr, les anti-maçons auront toujours le loisir de trouver justification dans l'anticléricalisme militant de certaines obédiences. Qu'ils ne se croient pas justifiés à si peu de frais, ou alors que les Eglises prennent soin de dénoncer leurs propres crimes! La fin du propos est assassine : *Si nous mettons au début de la Maçonnerie en général tous ces cas particuliers, mettons en contrepartie à son crédit, dans les mêmes conditions, les bénéfices que nous avons reçus d'elle. Que les Jésuites lui baisent la main pour avoir été accueillis, librement, en Prusse, au XVIIIe siècle, par le Maçon Frédéric II alors que, expulsés de toute part, ils étaient répudiés par le Pape lui-même. Remercions-la de la victoire de Waterloo, car Wellington et Blücher étaient tous deux Maçons. Soyons-lui reconnaissants, car c'est elle qui a créé la base de la future victoire des Alliés. N'oublions pas, enfin, que nous devons à la Maçonnerie la plus grande œuvre de la littérature moderne, le Faust du Maçon Goethe.*

La censure, pourtant si tatillonne, n'avait rien vu venir. Le retentissement de l'article fut considérable. Toutefois, avec une servilité qui ne se démentira plus, l'Assemblée, dominée par les salazaristes, vota le texte à l'unanimité le 5 avril 1935.

A sa façon, Pessoa était entré en résistance. A ce texte devaient succéder des poèmes sarcastiques dont les vers étaient autant de flèches contre le régime.

En 1935, il écrivait à Adolfo Casais une missive lui précisant que, dorénavant, pour des raisons clairement politiques, il ne publierait plus rien

au Portugal.

Malheureusement, ce silence de proscrit devait bientôt être celui de la mort. Le 30 novembre 1935, Fernando Pessoa mourait, nous laissant légataires d'un trésor littéraire dont l'essentiel reste à lire et à comprendre.

Sur la vie maçonnique, je voudrais souligner, cela me paraît très important par les conséquences que cela peut avoir, la tendance nette de la presse maçonnique à une contestation et une mise en cause systématique - méprisante et peu fraternelle - de la Tradition maçonnique. Qu'entendre d'ailleurs par-là ? Il y a la lettre et l'esprit; Tradition ne veut pas dire conservatisme béat et stupide. La tradition peut être évolutive, à partir d'un socle immuable.

Il nous faut y réfléchir sérieusement, car ce que certains appellent la nouvelle mouvance met en cause la nature de l'ordre maçonnique et la vie de notre obédience.

Nous ne sommes plus là dans le domaine de notre questionnement perpétuel et non justifié sur la finalité de l'ordre. Si nous avons le moindre doute à cet égard, que ferions-nous en Maçonnerie ?

Un combat se profile, qui peut être difficile, narcissique, rebelle, voire vaniteux au sens d'une *modestie jamais apaisée qui ne se mesure qu'à sa propre aune, l'humble volonté de toujours faire mieux qui ne se soumet qu'au plus impitoyable des verdicts, au sien* (Karl Kraus). Une formule digne de figurer dans l'arsenal maçonnique !

Dans cette perspective, il faut prendre en compte, avec intérêt, l'article publié dans le numéro 251 d'*Humanisme* sous le titre *Non à la symbolâtrie* par Jean-Charles Nehr (auteur d'un essai intitulé *Symbolisme et Franc-Maçonnerie*. Cf. également dans *Humanisme* 235, l'article *le symbole, la pensée*, auteur anonyme). A prendre en compte également l'article publié dans *la Chaîne d'Union*, n° 16 par le même Jean-Charles Nehr sous le titre : *Le symbole, outil n° 1 des Francs-Maçons*. L'auteur y apporte son éclairage sur la nature, les fonctions et le mode d'action de l'outil symbolique en Maçonnerie. Son argumentation est très novatrice sans mise en cause de la tradition. Seuls nos Jules Boucher et autres n'en sortent pas indemnes. Ce n'est pas pour nous surprendre.

Je disais que le 4^e grade se prête à une réflexion sur ces problèmes. Il fournit l'occasion favorable de l'entrée dans les Hauts Grades, ceux dont un anonyme a dit: *La Perfection n'est-elle pas le 4^e pilier, invisible, du Temple de Maître secret ?*, l'Atelier de Perfection.

Occasion favorable car nous nous y préparons à aller au-delà du symbolisme des outils des trois premiers grades, en poursuivant, dit le rituel, *des travaux symboliques jusqu'à suffisante information de nos Frères*.

Une formule qui mérite notre admiration, habitués que nous sommes à des rituels, riches sans doute, mais écrits dans une langue peu élégante et peu soucieuse de la grammaire.

Jusqu'à suffisante information.

Qu'est-ce à dire ?

Pour moi : jusqu'à ce que ces travaux symboliques ne soient plus utiles.

N'est-ce pas ce qu'il faut comprendre quand on qualifie de symboliques les seuls trois premiers grades ?

De sorte que le 4^e grade nous ouvre une voie nouvelle, définie par son seul rituel d'initiation - un rituel qui ne fait référence à aucun accessoire symbolique.

Seuls sont proposés la clé et le silence.

Même la clé, assortie de la lettre Z, qui pourrait être considérée comme telle, n'apparaît que comme le bijou du grade, et son interprétation s'impose sans aucune ambiguïté.

Le symbole du 4^e grade est le grade lui-même.

On ne saurait mieux démontrer que les symboles ne sont pas absolument nécessaires à l'effort de perfectionnement que tout individu, profane ou Maçon - peut poursuivre utilement par d'autres voies de la connaissance – lesquelles passent toutes cependant par le langage.

Le Grand Collège des Rites avait bien compris ce problème lorsqu'il a rétabli le 4^e grade en vue d'apporter aux Frères, disait-il, *l'ouverture sur un ensemble de valeurs et l'approche d'un certain nombre de données*

fondamentales qui leur permettront, s'ils les méditent suffisamment, d'éclairer et de justifier leur action dans la Cité.

Les Hauts Grades transmettent un enseignement nouveau et une nouvelle influence spirituelle grâce auxquelles, dit l'instruction du grade, le *Maître Secret* aspire à *s'élever au-dessus de la surface de la terre et à pénétrer dans les hautes régions de la connaissance spirituelle.*

Que nous enseigne en particulier le rituel de ce grade ?

Qui, au sortir de la nuit dans laquelle est sensé se trouver encore le Maçon, l'invite donc à rechercher une connaissance lucide et objective.

Schématiquement, le rituel du 4^e nous enseigne :

- *à ne plus accepter d'idole, en décidant nous-mêmes de nos pensées et de nos actions, en ne confondant pas les mots et les idées : humilité devant les secrets de la vie et les lois de la nature;*
- *à ne pas accorder une confiance aveugle, en ne profanant pas le mot vérité et en prenant conscience de la nécessité de la connaissance;*
- *à utiliser la faculté de l'esprit humain de concevoir à la fois l'unicité et la multiplicité des choses et à rester loyaux envers nous-mêmes;*
- *à aimer et servir la justice, à avoir le sens du devoir et des responsabilités.*

Le devoir est la grande loi de la Maçonnerie. Sa connaissance complète est la Parole Perdue.

Le grade de Maître Secret porte le symbole d'une ascèse intérieure conduisant à la compréhension élargie de la notion de devoir.

Le Maître Secret va découvrir *qu'il ne connaît encore qu'un aspect de la relation entre l'homme, le monde et les valeurs, et que tout, sur le plan humain, peut apparaître, à la fois selon les aspects contradictoires et complémentaires, qu'une même chose peut être, à la fois, la pire et la meilleure.*

Il y a souvent loin de l'apparence à la réalité - nous ne sommes jamais que des hommes - Ainsi se justifie l'indulgence pour les autres et l'exigence pour nous-mêmes.

Il me semble résulter de tout cela que, ce qui compte au 4^e grade, c'est, explique Jean Mourgues, *de découvrir le visage initiatique de l'enseignement maçonnique*, qui est généralement voilé par la pratique des trois premiers grades.

La notion d'initiation se précise. Quel travail de réflexion avons-nous entrepris ?

Il ne saurait être question de contester la valeur des enseignements initiatiques des trois premiers grades, mais de rechercher s'ils se limitent aux rites en usage dans ces grades, de rechercher ce que peut être leur valeur réelle pour notre progression.

Dans une démarche personnelle, il m'est arrivé - un peu par provocation - de contester l'utilité des symboles.

L'équerre maçonnique est le symbole de la droiture - j'y vois surtout l'outil d'un dessinateur ! - Ne peut-on avoir de la droiture sans méditer sur ce symbole ?

D'où je tire l'idée que c'est le réel qui précède le symbole et non l'inverse; qu'une méditation approfondie conduit à une compréhension nouvelle du symbole.

Une lapalissade ! C'est son contenu qui crée le symbole. On présente généralement le niveau comme symbole de l'égalité. J'y vois plutôt le symbole de la progressivité.

Un autre exemple intéressant : le symbole de la rose, créé à partir d'une réalité poétique. L'amour paradisiaque sera comparé par Dante *au centre de la rose, au nombre d'or de la rose éternelle qui se dilate et va de degré en degré, et qui exhale un parfum de louange au soleil printanier.*

Exemple type du symbole créé à partir d'une réalité, du symbole issu du réel qui renvoie au réel.

Pour sa compréhension - que le Maître Secret a le devoir de poursuivre – le symbole n'aurait-il d'autre rôle que de nous aider à poser les problèmes, et d'orienter notre réflexion vers un idéal commun à tous les maçons qui utilisent les mêmes outils ? Il est la clé de notre travail, un point de départ source d'universalité.

Après l'apprentissage nécessaire, le Maître Secret découvre que l'idée inspire l'acte; que la conception oriente l'usage des instruments et des outils. Là s'opère un renversement. Cela implique évidemment qu'il y ait eu un apprentissage !

Que découvrons-nous, en définitive, au 4^e grade ? Que, du fait de sa nature, le symbole est difficilement définissable.

Les auteurs maçonniques se sont heurtés à cette difficulté, et leurs conclusions sont incertaines, contradictoires, incohérentes. Les Maçons ne sauraient cependant s'en désintéresser, pour en faire un usage utile et efficace, chacun à sa manière. Pour le Maçon, le symbole deviendra un outil utile par l'explication qu'il en donnera. En ce sens, tout ne devient symbole que par le langage, ce symbole universel et originel. Du moins faut-il en prendre en compte l'hypothèse lorsqu'on recherche l'origine du symbolisme maçonnique. Un symbolisme qui s'exprime par la pratique de notre langue, qui est notre langue. Nous sommes là dans le domaine de la communication, de la transmission du contenu symbolique des messages.

Ce que nous offre pour cela le 4^e grade, c'est le signe du silence et la clé de l'avenir. Le silence nous renvoie à l'humilité. La clé nous rappelle que, s'il y a des certitudes, il n'y a pas de vérité, et nous enseigne que nous devons nous attacher à ce devoir qui suffit à tout, *a-t-on dit, quand on a découvert la vérité des choses, la fragilité des honneurs, la futilité des pouvoirs et la banalité des talents.*

20 octobre 5001.

La Clé

Si on considère la Franc-Maçonnerie comme une entité, comme dit Littré, *ce qui constitue une existence distincte et indépendante*, fermée hors d'atteinte pour ceux qui ne possèdent pas le moyen d'y accéder, il faut bien, en toute logique, trouver ce moyen. Le 4^e grade nous donne cette clé qui ouvre la porte d'accès à ce domaine nouveau de la série des Hauts Grades, à ce mode de pensée qui est l'apanage de l'initié. C'est ce bijou qui porte l'initiale du mot de passe, bijou et non pas outil, clé du Tabernacle, du Saint des Saints, clé qui mène à la dépouille d'Hiram, le Dieu Ptah des Egyptiens, l'Héphaïstos des Grecs, le Tubalcaïn des Juifs.

Au-delà de ces lieux communs, on peut proposer quelques interprétations, moins orthodoxes, tournant autour de cette Clé d'ivoire, blanche, qui donne accès à la lettre Z.

Clé du Saint des Saints du Temple de Salomon, elle doit mener à la loi entreposée dans l'Arche d'Alliance.

Or, dans la réalité, il n'y avait nul besoin de clé pour pénétrer dans le Saint des Saints, puisque seul un voile le séparait du reste du Temple, probablement en souvenir du temps où l'arche était abritée sous la tente pendant les années d'errance dans le désert.

Le symbole est ici celui d'une mutation du nomade en un sédentaire qui n'oublie jamais sa condition première.

Avant de juger, il faut examiner toutes les hypothèses et savoir remettre sa pensée en question. La clé ainsi considérée sous son aspect immatériel ne peut qu'être en nous. A nous de la découvrir et de savoir la faire tourner.

La clé est en effet un symbole double d'ouverture et de fermeture ayant un rôle d'initiation et de discrimination. Les clés de Saint Pierre pouvaient ouvrir ou fermer les portes du Paradis.

Les alchimistes disaient qu'elle avait le pouvoir de coaguler et de dissoudre.

Elle est aussi le symbole du pouvoir de commandement. Le chef, c'est en effet le soleil, clé du jour qu'il ouvre à son lever et ferme à son coucher. C'est l'initiateur, le responsable.

Sur ce symbolisme, je n'insiste pas et vous renvoie aux articles assez fouillés des dictionnaires des symboles.

Sur le plan ésotérique, posséder la clé, c'est avoir accédé à un certain degré dans l'initiation.

La clé évoque le mystère à percer, l'énigme à résoudre, l'action difficile à entreprendre qui conduit au secret.

N'est-ce pas cette transmission du secret, si difficile, qui a coûté la vie à Hiram ? La résurrection pré-suppose la mort.

D'autre part, cette clé est de couleur blanche, symbole de pureté, de l'absolu, qui peut se situer aux deux extrémités de la gamme chromatique, et qui peut donc signifier soit l'absence, soit la somme de toutes les couleurs.

Le blanc a ainsi la même valeur que sa contre-valeur, le noir, aussi présent au 4^e degré. Il a donc une valeur limite des rites de mutation : mort - renaissance. Il est une couleur de passage.

Etant en ivoire, matière organique et non métal, la clé, dit Beresniak, n'est pas un outil pour faire l'homme, elle est l'homme.

L'ivoire est aussi symbole de dureté, et l'éléphant dont elle provient étant empreint de dignité et de puissance, on retrouve cette idée de puissance dans la tradition qui veut que le trône de Salomon ait été fait d'ivoire.

L'ivoire est aussi, avec l'or, la matière dont on fait les dieux, telles les statues d'Athéna à Athènes, de Zeus à Olympie surtout, que les anciens considéraient comme l'une des sept merveilles du monde. Les érudits les qualifient de chryéléphantines, ce qui veut dire en or et ivoire. Dans l'étymologie grecque, Zeus, le Z de la clé, est symbole du pouvoir, justification du pouvoir, détenteur du secret, de qui dépend l'initiation mais esclave de son pouvoir. Si on ne peut faire de bien sans lui, il se condamne à tout faire lui-même. Il n'a plus que des responsabilités.

Telle est la situation contradictoire du Maître Secret. S'il veut, en autocrate, tout faire lui-même, il est prisonnier des limites étroites d'une société à la mesure de ses seules forces.

S'il veut au contraire s'adapter et avec le concours d'autres êtres aussi soucieux que lui des intérêts personnels et communs, il sera apte à remplir une fonction efficace dans une société évolutive.

Il se retrouve initiateur.

La lettre Z évoque aussi le serpent, le dieu Atoum des Egyptiens qui dit dans le *Livre des Morts*: *Je suis ce qui demeure, le monde retournera à l'indifférence et je me transformerai en serpent... qu'aucun dieu ne voit.* C'est le premier « vieux-dieu » créateur né par lui-même à partir du néant. Et on pense au Z du Zéro et à celui du Zénith.

Zéro, le néant, c'est la fermeture du compas, de la porte, il n'a de valeur que par délégation, symbole de tout ce qui est potentiel... mais conférant une valeur aux autres nombres.

Les Mayas le connaissaient déjà et le représentaient par un escargot, spirale symbole de régénération périodique. Ainsi zéro donne naissance à l'infini dont le symbole est l'autre Z, celui du Zénith, l'image de l'ouverture du compas et de la porte... auquel on associe le Nadir, le point inférieur du voyage d'où il faut partir. La vie est dans la mort.

Le Zénith est le point supérieur dans le temps et l'espace, le sommet de l'évolution vers lequel on tend sans jamais l'atteindre. La mort est dans la vie.

La lettre Z est l'initiale du mot *Ziza* : splendeur, éclat ; qui permet de passer d'un plan de conscience à un autre, et entraînera le Maître Secret vers l'infini.

La lettre Z est composée de deux lignes horizontales parallèles, les deux plans spirituels et matériels, reliés par une ligne transversale.

Sur la lettre Z, on peut ajouter qu'elle est la septième lettre de l'alphabet hébreu, *Zaïn*, qui signifie Arme... peut-être une arme de jet semblable aux rayons solaires. C'est l'éclair qui zèbre la nuée, qui donne une idée du feu divin, évoque la foudre.

Le feu, seul élément ayant trois pouvoirs :

- créateur (le soleil),
- purificateur,
- destructeur, la mort.

Dans l'interprétation des nombres par la Kabbale, que personnellement je prends toujours avec prudence, la valeur symbolique de cette interprétation me paraissant discutable, la lettre Z a la valeur 90 et on rappelle que le nombre 9 est le dernier de la création, un nouveau cycle commençant avec 10, chiffre double.

Allant plus loin, un auteur (Marcel Spaeth), explique que Ziza a pour valeur $7 + 10 + 7 + 1 = 25$, qui annonce la Lumière.

On constate, en définitive que le bijou du grade fait obligation au Maître Secret de faire -la synthèse de tous les contraires, et lui offre le moyen d'accéder à la dépouille d'Hiram, détenteur du secret, qui a atteint la responsabilité totale.

La vie est dans la mort, a-t-on dit, c'est-à-dire : celui qui sait transmettre vivra éternellement. Il s'est accompli et trouve la sérénité dans, peut-être, une compréhension du secret.

Chevalier, dans son dictionnaire, affirme que : *La clé est le symbole du mystère à percer, de l'énigme à résoudre, de l'action difficile à entreprendre, des étapes qui conduisent à l'illumination et la découverte.*

On ne saurait, paradoxalement, mieux dire que la clé n'apparaît pas à proprement parler, comme le symbole du grade puisqu'elle ne représente pas « l'image d'une chose » (cf. Larousse), pas même comme un outil, ce que je remarquais au début de cette planche. Elle est simplement le bijou du grade, comme la lettre Z en représente le mot de passe.

Ainsi considérés, dans tous les grades, chaque bijou, comme chaque mot de passe, prennent une réelle importance, par leur fonction, importance qui ne leur est malheureusement pas souvent reconnue : ils ouvrent et délimitent la vie initiatique.

Au 4^e grade, la clé, le mot de passe et le silence ouvrent une voie nouvelle.

Le Grand Collège avait bien compris ce problème lorsqu'il a rétabli ce grade en vue d'apporter aux Frères, disait-il : *l'ouverture sur un ensemble de valeurs et l'approche d'un certain nombre de données fondamentales qui leur permettront, s'il les méditent suffisamment, d'éclairer et de justifier leur action dans la cité.*

Un 4^e grade dont le rituel nous appelle :

- à ne plus accepter d'idole, en décidant nous-mêmes de nos pensées et de nos actions, en ne confondant pas les mots et les idées ; humilité devant les secrets de la vie et les lois de la nature;

- à ne pas accorder une confiance aveugle, en ne profanant pas le mot vérité et en prenant conscience de la nécessité de la connaissance ;

- à utiliser la faculté de l'esprit humain de concevoir à la fois l'unicité et la multiplicité des choses et à rester loyaux envers nous-mêmes ;

- à aimer et servir la justice, à avoir le sens du devoir et des responsabilités.

Le devoir est la grande loi de la Maçonnerie.

Le rituel du devoir et du secret qui constitue la pratique du 4^e grade apporte un enseignement nécessaire à tous ceux qui ont la prétention d'accéder à une quelconque perfection.

Je conclurai, cela me paraît s'imposer dans une loge amiénoise, par une évocation de Jules Verne.

Un livre de Michel Lamy (Collection Payot), intitulé *Jules Verne initié et initiateur*, le présente prudemment, comme Franc-Maçon, ce qu'il n'a pas été à ma connaissance, mais par contre, il est certain qu'il était bien informé sur la Maçonnerie.

Ce livre ouvre des pistes de réflexion, et aide à comprendre que les romans de Jules Verne, bien que publiés dans les collections pour jeunes, intéressent également, par une autre lecture, les adultes avertis.

Admirateur d'Edgar Poe, Jules Verne commençait la plupart de ses romans par des grimoires indéchiffrables, des cryptogrammes, dont il ne donnait la solution, la clé, qu'à la fin de l'histoire.

Lamy développe longuement ce procédé et analyse, par là même, la signification de notre bijou du 4^e grade. Une analyse profane qui pourrait bien être la nôtre, très complète dans ses aspects contradictoires.

Il analyse de même, ce que j'appellerai le symbolisme de situation de plusieurs romans, en particulier celui du *Voyage au centre de la terre*, et des *Indes Noires*, et en ce qui concerne ce dernier, présente un parallèle troublant entre son canevas et celui de *La Flûte enchantée*.

Un Franc-Maçon n'aurait pu faire mieux !

21 février 2004

La notion d'Elu

Question de mars 1997 proposée aux Loges de Perfection : *En prenant en considération la symbolique et les légendes des 13^e et 14^e degrés du Rite Ecossais Ancien Accepté, que signifie la notion d'élus, vécue au 14^e degré ?*

... il n'est d'autre loi pour l'homme que celle de l'univers, et rien ne le lie véritablement que son union avec lui ... (Stefan Zweig, la contrainte).

Le recours au dictionnaire est souvent une solution de facilité qui peut conduire à une réflexion plus profane que maçonnique. Mais il semble nécessaire au cas particulier parce qu'il aide à la compréhension de l'enseignement maçonnique, parce que le mot *Elu* à lui seul, peut être le symbole de cet enseignement, parce que ses sens profanes constituent, proposent, un plan d'étude complet de la question proposée.

Que dit le *Littré* ?

- ceux que la grâce prédestine au bonheur céleste mais ces secrets sont pour nous fâcheux à comprendre. Ce n'est qu'à ses Elus que Dieu les fait entendre. Si les lois de l'Etat s'opposent à son salut éternel, Dieu ébranlera tout l'Etat pour l'affranchir de ces lois. Il met les âmes à ce prix. Il remue le ciel et la terre pour enfanter ses Elus. Ce grand Dieu avait ses Elus dans la race d'Esau. La miséricorde de Dieu ne voulait que se former un Elu. *C'est moi qui marque leur séjour, aux réprouvés de ma colère comme aux Elus de mon amour* (Hugo).
- Par extension et dans le langage général : un Elu de cette vie, un homme prédestiné au bonheur sur terre.
- Celui qui mérite d'être choisi
- Nom que l'on donnait dans les premiers siècles de l'Eglise aux catéchumènes (que l'on instruit pour recevoir le baptême) bien instruits, qui étaient élus, c'est-à-dire choisis pour le baptême
- Titre donné dans le manichéisme aux dépositaires de tous les degrés de la secte
- Celui qui est prédisposé à la béatitude éternelle (ce qui suppose une

intervention divine)

On peut donc être Elu par mérite, par choix, par prédestination, par acquisition préalable des connaissances ou de la connaissance. Si l'on admet qu'on peut être touché par la grâce autrement que par intervention divine, l'Elu Franc-Maçon paraît avoir quelques affinités avec l'ensemble de ces critères. Profane, il est reconnu et choisi par les Frères comme susceptible de devenir Maçon, apte à tirer profit de l'enseignement et du rituel maçonnique, capable d'être dépositaire de tous les degrés de la Maçonnerie, prédisposé – par sa nature, son éducation et sa culture – à accéder à cette « sagesse » nécessaire à un art de vivre conforme à l'idéal maçonnique

Dès lors que la qualification d'Elu s'applique à une personne appelée à une réalisation encore virtuelle, on peut soutenir que le Franc-Maçon est « élu » dès son entrée en Maçonnerie, ce qui de toute évidence est implicite dans l'expression « éternel Apprenti ». Si devenir Maçon c'est poursuivre une initiation par un cheminement sans fin, la notion d'Elu s'applique au Franc-Maçon tout au long de sa vie maçonnique. Cela est d'ailleurs implicitement reconnu par la question qui n'est pas posée de manière restrictive.

Mais être « destiné » à devenir Franc-Maçon n'est pas être Franc-Maçon. En ce sens, être qualifié d'Elu est une anticipation sur la réalisation du projet maçonnique. D'où peut-être déjà une des raisons de l'apparition de ce qualificatif assez loin dans la hiérarchie des grades, Elu déjà « Grand », au 13^e grade de Chevalier de Royale Arche (de ce fait très important), lorsque le Franc-Maçon devient *capable de comprendre les lois qui régissent l'ordre de l'univers et lui-même et d'ouvrir les portes de l'insondable permettant de s'intégrer dans cet ordre et d'aller vers l'initiation dernière* (rituel). Puis sous l'appellation complète au 14^e grade de « Grand Elu, Grand Ecossais de la Voûte Sacrée, Parfait et Sublime Maçon ».

Notons cependant qu'il s'agit d'une nouvelle étape importante de l'initiation proprement dite, présentée comme acquise et quasiment définitive par cette appellation, la première étape ayant constaté l'acquisition de la « plénitude des droits maçonniques » au 3^e grade. Peut-

on en conclure qu'on ne saurait être réellement initié si on limite son parcours à la Loge symbolique ? Peut-être est-ce seulement – à partir du 13^e grade – à ce stade de l'initiation que la qualification d'Elu est méritée ? Peut-être est-ce que la symbolique et la légende le permettent et le justifient à ce moment seulement ? La symbolique et la légende des 13^e et 14^e degrés confirme-t-elle cette manière de voir ?

Pour donner une des réponses possibles à cette question, il faut remarquer que ces deux grades sont considérés simultanément par la question posée. Il faut donc rechercher l'idée – ou les idées – directrices communes et la continuité qui les marque, ce que Jean Mourgues a appelé « grille de lecture ». Que dit le rituel ?

Au 13^e grade :

- La légende « se rapporte à l'empreinte du nom de Dieu »
- On n'est pas initié, on s'initie soi-même
- Je suis ce que je suis ; mon nom est Guibulum
- J'ai pénétré dans l'endroit le plus sacré du monde
- J'ai trouvé le Delta lumineux sur lequel Enoch a gravé le nom mystérieux du Grand Architecte de l'Univers
- Les symboles représentent les mystères de la Kabbale
- Le rituel se déroule « au nom du Suprême Conseil » et invite à l'alliance avec la vertu et les hommes vertueux

Au 14^e grade :

- Le Grand Architecte de l'Univers, ou *ad libitum* la raison, nous inspire, et la Lumière nous éclaire
- Le Grand Elu ne laisse aucun accès à l'iniquité, la vengeance, l'injustice. Il est toujours prêt à faire le bien.
- J'ai travaillé à mon perfectionnement et je voyage par toute la terre pour faire connaître la vérité et enseigner la morale pure

Quant aux légendes, de nombreux auteurs ont procédé à leur analyse et à leur exégèse et en ont tiré les enseignements, estimant en particulier que

- L'homme doit chercher la vérité dans sa propre conscience et que celui qui renie la religion tout comme celui qui renie la science, est condamné à demeurer imparfait (Sahir Ermann), (13^e grade)

- L'une des deux connaissances s'obtient par l'intelligence et le labeur, et l'autre est divine, c'est une révélation
- Si le mot est la foi en Dieu ... il suffit d'avoir la foi dans la voie qu'il nous montre et qui illumine toutes nos activités (ibidem)
- L'une des grandes acquisitions de la conscience humaine, c'est la conviction de l'efficacité du Nom
- Rien n'est plus éphémère que ce que l'on croit bâtir
- Il n'est de véritable connaissance que par le refus de la réalité manifestée (Mourgues ; 13^e grade)
- Le souci du Grand Elu, c'est la perfection
- Il faut comprendre que l'on n'est que ce que l'on est, que ce qui vous a fait
- Que la dignité de l'homme lui commande de consentir librement à ce que l'on attend de lui (14^e grade)

Les deux grades réitèrent donc l'idéal maçonnique de descente au fond de soi-même, et s'insèrent dans la lignée de l'ensemble des grades, permettant d'ailleurs une préparation aux grades ultérieurs qu'il autorise à entrevoir.

Comment le vivre au 14^e degré ? Et pourquoi au 14^e degré ?

Par souci du respect de la chronologie ? C'est presque évident, pour une part, puisque conforme à l'idée même d'initiation qui implique la progression. Plus on avance dans la connaissance de soi-même, plus on est ce que l'on est.

Peut-être aussi – le rituel le dit, comme rappelé ci-avant – parce que l'on a suffisamment travaillé à atteindre une certaine perfection, et que l'on peut maintenant faire connaître la vérité et enseigner la morale, ce que l'on fait. C'est donc peut-être à ce grade que l'on aurait achevé la phase « introspective » de l'initiation, et que l'on pourrait être considéré – et reconnu – comme Maçon accompli, « Parfait et Sublime Maçon » ! Les titres sont certes dithyrambiques, mais finalement beaucoup plus justes et significatifs que l'on pense ; ce que peut comprendre le Maçon qui sait la complexité de la vie, et qui sait aussi la difficulté de l'expression de la pensée.

Mais la difficulté essentielle du « vécu » au 14^e grade (dont le symbolisme interfère avec celui du 13^e) réside dans l'évocation du nom de Dieu, et de ce que chacun entend par là. Que peut entendre par là en particulier le Frère qui n'adhère à aucune religion, notamment révélée ?

Une ouverture est proposée par le rituel du 14^e grade qui se réfère, au choix, au Grand Architecte de l'Univers, ou à la raison et la lumière (notons au passage l'importance du rituel, souvent méconnue). Le Grand Architecte de l'Univers ? La référence est très ambiguë. La raison et la lumière ? N'y a-t-il pas contradiction entre les deux invocations ? Mise en cause de la raison ; ou (on peut tout imaginer) ne pourrait-on invoquer les deux formules, clairement ou par sous-entendu ? En vérité la vie est ambiguïté permanente. Ce serait refuser leur dignité aux hommes que de ne pas leur reconnaître le droit et la nécessité de comportements inattendus, peu compréhensibles, parfois même par eux-mêmes, et de ne pas admettre une des significations de la formule « je suis ce que je suis ». Il semble bien que l'on puisse dire avec notre Frère Margat (*Sens, transcendance et éthique*) qu'il nous faut donc bien en revenir au mystère, qui fait partie de la vie, et qui, quels que soient nos savoirs et nos pouvoirs, se trouve intimement mêlé à notre existence. Il existe autre chose qui nous dépasse, que nous ne pouvons pas concevoir ; on l'a nommé transcendance. L'homme y est confronté du fait de l'impossibilité où il se trouve de sortir de sa condition.

Aux 13^e et 14^e grades, on achève l'initiation proprement dite et on se prépare à l'action. Etre Grand Elu, c'est savoir que c'est en recherchant la vérité que l'on progresse vers la spiritualité, stade avancé, voire ultime, de l'initiation.

Je suis ...

Je suis celui qui suis, je suis ce que je suis, je suis ...

C'est la réponse des Chevaliers du Royal Arche, interrogés à leur entrée sous la Voûte sacrée.

Ces trois formules lapidaires permettent-elles d'approcher de l'ultime initiation ? Comment ? Y a-t-il une progression ? Dans quel sens ?

Tel est le chapeau de l'article consacré au 14^e grade dans les *Lettres Fraternelles* publiées par le Grand Collège des Rites en 1986.

Un article assez long qui envisage le problème sous les angles psychologique et philosophique, d'une manière subtile et assez savante.

J'ai pensé que pour poursuivre personnellement la réflexion, il me fallait la reprendre à partir d'une argumentation plus dépouillée.

C'est celle que je vous propose aujourd'hui.

La formule est d'allure simple mais, au fond elle est complexe, et chacun peut la comprendre et commenter à sa manière.

Pour les uns c'est la vie, l'existence : je nais, je respire, je vis, je meurs, j'expire : c'est le souffle vital. J'accomplis mon destin. Je suis mon nom, mes caractéristiques, mes frustrations, mes œuvres, toutes les variétés de pensées, de sentiments à différents niveaux de la conscience.

Mais je sais que je mourrai et la question qui se pose est de savoir si l'idée du moi continuera. Question qui implique, en Maçonnerie, le recours à la mort symbolique. Peut-il y avoir un mouvement de continuité ? Ayant constaté que je ne suis rien, est-ce que je peux m'accomplir?

On peut considérer la formule comme un aboutissement, une progression de l'état naturel vers l'individu achevé, l'image, le symbole de l'initiation maçonnique. Celui, également, du monde profane lié à l'âge : avec l'âge on devient soi-même.

Pour certains, cela peut être : se connaître, ne pas feindre l'identité de la différence, penser que l'on n'est pas forcément ce que l'on croit : moi c'est moi, lui c'est lui ! Un eunuque n'est plus ce qu'il est : est-il pourtant diminué, privé de bonheur ?

Qui ne dit rien, sait-il qu'il parle ?

Qui parle, sait-il qu'il ne dit rien ?

En réalité, nous sommes dans le domaine incontournable de la théologie et de la philosophie qui s'interrogent longuement et de manière approfondie sur la compréhension du verbe *être* et sur l'apparente absurdité de la destinée humaine, domaine illimité qui n'est pas celui de la Maçonnerie.

Pour débroussailler et éclairer un peu, faisons quelques rappels :

Que dit Charles Dickens dans *Horace Sparkins* (Dickens que Stefan Zweig considère avec Balzac et Dostoïevski comme un des trois grands romanciers qu'il connaisse) ? Je cite :

- ... *après tout, monsieur, qu'est-ce que l'homme ?*

- *Sans doute, dit M. Malderton, sans doute.*

- *Nous savons que nous vivons, que nous respirons, continue Horace, que nous avons des besoins et des souhaits, des désirs et des appétits.*

- *Assurément, monsieur, interrompit Frédéric Malderton, en fixant sur lui un regard profond.*

- *Je dis que nous savons que nous existons, répète Horace en élevant la voix, mais là, nous nous arrêtons ; il y a une borne à notre connaissance, il y a un zénith de nos facultés, un point culminant de notre fin. Que savons-nous de plus ?*

- *Rien, répartit Frédéric, le seul qui fût capable de soutenir cette conversation transcendante.*

- *Ma parole, dit M. Malderton aîné, lorsqu'ils rentrèrent à la maison dans le carrosse, ce M. Sparkins est un jeune homme étonnant : quelle sûreté de science, quel savoir et quelle netteté, quelle lumière dans l'expression de ses grandes idées !*

N'est-ce pas, avec l'humour raffiné de Dickens, la réponse à notre question ?

De son côté, Aldous Huxley explique dans *La philosophie éternelle* :

(C'est un père qui demande à son fils d'ouvrir une graine.)

- *Que vois-tu ? demande le père.*

- *Rien, répond le garçon.*

- *Mon fils, cette essence subtile que tu n'y vois pas... C'est dans cette essence même que se trouve l'être de l'arbre énorme. Dans ce qui est cette essence subtile tout ce qui existe a son soi – C'est là le vrai, c'est là le soi... et toi tu es cela.*

Pour un moine bouddhiste, *je suis*, c'est une façon d'être soi issue de l'éducation, de la connaissance. *Je suis* en dette. *Je* ne me définis que par ma relation aux autres. (*je* comme *les autres*). Le soi c'est l'ensemble de la personnalité. Rien n'existe en soi. Il n'y a que des événements indépendants dénués d'existence propre. On est très proche de la Maçonnerie.

Pour le *Livre de l'Exode*, nommer Dieu c'est affirmer son existence. Seul, son Nom peut être connu. *Il est*. C'est le problème de l'existence de Dieu qui préoccupe les philosophes mais ne concerne pas les « croyants » qui le considèrent comme préalable à toute connaissance dont elle ne fait pas partie.

Je suis ce que je suis, ne cherchons pas plus loin.

Je cite : *Le nom exprime l'essence de l'être qu'il désigne. Prononcer le nom d'une créature, c'est la connaître. Prononcer le grand nom de l'Eternel, c'est le connaître - C'est pourquoi il ne peut être qu'épelé : iod, hé, vah... et que toute tentative de transcription que ce soit : Iéhovah, Yahveh , relève de l'illusion.*

Comment le Picard Philéas Lebesgue le fait-il dire à Déméter dans *le rachat de Prométhée et Pandora* ? *Le nom du Dieu suprême, il est interdit de le prononcer ... L'on ne peut que le penser : essayer de le comprendre est un*

blasphème. Par dessus tous les Dieux, il règne au-delà des plus lointains cieux, par delà le destin lui-même.

Pour illustrer ce problème de nom, on peut remarquer l'habitude que l'on a dans les milieux familiaux, voire au delà, de donner des surnoms ou appellations diverses, de tutoyer, comme pour refuser à l'autre son existence indépendante, sa faculté d'être lui même, comme pour l'intégrer à un groupe - on ne sait pas, on ne peut pas le nommer.

Alors, que signifient parole, verbe, nom ?

Au sens profane, l'expression des idées.

D'un point de vue traditionnel, l'expression des idées également, mais idées au sens platonicien, c'est à dire les principes génériques ou génétiques des êtres ou des réalités désignées par ces paroles ou ces noms.

Tout le monde connaît la fameuse phrase de Dieu se révélant à Moïse : *Je suis Celui qui suis.*

Jean la remet dans la bouche de Jésus : *Vous connaissez que je suis, ... croyez que je suis, ... Je suis, ne craignez pas, ... avant qu'Abraham fût, je suis.*

On trouve dans le Deutéronome : *Voyez qui Je suis et qu'il n'y a pas d'autre Dieu à côté de Moi.*

Et dans Isaïe : *Afin que vous compreniez que Je suis ou bien : Depuis toujours Je suis.*

Jean revient sans cesse sur l'affirmation d'être et les nombreuses variations qu'il développe sont toujours pour caractériser un attribut de Jésus, une séphira de Jésus comme les sephiroth de la Kabbale sont les attributs de Dieu : *Je suis la vie ; Je suis la lumière ; Je suis le berger ; Je suis la route ; Je suis la vérité ; Je suis ...*

Et on retrouve notre rituel.

Pour de nombreux philosophes, le *je suis* peut s'entendre de l'existence en ce qu'elle est un art de jouir de la vie, une vie vraiment vécue, une manière d'accomplir son destin.

En cela, ils se distinguent de la Maçonnerie dont les enseignements visent à un aboutissement autant qu'à la recherche d'un art de vivre. Le souci du Grand Élu, c'est la perfection débarrassée de toutes traces d'iniquité, de vengeance ou d'injustice.

Quant à Montesquieu, il demande, avec une apparente naïveté : *Comment peut-on être Persan?* Ce qui est en cause dans la question de Montesquieu c'est le système de conventions... dont le Franc-Maçon devra se débarrasser s'il souhaite devenir ce qu'il est ... ce qu'il croit être. Comment peut-on être Franc-Maçon ?

Paul Valéry, romancier essayiste d'entre les deux guerres, réputé intelligent, lui répond par une autre question : *Comment peut-on être ce que l'on est ?...* et il constate un état d'impossibilité. L'étonnement d'être quelqu'un, le ridicule de toute figure et existence particulière, l'effet critique du doublement de nos actes, de nos croyances, de nos personnes ... *Tout ce qui est social devient carnavalesque ... Tout ce qui est humain devient... singularité... niaiserie.*

La société nous définit et nous détermine et c'est la servitude. Mais de cette servitude nous pouvons nous affranchir par la conquête de nous-mêmes.

S'il n'était pas risible de privilégier tel rituel de tel grade pour tel autre, on pourrait affirmer que la formule de notre 14^e résume et définit la méthode de l'initiation : travailler à son perfectionnement personnel.

Après ces quelques détours, venons-en au rituel maçonnique.

Dans un rituel ancien dont je n'ai pas retrouvé la date, il est écrit :

Mais que sommes nous vraiment ?

*Nous n'apparaissions que pour disparaître,
Pouvons-nous dire : je suis ?*

Dans le rituel de 5983, à la clôture des travaux au 13^e grade :

Le TFPGM : Frère Grand Inspecteur, qui êtes-vous ?

Le G Insp : Je suis celui qui suis

Je suis ce que je suis

Je suis.

Au début de la réception au 14^e grade :

Le TFPGM : Mes Frères, qui êtes-vous ?

Le Grand Maître des Cérémonies : Je suis celui qui suis

Je suis ce que je suis

Je suis.

Mon nom est Guibulum [demeure], et ma qualité, Chevalier de Royale Arche

Le TFPGM : Que voulez-vous dire par là ?

Le GM des C : Quand je dis « je suis celui qui suis », cette affirmation insolite dans sa forme signifie qu'existant par moi-même et au-delà de tout « égo », ma conscience est immergée dans l'immense flot de toutes les consciences dont la totalité devenue homogène constitue la conscience universelle, et que, par-là, je suis immanent à tout l'univers.

Lorsque je dis : « je suis ce que je suis » c'est que je me sépare du Tout et qu'alors j'acquies un égo et m'intègre dans le monde manifesté.

Et, si je dis simplement « je suis », c'est qu'abandonnant noms, formes et distinctions j'entre dans l'intemporel et m'approche de l'ultime initiation.

Le TFPGM : Ainsi, à l'image des initiés de Babylone vous avez médité, et cette méditation semble avoir levé un voile sur votre propre mystère.....

(Il faut aller au-delà de toutes les croyances)

L'affirmation est sans doute insolite, mais l'explication donnée, pour ce qu'on peut en comprendre, est étrangère au processus de ce qu'on appelle l'initiation maçonnique.

Le Grand Collège est bien inspiré de revoir les rituels. Même Jean Mourgues embarrassé, le trouve *poliment* de forme sibylline et, créditant l'affirmation de *plus riche de sens qu'il n'y paraît*, il s'en tire par une explication plus prosaïquement maçonnique et rappelle *qu'on n'est ce que l'on est que par ce qui vous a fait*.

C'est une lapalissade, l'A.B.C. du métier de Franc-Maçon.

C'est dans la société, écrit André Lebey (cité dans le livre du centenaire¹) que l'homme sent ce qu'il est et devient ce qu'il est capable d'être. La société est l'élément générateur. L'homme solitaire ne serait qu'une partie de lui-même.

Comment comprendre, en langage clair, un rituel qui mélange, avec des significations sous-jacentes mystérieuses : consciences, flot de consciences, conscience universelle, monde manifesté, intemporel, ultime initiation ?

J'en extirpe trois formules :

- Je suis immanent à l'univers, c'est à dire identique aux autres, ce que Spinoza appelle Dieu.
- Je suis séparé des autres mais intégré dans le monde manifesté, c'est à dire, je suppose, la réalité.
- J'approche de l'ultime initiation, c'est à dire, idéalement accomplie.

Cela correspond-il à l'état de Franc-Maçon, au parcours qu'il poursuit et à son objectif inaccessible ?

Je ne le pense pas ... à supposer qu'il élimine les contradictions et qu'il accepte une définition de l'initiation maçonnique privée de tout enseignement.

La Franc-Maçonnerie propose un idéal auquel ses enseignements sont adaptés : ils ne sont pas particuliers mais universels. Dans le *je suis* (j'existe) il ne faut pas considérer tel ou tel individu mais l'être humain en général.

Les rituels doivent être pris dans leur globalité, chacun à son stade contribuant à un enrichissement sans fin dans une même voie.

La formule *je suis* résume en un condensé qui n'a rien à attendre d'une explication transcendante, la clé, le secret du projet maçonnique de libération intellectuelle et morale.

C'est pourquoi, sans doute, elle figure à l'ouverture de l'initiation au 14^e grade comme un rappel essentiel, hors cérémonie, du devoir du Franc-Maçon.

Elle souligne les trois états successifs du :

- qui je suis : l'apprenti en tant qu'être vivant perfectible.
- ce que je suis : l'état du Franc-Maçon en cours de travail sur lui-même. C'est l'étape de perfectionnement progressif au cours de laquelle le Franc-Maçon s'efforce de se réinventer une vie nouvelle. Un état permanent poursuivi sans fin pendant toute la vie maçonnique dont on peut faire le bilan à tout instant, et constater :
- Le *je suis*, tel que je suis, avec mes défauts sans renoncer à tendre vers l'idéal ...

Car, enseigne la Maçonnerie, plus nous avançons dans la connaissance de nous-mêmes, plus nous sommes ce que nous sommes.

Affirmer *je suis*, c'est inviter à répondre à la question sous-tendue dès la première affirmation du triptyque : je suis qui je suis, c'est à dire : qui suis-je donc ?

La réponse ne peut être ni simple ni définitive. La nature du cheminement maçonnique la rend évolutive tout au long d'un itinéraire dont le Franc-Maçon n'est pas entièrement le maître. A tout instant, il ne peut d'ailleurs se définir que dans ses rapports aux autres, qui lui sont imposés dès sa naissance et en vertu de critères discutables.

Je ne peux me développer - explique Jean Mourgues - sans recevoir d'une façon ou d'une autre un élément extérieur à moi-même qui m'oblige devenir autre, et sans provoquer en même temps la ruine de ce qui est moi. Je suis ce que je suis par ce qui est étranger à moi-même, autant que par moi-même. Etranger mais pas incompatible .Et c'est là où se situe la sagesse,

celle qui est faite de mesure et de jugement, de complaisance et de discernement. Savoir qui je suis, c'est se connaître soi-même.

La tâche est semée d'embûches dont les plus importantes sont de nature psychique.

Sur un plan philosophique qui appellerait de longs développements, les trois formules du rituel pourraient faire appel:

- *Qui je suis*, au libre arbitre.
- *Ce que je suis*, au déterminisme.
- *Je suis*, à la volonté.

Il s'agirait alors de s'interroger sur les problèmes et les mystères de ce que l'on entend par liberté et vérité, dans le cadre des buts et de l'idéal maçonnique, les Francs-Maçons recherchant sans relâche leur libération : on ne naît pas libre, on le devient.

Paradoxalement, on pourrait dire, par un choix personnel, qu'on n'est libre qu'à la condition de pouvoir ne pas être ce que l'on est, et d'être ce que l'on n'est pas. Que notre idéal soit inaccessible n'empêche pas d'y tendre.

Nous sommes tous responsables de tout et de tous et moi, plus que tous les autres, dit Dostoïevski.

Transposant en Maçonnerie, je rappellerai que l'égo évoqué par le rituel ne saurait être isolé de la relation aux autres, et que chaque Franc-Maçon a la responsabilité de tous ses Frères, *on n'est jamais quitte à l'égard d'autrui* ; à aucun moment personne ne peut dire *j'ai fait tout mon devoir* ni *je suis ma propre raison d'être*.

A propos de *je suis*, souvenons-nous que ce mot n'a de signification précise qu'autant qu'il nous rappelle tout ce que nous sommes, mais *ce que nous sommes ne peut être compris dans une définition* (Diderot).

Dans une synthèse de question publiée dans le bulletin n°127 du Grand Collège des Rites (p.56) on trouve quelques développements sur cette formule du rituel où il est écrit : *Je suis celui qui suit - avec un t - ou celui qui est*. Et le rapporteur conclut en citant la signification retenue par un des Ateliers, purement et strictement maçonnique :

- *Je suis celui qui suis, autrement dit : « me voici à votre disposition »*

- *Je suis ce que je suis* : « *vous me connaissez* »

- *Je suis* : « *Je suis prêt à agir pour vous, pour nous tous, je m'engage et je tiens mes engagements* ».

N'ayant fait qu'effleurer le sujet, je voudrais dire que le *je suis* ne me paraît pas autre chose qu'un postulat d'identité. *Ce n'est pas une vérité d'évidence qui nous autoriserait à prétendre que ce qui est ne devient pas.*

Nous n'avons pas la certitude de nous être examinés sous tous les rapports, dans le temps, dans l'espace, dans toutes les situations, et d'un même point de vue.

Cependant, en dialoguant avec nous-mêmes, *nous avons pris la « mesure » de ce que nous sommes , nous mesurons le champ de ruines et nous pouvons répondre à l'injonction de Nietzsche : « deviens ce que tu es ».*

Il faut bien, d'ailleurs, nous reconnaître le droit et la nécessité de comportements inattendus, parfois même, par nous-mêmes - *Avoir pu être, n'est-ce pas avoir un peu été ?* (Proust) - Rien?

Rien, sans doute, reconnaissons le humblement.

Toute science vient d'en haut, dit un rituel.

Je sais que je ne sais rien.

Je sais que je ne suis rien.

Ayant tout donné, je n'ai rien donné.

Car je n'avais rien à donner !

En vérité, la vie est ambiguïté permanente. Ce serait refuser leur dignité aux hommes que de ne pas admettre une des significations de la formule *Je suis ce que je suis*, et on peut dire (cf. Margat²) qu'il nous faut bien en revenir au mystère qui fait partie de la vie et qui se trouve mêlé à notre existence, quels que soient nos savoirs et nos pouvoirs. Il existe des choses qui nous dépassent – la transcendance -, auxquelles nous sommes confrontés du fait de l'impossibilité de sortir de notre condition.

Quand j'ai entendu parler en cours d'histoire, de Lucius Quinctius Cincinnatus, ce Romain célèbre - dit le Petit Larousse - *par la simplicité et l'austérité de ses mœurs, qui fut consul, deux fois dictateur, et retourna à sa charrue* - Cincinnatus aux champs ! Comme Philéas Lebesgue à Bonnières dans l'Oise, je ne savais pas vraiment quoi penser de cette attitude : devait-on l'accepter, la comprendre, l'admirer, la trouver méprisante ?

Et bien, je crois finalement, qu'il a été ce qu'il devait être, qu'il s'est sorti de la vie publique et s'est abandonné à son égo, qu'il a compris comment se réaliser, que le travail manuel est intellectuel, qu'il n'est pas seulement un moteur d'action mais la condition d'un accomplissement spirituel. Être du monde n'est pas seulement partager des valeurs.

Vive le bricolage !

Toujours dans le domaine historique, le comportement de Charles Quint me paraît intéressant.

On sait que ce « maître du monde » préféra finir dans un couvent d'Estrémadure plutôt que sur le trône. Les historiens discutent sur les conditions et la réalité de cette retraite. Quoi qu'il en soit, il l'a fait, montrant ainsi la vanité du pouvoir face à une mort prochaine et les vertus de la solitude. Quel exemple dans cette attitude !

18 février 2006

TABLES BURINEES (18^e GRADE)

Affiliation du Frère N...

Cette Table, ainsi que les trois suivantes, a été burinée lorsque le Frère Gensane était Chevalier d'Eloquence (= orateur).

S'agissant non pas d'une initiation mais de la simple application du règlement qui n'apporte rien à la démarche philosophique engagée, je serai bref, très bref.

Mon Frère N..., par ton affiliation, au sens étymologique du terme adopté de manière assez confuse par la Franc-Maçonnerie jusqu'au milieu du XIX^e siècle, tu deviens le fils de notre Atelier.

Ayant eu tout le loisir de te connaître à l'occasion de tes visites, nous avons déjà pu apprécier ton comportement maçonnique exemplaire, ta compréhension, ton indulgence, autrement dit ta fraternité ; nous savons que nous enrichissons notre Atelier.

Parlant très certainement au nom de tous les Frères de cet Atelier, je puis t'assurer que nous sommes tout particulièrement heureux de t'accueillir, et nous te remercions de ta démarche, malheureusement souvent négligée par les Frères.

Nous ne doutons pas de ta volonté sincère de partager notre chemin et de notre côté nous te considérons comme un Frère retrouvé.

Que ce Chapitre devienne le tien !

Initiation au 18^e grade des Frères N... et N...

Mes Bien-aimés Frères, vous voici élevés au grade de Rose-Croix, de Chevalier Rose Croix.

Comme à chacune des initiations qui ont, jusqu'à présent, jalonné votre parcours maçonnique, vous devez vous attendre à un renouvellement de votre personnalité, une ascension de votre conscience, un passage à une qualité supérieure.

Dans cette perspective, le grade de Chevalier Rose-Croix a une importance et une signification particulières. Il vous impose des devoirs nouveaux, des devoirs qui feront appel à votre générosité, à votre sens de l'humain.

Nous savons, certes, que le 18^e grade est le grade de l'Amour, *l'amour des « semblables »*, dit le Rituel, qui se donne entièrement sans jamais rien attendre en échange, car il est remplacé par le dévouement total qui est renoncement et qui s'appelle sacrifice.

On ne vous demandera pas d'être prêt chaque jour à offrir votre existence, ni de renoncer à vos intérêts légitimes, mais tout simplement de vous conformer à votre idéal ; de savoir, quand c'est nécessaire, faire passer l'intérêt particulier au second plan, de placer l'intérêt universel au-dessus de l'individuel.

Après la connaissance de vous-même et du monde extérieur, il vous faudra, au cours de cette deuxième étape de votre parcours, trouver ce qui unit l'individu à l'ensemble, qui permet au Maçon d'accorder l'harmonie à laquelle il est parvenu, à celle, malheureusement en perpétuelle évolution, de la société humaine.

Il vous appartiendra, c'est votre droit comme un de vos nouveaux devoirs, de comprendre comment y parvenir.

Pour ce faire, vous pourrez bénéficier et tirer le profit maximum, avec volonté et persévérance, des enseignements et des vérités que proclame le

grade de Chevalier Rose-Croix :

- que tout est analogue dans l'univers;
- que la loi de l'homme et la loi de la nature reposent sur le même principe, ce que montrent le Signe et le Contre-Signe ;
- que la nature se renouvelle dans une activité incessante et inépuisable,
- que pour autant, Chevalier Rose-Croix, vous ne devez pas vous décourager, malgré les échecs et les déboires, l'adversité et la peine.

Disciples du Phénix, vous serez soutenus dans votre ardeur par le sacrifice du Pélican qui montre la puissance efficace de l'Amour. L'Amour qui seul peut fonder la Fraternité, plus que la froideur de la raison et la rigidité de la justice.

Vous saurez qu'il ne faut attendre aucune compensation, aucune contre-valeur, quand on donne avec amour à son prochain, à l'humanité, plus qu'on ne doit, et trouverez votre récompense dans la joie de vous sentir meilleurs, d'avoir progressé dans votre initiation.

Plus que jamais, le Chevalier Rose-Croix pourvoit à son propre perfectionnement pour pouvoir servir l'humanité.

Amour, sacrifice, action, n'est-ce pas là la Parole Perdue, le feu qui transforme et rénove tout ?

L'Apprenti, le Compagnon, attendaient leur Salaire ... mais vous n'attendez ni salaire, ni honneur, ni gratitude pour récompense de votre action. Vous serez celui qui rend service et fait le bien sans rien demander en retour.

Dans le travail, vous chercherez la beauté de l'œuvre ; dans la cité, vous vous efforcerez d'être le citoyen modèle, utile et désintéressé. Le Franc-Maçon pratique la vertu de l'exemple.

Pour participer à ce Grand-Œuvre difficile, mes Frères Chevaliers Rose-Croix, soyez les bienvenus parmi nous.

16 juin 2007

Initiation au 18^e grade du Frère N...

Mon Bien-aimé Frère A...

Avant tout je tiens au nom de tous les Frères à t'exprimer notre plaisir de t'accueillir parmi nous. Un plaisir intéressé :

- Un maillon supplémentaire arrive toujours à propos
- Un maillon de qualité de surcroît, dont nous attendons un enrichissement de nos travaux,
- Et en contrepartie, avec une satisfaction fondée sur l'espoir que nous avons de, peut-être, t'aider dans ton cheminement maçonnique et dans ta compréhension de ce qu'est pour chacun de nous la véritable finalité de la Franc-Maçonnerie – éducative d'ailleurs plutôt qu'initiatique – et digne de tous les efforts ainsi que des historiens l'ont soutenu.

L'initiation maçonnique est la transmission d'une méthode, d'un lent travail de soi sur soi, une fois les métaux abandonnés.

J'ajouterai que je suis personnellement content du hasard qui a voulu que je sois chargé de t'accueillir.

A ce stade de la cérémonie de ta réception au 18^e grade du Rite Ecossais Ancien Accepté, le rituel suggère au Chevalier d'Eloquence d'évoquer les grades précédents pour montrer comment leurs enseignements préparent, au 18^e grade, à l'étude de la pensée moderne, des philosophies, des différentes religions, de la sagesse et de la science qui doivent se prêter mutuellement appui.

Pour tirer le profit maximum de ce 18^e grade, tu auras donc à faire une étude exhaustive de ces grades, toi seul le peux. Peut-être cependant auras-tu l'occasion d'en faire l'objet de nos travaux.

L'essentiel pour toi, maintenant, c'est donc d'approfondir le symbolisme du 18^e grade, dont tu as dû déjà percevoir l'importance, telle que certains le considèrent comme le grade ultime de la Franc-Maçonnerie. Il clôture l'échelle du Rite Français, et fut même autrefois le dernier du système écossais.

Sans m'étendre sur ce symbolisme qui a des affinités avec ton activité profane, je te conseille cependant la lecture et la méditation des Lettres Initiatiques du 15^e au 18^e grade du Frère Jean Mourgues, qui en font une analyse comme toujours hors du commun.

Tu constateras que ce grade est probablement celui qui a suscité à lui seul, par son contenu, autant de commentaires et de polémiques que l'ensemble de tous les grades de l'Écossisme réunis. Le Rose-Croix interpelle, fascine, dérange, et permet de laisser libre cours à de multiples interprétations. L'esprit même du grade de Rose-Croix occupe une place particulière dans la hiérarchie des grades maçonniques.

Tu constateras que tous les symboles du 18^e grade concourent finalement à une définition très complète de l'amour du prochain, clé d'une vie sociale équitable et source des bonheurs individuels et collectifs. Rien n'est plus arbitraire. L'amour du prochain, considéré à la lumière des symboles et enseignements que sont le symbole du Pélican et la devise « Foi, Espérance, Charité ».

Le Pélican, avec le sacrifice qu'il implique, débarrassé de toute espérance dogmatique, qui réside dans « la vie exemplaire d'un homme simple », et se situe au niveau de la vie de tous les jours, comme pour souligner la difficulté d'une existence sans compromission, sans courtoisie ni équivoque. Il y faut de l'humilité, du courage et de la persévérance. Peut-on, doit-on, attendre du Chevalier Rose-Croix l'attitude glorieuse des martyrs des idées, ou des dons de soi apparemment gratuits ?

La Foi du Chevalier Rose-Croix qu'il faut envisager à partir de la finalité symbolique du grade, qui consacre l'introduction des références judéo-chrétiennes et l'apparition du mot *Emmanuel*... Mais cela n'a rien à voir

avec la foi en Dieu. Le 18^e grade nous invite à nous tourner vers les autres et à prouver notre fraternité, à entreprendre une construction nouvelle dont le Chevalier Rose-Croix comprendra, au cours de sa réflexion, qu'elle doit être poursuivie et enrichie. Au-delà du contexte religieux qui s'impose à l'esprit, mais ne présente qu'une grille interprétative limitée, on doit considérer ce grade comme l'expression de la pensée d'un mythe en phase avec l'universel. Tout Chevalier Rose-Croix doit être capable d'une lecture interprétative. Les textes bibliques sont vecteurs d'allégories en dehors de tout acte de foi explicite.

L'Espérance difficilement dissociable des autres vertus, cette illusion qui soutient notre rêve d'un monde meilleur apparaissant utopique.

Le Charité, « l'amour transfiguré en vertu » selon Jankélévitch, qui nous conduit à considérer chaque individu comme un être humain, nous met en paix avec notre conscience. Ne va-t-elle pas cependant jusqu'à l'euthanasie, cette « conscience » ?

Si tu approfondis ta réflexion, tu seras en possession des « connaissances », et tu auras atteint le degré de perfection « initiatique », lesquels te permettront d'assimiler pleinement les degrés ultérieurs, et de te situer « maçonniquement » dans les comportements et les actions qui te seront proposés et que les circonstances de la vie t'imposeront.

Pour conclure :

Connaissant ton amour pour la Grèce antique, très sourcilleux ... et justifié, mais qui peut être quelquefois réducteur – l'Orient ne peut être ignoré – je te suggérerais volontiers de nous présenter une planche qui tenterait de montrer par exemple dans quelle mesure nous pouvons prétendre à la qualité de disciples de Socrate ou d'Aristote, de Pythagore ou de Platon. La littérature maçonnique est tellement pauvre à ce sujet, et mériterait d'être enrichie. Ce serait un moyen efficace de nous aider à approcher la sagesse que les philosophes grecs classiques ont enseignée.

Initiation au 18^e grade du Frère N...

Mon Bien-aimé Frère D..., il me revient de t'accueillir dans ce Chapitre; or tu sais : avec un réel plaisir, voire une certaine satisfaction personnelle. Je trouve l'origine de cette satisfaction dans les fréquents entretiens que nous avons eus, qui, toujours, portaient sur nos conceptions respectives différentes de la Franc-Maçonnerie, et au cours desquels, toujours également, nous sommes restés en désaccord,

moi défendant la thèse dont je suis maintenant persuadé, absolument convaincu même, que la Franc-Maçonnerie n'a d'autre objet que d'aider au perfectionnement individuel des Frères, comme dit la constitution. Je dirai d'ailleurs plus modestement, d'autre objet que d'encourager les Frères à poursuivre avec persévérance un chemin difficile dans la perspective de l'idéal maçonnique.

toi, qui aurais aimé trouver en Maçonnerie un écho à ton désir d'aider les déshérités, à ta passion pour la justice sociale enracinée au long de ta carrière administrative. Ta capacité d'empathie avec la misère du monde, tes lumières à cet égard nous seront utiles.

Nos deux points de vue ne sont d'ailleurs pas entièrement contradictoires si l'on considère qu'il y a un temps pour la réflexion et un temps pour l'action, et, que je te rassure, tu n'est pas le seul avec lequel je suis en désaccord sur ce problème. Le Franc-Maçon est un homme libre et je suis persuadé que nous allons nous rencontrer en cette étape du Rite Ecossais Ancien Accepté, bien que chacun de nos parcours soit unique,

toi trouvant dans le 18^e Grade les enseignements qui devraient satisfaire et éclairer ta compassion, ton souhait d'une justice universelle dans un monde où des forces incontrôlables détruisent l'idée même d'universalisme, et enrichir ton parcours dans la voie initiatique que tu parais avoir choisie,

et moi trouvant, à ce stade, l'amorce d'une mise en œuvre pratique des enseignements reçus antérieurement.

Pour t'éclairer un peu sur ce qui t'attend dorénavant, j'appellerai ton attention sur quelques phrases qui viennent d'être prononcées et qui méritent particulièrement d'être méditées:

Le 18e Grade n'a plus pour objectif la seule personne du Franc-Maçon mais l'effort collectif de tous vers le progrès et le bonheur de l'humanité toute entière.

Parlant de la Parole dite Perdue, le rituel rappelle que sa recherche se confond avec celle de la vérité, et que cette tâche ne sera jamais achevée, et proclame nettement : *que ta vie soit consacrée à l'amour de tes semblables, car c'est cela qui a été perdu.*

Ces enseignements ne sauraient que te convenir.

Mais tu auras aussi à te pencher sur d'autres problèmes que pose le 18e Grade, étant entendu, comme a dit Paul Valéry, *qu'il faut peu de lumières sur les grands sujets.*

Quels sont ces sujets? Je citerai, entre autres :

- I.N.R.I.
- Le ternaire Foi, Espérance, Charité.
- La question de savoir si le 18e Grade est un grade chrétien.
- Le symbole du Pélican et la notion de sacrifice.

Foi, Espérance, Charité, dit le rituel. Ce ternaire *qui sublime cet autre ternaire Liberté, Egalité, Fraternité en le transcendant du plan social au plan spirituel.* Un de ces axiomes fondamentaux répandus avec profusion dans les rituels de tous grades pour exprimer la légitimité de nos principes essentiels qu'aucune attaque ne saurait entamer.

Sur l'héritage chrétien incontestable, sachons que la pratique de 18e grade laisse à chacun sa pleine et entière liberté d'appréciation. Ce qui importe, c'est que le 18e grade soit authentiquement initiatique et libérateur.

Avec I.N.R.I., le sigle hermétique, alchimique, bien différencié de l'interprétation littérale, on est à la jonction des traditions égyptienne,

hébraïque, hellénique, évangélique.

Ces références traditionnelles nous permettent d'aborder les autres symboles en dehors de leur aspect culturel et religieux, de faire un tri, de considérer le Pélican comme un moment du Grand Œuvre alchimique, le Phénix comme le symbole de l'éternelle vie, l'Agneau comme rassemblant toute la symbolique du 18e grade dans les agapes fraternelles. De considérer le signe et le contre-signé comme le symbole du fixe et du subtil.

Comme toujours en Maçonnerie il faut chercher le signe qui accompagne le mot. Penser par soi-même est le Grand Art des Initiés. La Franc-Maçonnerie nous ouvre une école du silence.

Sur le symbole du Pélican, je dirai que c'est celui de l'amour parfait auquel on n'accède qu'au prix de sacrifices multiples d'autant plus pénibles qu'ils doivent être humbles et quotidiens.

Le Maître est censé savoir pourquoi il est Maçon possesseur de la connaissance.

Au 18e grade, il aspire à l'altruisme complet et se met au service de tous, pour la perfection et le bonheur de tous.

Le Pélican est sans doute le symbole le plus pur de cette ascension.

J'en resterai là de ces quelques commentaires qui n'ont d'autre objet que d'être un aperçu de la richesse du symbolisme du 18e grade, lequel propose une progression initiatique majeure nous donnant les moyens d'une expérience de la vie profane enrichissante et dévouée.

Ce qui tendrait à prouver, une fois de plus que la Maçonnerie ne propose en réalité rien d'autre aux Frères que les moyens de se réaliser pleinement, leur laissant le désir et la volonté d'agir à l'extérieur.

Mon Frère D..., dont j'apprécie le comportement maçonnique - j'entends par là un comportement élégant, proche de la beauté, cette valeur essentielle, valeur clé de la Franc-Maçonnerie souvent méconnue -, c'est cette réalisation que nous te proposons en t'accueillant parmi nous. Celle de Saint Paul, l'initié, qui dit aux Corinthiens : *Quand je parlerais toutes les langues, ... quand j'aurais le don de prophétie, quand je distribuerais tous*

mes biens, trois choses demeurent : la foi, l'espérance et la charité, mais la plus excellente de ces vertus, c'est la charité.

20 Décembre 2008

« C'est en m'exerçant à ne pas croire que je reculerai en moi-même jusqu'à la vraie foi ».

Question proposée à l'étude des Chapitres au printemps 5995 : c'est une citation du philosophe Alain. Ce texte est la contribution du Frère Marcel Gensane au travail du Chapitre *Picardie*.

En préambule, on ne peut que se féliciter du recours à Alain qui occupe, dans la culture de notre pays, une place très importante, mais quelquefois ignorée ou contestée au point de lui refuser la qualité de philosophe.

Or, philosophe, il le fut de la manière la plus originale, comme maître à penser de nombreuses générations d'étudiants qui le vénéraient, et d'adultes qui le lisaient, en hommes libres.

D'aucuns ont pu soutenir que ce philosophe exemplaire, étranger à tout système, enseignant la liberté, fut un des plus importants de notre XX^e siècle par l'étendue de ses propos porteurs d'un art de vivre, comme par son art unique d'une écriture d'accès quelquefois difficile³ en dépit de sa pureté et de sa puissance verbale; et ont pu le considérer comme le Montaigne de notre temps.

De sorte que si, à plus ou moins juste titre, tous les philosophes peuvent être acceptés comme des initiateurs, Alain se range parmi les meilleurs, et sa connaissance est utile et recommandable aux Maçons. Il est intéressant que la pensée proposée nous replonge dans son œuvre.

Une pensée qui est marquée de son procédé subtil, et qui nous surprend par son ambiguïté, empreinte peut-être de cet humour qui lui était coutumier.

Pour bien comprendre cette pensée, il est utile de pousser plus avant dans la connaissance des partis-pris de cet écrivain, lui-même non-croyant, champion des idées claires qui passent par l'obscur, et affichant du mépris pour le pédantisme métaphysique.

Pour Alain, la vraie liberté est celle du jugement, et ne pas croire c'est avoir foi en l'homme libre, non esclave de quoi que ce soit, y-compris de soi-

même.

Il tient la religion, lit-on dans un cours de philosophie (Hatier), pour chose naturelle et humaine - suivant en cela Auguste Comte, pour des contes dans lesquels il ne faut chercher aucune vérité factuelle, mais qui sont le vêtement d'une éthique.

Pour lui les religions ne sont ni raisonnables ni croyables, et sont toutes vraies, avec *du bon sens sous les métaphores... la religion conduit à l'irréductible religion.*

On lit dans *les Arts et les Dieux*:

...La religion de la vraie foi veut croire à l'esprit libre, et s'ordonne d'espérer en tout homme (égalité) et aussi de ne point croire que la nature ait des projets contre nous, ni aucun projet.

Il est inutile de rechercher si la religion a été révélée. Ce qui importe, c'est que ce qui est affirmé soit vrai.

Il faut commencer par croire. *L'intelligence* - écrit-il - *doit suivre la foi, ne jamais la précéder et ne jamais la rompre.*

Ces considérations amènent à penser que le sujet proposé pourrait être abordé du point de vue religieux comme du point de vue maçonnique.

Sur le premier aspect, nous rappellerons simplement que le croyant cherche comment il conçoit sa foi. Il vit appuyé sur une révélation. Or rien ne peut *Etre Dieu* et la vraie religion consiste à se garder d'une croyance qui se passerait de volonté. En philosophe, le croyant cherche à penser les données de la révélation et à y intégrer le raisonnement.

La foi divine est fondée sur la révélation (croyance aux dogmes), et la foi humaine (la vraie foi) sur le témoignage des hommes, créance que l'on accorde aux choses et aux hommes.

La méditation sur la foi tend à purifier le contenu de la croyance, à en supprimer les insuffisances, à former une idée de Dieu plus raffinée et plus profonde.

Du point de vue maçonnique, la vraie foi ne peut être que ce qui nous paraît réellement vrai, authentique, et croire c'est rechercher la vérité dans une démarche qui exige un effort et un entraînement, démarche qui s'analyse en un refus de ce qui paraît évident, dans une recherche scientifique raisonnée qui heurte de front toutes les structures de notre pensée, et que nous sommes naturellement tentés de refuser.

Il y faut donc une prise de conscience suivie d'un cheminement intellectuel. La pensée d'Alain nous indique donc que c'est en refusant toutes les croyances reçues que nous sommes en marche vers une telle vraie foi.

C'est ce refus qui est le recul en soi-même jusqu'à trouver ce qui est réellement vrai, c'est à dire le *connais-toi toi-même* de Delphes.

Le Maçon doit donc toujours mettre le plus de choses en question jusqu'à atteindre ce qui lui semble être la vraie vérité, c'est à dire la chose même qui correspond à son désir de vraie foi.

La pensée d'Alain nous enseigne aussi qu'au-delà des questionnements et des doutes (Alain avait le doute normand, le même que celui de Descartes mais en plus souriant), il est possible de découvrir des vérités à force de reculer en soi-même. Au-delà des doubles sens, au-delà des contradictoires, il existe une vérité qui doit nous apparaître, une vérité initiatique, entendons : qui survient sur le chemin initiatique jalonné d'éléments symboliques.

On retrouve là l'idée de la recherche de l'unité, à travers les contradictoires, qui existe chez Hermès Trismégiste et, depuis, chez les alchimistes, ainsi qu'à travers les religions monothéistes et les philosophies.

Alain parlant de la vraie foi nous incite à rechercher, en toute liberté, la vérité, quitte à affronter les chausse-trappes de la mauvaise foi ; dans une démarche nouvelle qui heurte toute notre affectivité, car la fausse croyance, surtout collective, nous sécurise.

Le dogme est rassurant, d'autant plus que nous n'en avons pas conscience.

C'est bien pourquoi l'homme pratique l'excuse de la bonne foi par laquelle on adhère sincèrement à ce que l'on croit et on se blanchit de toutes les conséquences d'une croyance. Une telle attitude est évidemment un handicap au progrès humain.

En définitive, la pensée d'Alain apparaît comme une excellente définition de l'initiation maçonnique en ce qu'elle est une recherche permanente de la vérité et, paraphrasant cette pensée, on pourrait dire que c'est en recherchant la vérité que l'on progresse vers la spiritualité, stade avancé, voire ultime, de l'initiation.

Néanmoins, l'élément symbolique dans la recherche du vrai est également à retenir: la vérité ne se dévoile qu'à travers ses symboles.

En reculant en soi-même et en s'interrogeant, c'est le symbole que l'on cherche, à travers lequel on peut s'ouvrir à la vérité. Ce symbole devient alors vivant et fait coïncider le réel et l'imaginaire de la recherche: c'est le même Etre, la même vérité, dont tous deux participent.

La remise en question issue de la démarche symbolique conduit au refus de l'acquis, de ce que nous étions.

Finalement, cette démarche nous éloigne du postulat scientifique qui veut que ce qui est rationnellement ou expérimentalement démontré doit être considéré comme vrai.

C'est ainsi que peu à peu nous allons nous approcher de ce que nous croyons réellement et, en dernier ressort, de la vraie foi, ce noyau de croyances qui pour nous est incontournable.

Observons d'autre part que cette même démarche conduit à une remise en cause de nos croyances antérieures et naturelles, créant un problème auquel nous ne pouvons échapper.

Les découvertes scientifiques s'imposent difficilement, même formellement prouvées. Et il en est de même dans les domaines moral, éthique et philosophique.

Les neurophysiologistes s'accordent à considérer comme une agression le fait de contrarier les croyances inscrites dans le cerveau. Le symbolisme du bandeau prend ce fait en compte, qui, entre autres interprétations, protège les yeux de la lumière.

Ce dont on peut conclure que la recherche initiatique et la recherche scientifique sont de même nature, en dépit des différences de méthode.

Nous ajouterons, pour conclure, que la démarche initiatique, qui fait une si large place à la pratique du doute, n'est pas sans avoir des conséquences – justifiant d'ailleurs le secret et l'isolement -, en particulier une certaine faiblesse de l'institution maçonnique dans le monde profane ; mais aussi à travers la foi, qui accompagne toute conception ésotérique, *dans la position privilégiée de l'homme, ou de certains hommes en particulier, eu égard à l'Existence, à l'Etre universel et éternel. Cela se traduit symboliquement quand on dit de l'homme qu'il est le fils de Dieu* (cf. le Maillon n° 24, Esotérisme).

Le Maçon et la modernité ?

Rapport du Chapitre Picardie à la question mise à l'étude des Chapitres : Quelle définition un Maçon peut-il donner de la modernité?

Ce texte a été inclus dans les travaux du Frère Gensane, d'une part parce qu'il en était le rédacteur, d'autre part parce qu'on peut y reconnaître des thèmes qui lui sont chers.

Le Chapitre *Picardie* s'est d'emblée interrogé sur la raison de cette question qui fait l'objet de nombreux débats approfondis dans le monde profane comme dans les revues maçonniques (ainsi que sur les raisons, d'ailleurs, de la deuxième question soumise aux Chapitres sur "l'échelle des valeurs", question qui peut lui être associée). Sans doute s'agit-il de s'interroger sur le contenu actuel souhaitable de l'humanisme sur la "modernité" ressentie comme telle par les hommes d'aujourd'hui, sans référence au passé; celle "dont on parle" (concept qui aurait été utilisé pour la première fois par Chateaubriand).

Une précision a paru nécessaire : la définition demandée ne devrait-elle pas être uniquement considérée comme étant strictement réservée à l'usage du Franc-Maçon, mais non pas à l'usage du monde profane ? Le Franc-Maçon ne peut concevoir, en tant que tel, qu'une modernité ressentie à travers l'initiation, de sorte qu'a priori cette modernité devrait concerner plus l'attitude et le comportement du Franc-Maçon, que son jugement face aux problèmes du monde moderne. Cela évidemment sous la réserve de son obligation de "répandre les vérités".

Des opinions diverses ont été émises par les Frères Chevaliers, lesquels

- s'interrogent sur la contradiction qui pourrait exister entre modernité et initiation, mais au moyen d'un enseignement fondé sur les symboles et sur des rites "traditionnels";
- mettent en garde contre une confusion avec le modernisme;
- remarquent que les "progrès" entraînent un changement dans l'échelle des valeurs et pensent que la modernité serait l'aptitude à s'adapter à ce changement;

- plaident pour une adaptation par une solidarité fondée sur la foi et l'amour;
- estiment que la modernité est issue de la philosophie des lumières et que la raison en serait le fondement. "La modernité", dit un Frère d'un autre Atelier, *devrait concilier le bonheur des individus avec la vie en société, prendre en compte les situations conflictuelles, l'instabilité perpétuelle de l'époque, et rechercher un équilibre entre individu et société.*

Dans cette situation il a paru intéressant de rappeler la position de René Guénon, exprimée dans des articles repris dans le recueil paru sous le titre *Mélanges*, chez Gallimard :

En juillet 1934 - la date est intéressante - il écrivait: *La vérité c'est qu'il y a eu... depuis les origines, une sorte de dégradation ou de descente continue, allant de la spiritualité vers la matérialité, c'est à dire du supérieur vers l'inférieur; et se manifestant dans tous les domaines de l'activité humaine, et que de là sont nées, à des époques assez récentes, les sciences profanes, séparées de tout principe transcendant, et justifiées uniquement par les applications pratiques auxquelles elles donnent lieu, car c'est là, en somme, tout ce qui intéresse l'homme moderne, qui ne se soucie guère de connaissance pure.*

Et en juin 1940, à propos de la superstition de la "valeur": *Il y a en cela une sorte de mode... il y eut d'abord la superstition de la "raison"... puis celle de la "science" et du "progrès", d'ailleurs étroitement rattachée à la précédente... puis celle de la vie... dans les premières années du siècle actuel... et nous avons à enregistrer celle de la "valeur"... la valeur, tout aussi bien que l'utilité, ne peut être qu'une simple affaire d'appréciation individuelle... la valeur a un sens moraliste d'inspiration idéaliste, ce qui explique son hostilité à l'égard du réel.*

Pour relativiser ce concept de modernité, pourquoi ne pas rappeler:

- l'enseignement de Bouddha ; et celui de Confucius - dont on pourrait revendiquer la filiation - dont les préoccupations étaient surtout sociales, et qui voulait appliquer la morale à la politique et croyait à la perfectibilité de l'homme par la pratique des cinq vertus (dont la bonté),

- qu'il y a cinquante ans, un journal catholique d'avant-garde: *Temps Présent* (le titre est significatif), se préoccupait déjà de modernité en constatant que la société était en crise, et défendait l'idée d'une réforme et en cherchait les voies.

Le Concile a suivi cette voie, ayant compris que *le monde moderne est capable du meilleur et du pire*, et que l'Eglise doit s'y ouvrir.

L'Eglise protestante, également, poursuit une réflexion de même nature.

Et que dire des causes profondes des intégrismes, toujours aussi brûlants, et du rapport modernité / laïcité qu'ils mettent en cause ?

Dès l'entre-deux guerres, d'ailleurs, la plupart des penseurs lucides considéraient la société comme étant en pleine décadence.

La modernité, un concept qui n'est pas nouveau, indéfinissable comme tous les concepts, qui vise à rendre compte de la situation du temps présent. D'où est-il issu ?

- d'une situation de crise de la société aggravée par l'explosion scientifique, technique et démographique des cinquante dernières années, peut-être unique dans l'histoire de l'humanité par son ampleur,

- et de l'évolution de la morale et de la spiritualité, de l'émergence de nouvelles valeurs, comme de la mise en cause de certaines autres (anciennes), qui en ont été la conséquence.

Cette mutation des cinquante dernières années mérite d'être au moins évoquée, qui tend à imposer tout ce qui est nouveau.

Le « nouveau » devient la première des valeurs, et s'impose souvent, qu'on le veuille ou non.

Un demi-siècle de découvertes "miraculeuses", donne un contenu à ce qu'on entend actuellement par modernité. Une mutation qui tend à s'accélérer et devient de plus en plus déroutante et difficile à suivre.

Les domaines concernés:

la science d'une manière générale, qui éclaire notre vision du temps et de l'espace, et surtout la médecine qui connaît une évolution proche d'une révolution;

l'information qui crée une véritable symbiose des individus sur un plan mondial (Internet);

les problèmes économiques et de consommation qui créent une interdépendance irréversible entre les Etats (la véritable cause d'un chômage inéluctable), et modifie les comportements individuels (surconsommation de nouveaux objets "indispensables");

facteurs d'indifférence dans la recherche des satisfactions personnelles, mais aussi de solidarité;

l'art et la culture qui se transforment et se démocratisent...

On pourrait continuer longtemps sur ce sujet exponentiel et explosif.

Donc, le temps d'une génération, l'humanité est entrée dans un âge nouveau, caractérisé par une évolution rapide et permanente des sciences et techniques, une maîtrise du vivant, une "perception planétaire" de ce que, peut-être, à défaut d'autre terme, on entend par modernité, qui englobe "globalement" pourrait-on dire, toutes les activités et les comportements humains, et qui a des conséquences importantes dans les domaines des mœurs, de la morale ... et de la spiritualité.

De sorte que le Maçon est fondé à s'interroger sur le contenu de cette prétendue modernité. Traduit-elle un progrès réel ou un illusoire inquiétant ?

Faut-il rester fidèle aux traditions, aux richesses du passé, en restant en quête, avec critique et prudence, des idées nouvelles, des acquis du temps présent ?

Comment faire la part de l'illusion et de la vanité ? Ne faut-il pas continuer de rechercher le vrai ? Est-il "raisonnable" d'adopter systématiquement ce qui est "moderne" ? De créer les conditions de mise en œuvre du modernisme ?

Pour une discussion sur la définition du modernisme, que dit Littré ?

Modernité : qualité de ce qui est moderne. C'est un néologisme. *D'un côté, la modernité la plus extrême, de l'autre l'amour austère de l'antiquité* (Th. Gauthier).

Moderniste : celui qui estime les temps modernes au-dessus de l'antiquité.

Vous, modernistes, vous me montrez une molécule organique (Jean-Jacques Rousseau).

Moderne : 1) qui est du dernier temps (ce qui n'implique pas une supériorité)

2) ce qui est dans le goût moderne

3) l'homme de l'époque récente, par opposition à l'ancien. *Nous qui sommes modernes, serons anciens dans quelques siècles* (La Bruyère).

Le moderne n'est pas simple affaire de chronologie.

Une autre définition de la modernité serait: *Ce qui nous vient du "mythe scientifique" depuis la révolution industrielle, d'une part, et qui comporte donc des progrès techniques, aussi bien que l'évolution économique, et, d'autre part, socialement et politiquement : les valeurs républicaines et démocratiques auxquelles nous sommes attachés, dans le monde où nous vivons aujourd'hui.*

Pourquoi un Franc-Maçon en donnerait-il une définition spécifique ? Pour l'écarter du sens de « moderne », c'est à dire pour soutenir que, d'une certaine manière, "modernité" serait "moderne" mais prudemment associé à "ancien" ? Pour le distinguer du modernisme, du goût pour ce que l'on croit être la nécessité de l'époque ?

Pour imaginer des garde-fous en présence de la mutation en cours et créer les conditions d'une adaptation à une nouvelle échelle des valeurs, s'il y a lieu ?

Pour en faire un concept qui couvre l'ensemble des activités humaines: science et technique, économie, - matérialisme en général - mais aussi pensée, philosophie, - spiritualité - ?

Nous ne sommes pas en présence d'une nouvelle *querelle des anciens et des modernes*, considérée comme approche d'une prétendue supériorité actuelle dans le domaine des activités de l'esprit, de la connaissance. La querelle des anciens et des modernes est au fond un état permanent qu'on ne saurait "dater" en fonction de telle ou telle référence, théorie ou spéculation intellectuelle. La modernité, c'est le mode de vie du moment, issu des "progrès", accompagné d'un bouleversement des valeurs, de la morale; alors que, paradoxalement, les progrès se réalisent hors du domaine des valeurs et de la spiritualité. Les hommes en font ce qu'ils veulent, politiquement, économiquement et moralement. Elle n'est pas une découverte des "Lumières".

D'ailleurs, la spiritualité, il continue de nous incomber de l'intégrer dans notre conception de l'art de vivre. Il faut rappeler, une fois de plus, en présence de la "modernité", qu'il est toujours aussi important et d'actualité d'améliorer l'homme pour le guérir de l'indifférence et le préparer à accepter les bouleversements qui se profilent. Le Grand Collège des Rites n'a-t-il pas voulu nous rappeler au devoir de fraternité, rappeler que l'enseignement et les méthodes maçonniques restent irremplaçables et sont notre modernité ?

Si le Franc-Maçon recherche connaissance et perfectionnement personnels, il doit aussi voir le monde tel qu'il est et réfléchir objectivement aux problèmes qui se posent. Il échappe ainsi à une spiritualité subjective et intérieure pour entrer dans une spiritualité objective et rationnelle et s'efforce d'amalgamer connaissance du moi et connaissance des autres et du monde matériel. Il s'ouvre au monde profane dont il médite toutes les données, tout ce qui fait que l'homme est distinct de l'animal en ce qu'il se préoccupe de son existence. Cette manière de voir n'est spécifique à la Franc-Maçonnerie que dans la mesure où elle oriente ses adeptes en direction de son idéal, lequel se résumerait bien dans le concept de *bonté*, concept que, curieusement, la Franc-Maçonnerie n'emploie jamais.

Ce qui importe aujourd'hui c'est de retrouver des valeurs spirituelles, celles que le Maçon souhaiterait voir se développer, au sens d'une meilleure élaboration des valeurs elles-mêmes, par les citoyens. Notamment retrouver

une plus grande expression spirituelle, un accès plus grand au symbole, à la convivialité.

La Franc-Maçonnerie est particulièrement fondée à s'y consacrer, qui s'efforce d'aider à l'initiation spirituelle au moyen des symboles, et recommande la pratique du beau et du bien qui ont des affinités, le beau avec la liberté, en particulier par la connaissance qui a des exigences intellectuelles? Le bien avec l'égalité qui a des exigences d'ordre social, vertus auxquelles on ajoutera le bon qui en est inséparable, comme il est inséparable de la fraternité qui a des exigences d'ordre affectif et spirituel.
[(ndle) la triade beau, bon, bien, a été largement développée dans le tome 1.]

Une définition maçonnique de la modernité doit également réserver sa part à la recherche de la vérité - la connaissance ou gnose - qui doit aller de pair avec la recherche des connaissances - savoir, connaissance scientifique. Elle doit permettre une projection dans le réel, une adaptation de l'ancien, ou du différent, au présent.

Car le Franc-Maçon ne peut se désintéresser de la construction de l'avenir. Sa définition de la modernité doit éliminer l'apparente perfidie qui consisterait à lui faire contester l'efficacité de son "travail" face aux mutations présentes, sous le prétexte qu'il pratiquerait un rituel d'un autre âge.

Rapporteur: Marcel GENSANE

17 février 2006

L'idéal humaniste

Réflexions au sujet de la question pour le Grand Chapitre d'automne qui était :

L'idéal humaniste peut-il prétendre à l'universalité ?

Que faut-il entendre par cette expression plurivalente "idéal humaniste" ?

Pour s'en tenir aux définitions généralement admises, l'humanisme est la doctrine qui a pour objet le développement des qualités de l'homme. Dans sa simplicité, cette définition couvre des états successifs de l'être humain dont l'origine n'est guère discutée, mais dont l'évolution est liée à celle que globalement on peut résumer dans l'expression large et conceptuelle "évolution des connaissances".

Le mot *humanisme* est galvaudé, et l'on parle d'humanisme catholique, œcuménique, marxiste...

Se pose la question de l'étendue de notre humanisme. A qui doit-il s'adresser ? Quel rôle y joue le racisme ?

Le mot humanisme ne serait-il qu'une tautologie? Cela est évident. L'universalité est inhérente à la Maçonnerie.

L'humanisme est exclusif de l'économique, de la religion qui invite à faire plaisir à Dieu. Il postule le changement possible de l'homme qui doit tendre vers un idéal.

L'humanisme remonte à l'antiquité; le mot *humanitas* exprime l'idée que l'homme se fait de lui-même dans son plus grand accomplissement *dans une synthèse harmonieuse de l'érudition et de la vertu* (Encyclopédie Universelle). Il ne peut y parvenir sans se référer à des modèles d'ordre éthique, social, esthétique, qui alimentent sa méditation. Ces modèles sont imaginés par une lignée de personnalités, qui ont certes défendu des doctrines différentes, mais dans lesquelles on retrouve toujours la recherche du bonheur des individus, *le maximum de bonheur dans le maximum de lucidité*, ce que les Grecs appelaient "la vie bonne". Ils ont nom Marsile

Ficin, Erasme, Budé, Vinci, Dürer, Rabelais, Montaigne, pour ceux qui à la Renaissance ont remis en honneur les langues, littératures, philosophies anciennes, le patrimoine de leurs connaissances renouvelées.

Puis on retiendra les "philosophes des lumières" et l'explosion des progrès scientifiques qui nous ont conduits à l'impasse présente.

Nous ne savons plus très bien ce qu'est actuellement, ce que doit être un humanisme qui préserverait l'avenir. Nos interrogations sont sans cesse remises en cause et nous ne les maîtrisons plus.

Nous ne savons plus quelle pédagogie nouvelle doit être mise en place - et par qui - pour permettre de réaliser un modèle humain.

Peut-être peut-on simplement avancer qu'il faudrait former les enfants de manière continue et progressive pour que l'humanité se dégage peu à peu de l'être de nature, mais peut-on changer la nature humaine ?

Sans entrer dans une discussion purement philosophique sur le fondement de l'humanisme, qui sortirait du cadre de la question, on ne peut ignorer que l'humanisme est un sujet essentiel des philosophes qui donne lieu à bien des controverses. La dernière en date a opposé deux "philosophes" contemporains très médiatiques. Ils assimilent l'humanisme à la sagesse et posent la question *Quelle sagesse pour aujourd'hui*, argumentant à partir des doctrines de :

- J.J. Rousseau : *la volonté de l'homme parle encore quand la nature se tait*
- E. Kant : *Faut-il se demander que dois-je faire? ou plutôt "que m'est-il permis d'espérer ?*
- Nietzsche : à propos de la foi chrétienne : *la foi sauve, donc elle ment*
- Spinoza : *le désir est l'essence même de l'homme.*

A partir de positions contradictoires, matérialistes ou spiritualistes, ils constatent *qu'il existe des valeurs supérieures à la matière, supérieures à la vie, celles de l'amour, et concluent que la sagesse finale est ouverture au monde, ouverture aux autres, ce qui passe par la libération de soi.*

Nous ne nous étendrons pas sur les concepts maçonniques d'humanisme et d'universalité que l'on trouve longuement analysés dans des travaux approfondis, relatés dans des bulletins du Grand Collège des Rites (au hasard, les numéros 27, 36, 60, 97, etc.), dans de nombreux ouvrages, en particulier celui, récent, de Claude Saliceti.

Rappelons cependant les définitions importantes de Corneloup dans son livre *Universalisme et Franc-Maçonnerie*, qui distingue nettement : l'universalité qui est un état, ajoutant : *une institution qui ne viserait qu'à atteindre cet état se vouerait à la stagnation et à la stérilité* ; de l'universalisme, idéal, élan d'hommes qui ne négligent aucun moyen de perfectionnement matériel, moral, social, intellectuel, artistique et spirituel de l'individu et de la collectivité.

Ce dont on pourrait conclure que ce n'est pas le but qui doit être recherché - l'universalité serait d'ailleurs utopique et même non souhaitable : *si tu diffères de moi ...*, mais le travail dans la perspective d'un idéal qui reste à définir, à moins que l'on accepte purement et simplement celui de la Constitution du Grand Orient de France, laquelle propose, en lieu d'idéal, la pratique d'un maçonnisme de tolérance et de fraternité en particulier, clé du respect des valeurs auxquelles nous tentons de nous consacrer, pas toujours avec succès.

Bornons-nous donc à réfléchir et à nous conformer au très riche rituel d'initiation qui résume parfaitement ce qui doit être notre loi pour créer le centre de l'union qui symbolise l'universalité et y conduit.

Tout le monde poursuit le bonheur. Inculquer les valeurs universelles qui peuvent y contribuer, tel est l'humanisme qui nous intéresse. Il faut prendre conscience de l'égalité des êtres humains, ce qui conduit à la fraternité et à la solidarité universelles, à une universalité qui laisse libre cours aux cultures différentes et à une évolution progressiste de l'humanité.

Cependant, la Franc-Maçonnerie, qui se veut universelle, ne parvient pas à l'être. Chevaliers Rose-Croix, nous savons que des forces obscures mal définies s'y opposent, contre lesquelles nous luttons.

Dans ses lettres initiatiques, Jean Mourgues écrit: *l'égoïsme, l'orgueil, le désir de gloire et de puissance sont des attitudes suspectes. Le sacrifice est la loi du Chevalier.* C'est ce qu'il sera qui permettra d'œuvrer ou non à l'universalité.

Cette loi nous dicte notre conduite, nous propose une piste de recherche qui donne l'occasion d'une réflexion sur les raisons de nos échecs, de notre difficulté à parvenir à l'idéal humain.

Seules la Foi, l'Espérance et la Charité du Chevalier Rose-Croix peuvent y aider.

Reste cependant à s'interroger sur ce que doivent être les valeurs universelles...et si l'universalité est souhaitable...valeurs *d'un humanisme redevenu plus fidèle à ses sources, qui liera l'ensemble des libertés, et, par son universalisme, fera disparaître les clivages en distinguant vérité humaine et vérités universelles... et permettra de sauvegarder un minimum d'humanisme qui ne devrait retenir que ce qui unit* (Ligou) dans les domaines de la connaissance, du doute, des mœurs, du progrès technique.

Il semble que l'ensemble de ces valeurs soit réuni dans un respect absolu et scrupuleux de la dignité de l'homme, notion qui englobe tout ce qui est favorable à une universalité nécessaire, suffisante et acceptable, sauvegardant les différences et permettant de maîtriser l'évolution de l'humanisme.

Faisons nôtre l'affirmation de Daniel Ligou qui affirme que *l'humanisme ne peut conduire à l'universalité que dans la diversité.*

Exposer ce qui peut y aider, ou ce qui peut l'empêcher en ce qui nous concerne, serait reprendre le débat sur l'ordre et les obédiences, et sur le travail des Frères sur eux-mêmes.

L'un et l'autre sont évidemment perfectibles et nous devons y travailler en nous rappelant que l'universalité est à la fois réalisable et utopique. Pour le Chevalier Rose-Croix les devoirs sont *d'aimer, d'apprendre et de se dévouer* pour tous les Frères, de devenir le Centre de l'Union.

Si, du jour au lendemain les individus composant notre univers se comportaient de façon morale, en se respectant les uns les autres, il n'y

aurait plus de guerres.., mais rien ne serait encore décidé quant à ce qui fait *le sens et le prix d'une existence* (Luc Ferry).

Cette question-là appartient à la sagesse ou à la spiritualité.

Pour conclure, il faut rappeler que le travail maçonnique ne doit pas être implicite, mais explicite. Il faut se répéter. L'idéal n'est pas évident.

Il est nécessaire de respecter les autres s'ils sont respectables, dans le domaine de la laïcité, dans celui de la différence qui n'est d'ailleurs pas un droit. Il faut se rappeler que notre idéal humain n'est pas forcément accepté par les autres. Il faut continuer à combattre, sachant que nos valeurs ne sont pas nécessairement universelles : il ne faut pas confondre Occident et universalité.

31 mai 1999

Vengeance, Justice, Charité

Question du Grand Chapitre d'automne 2000 :

Vengeance, Justice, Charité : Dans notre société, est-il légitime pour un Franc-Maçon d'établir entre elles un ordre de valeur ?

En quoi notre société diffère-t-elle d'une autre société, ce qui justifierait une autre approche ?

A-t-elle évolué, ou évolue-t-elle à ce point qu'elle implique un nouvel humanisme ?

Autrement dit, l'humanisme serait-il une valeur changeante ou perfectible à raison des mutations sociales ?

Est-il une valeur individuelle ou universelle permanente, stable et indépendante de tout événement extérieur à l'homme ?

A supposer, bien sûr, que l'on considère la vengeance, la justice et la charité comme représentatives des qualités humaines, et seules représentatives... Pourquoi donc ignorerait-on d'autres valeurs tout aussi importantes pour un Franc-Maçon, qui peuvent leur être associées ?

En ce qui concerne la légitimité, se trouve-t-on dans le domaine du droit, ou dans celui de l'obligation naturelle ou morale ? Peut-on douter des qualités humaines ?

Ce serait peu fraternel et probablement inexact, voire malveillant, comme il serait peu fraternel de s'interroger sur ce qu'il faut entendre par Franc-Maçon dans la perspective de la question, de mettre en cause la condition même du Maçon qui ne saurait être étranger aux qualités humaines.

On ne peut cependant ignorer que le Franc-Maçon est appelé à progresser toujours dans la voie initiatique. L'existence même des Hauts-Grades en témoigne.

Dans ces conditions, la question ne peut être envisagée, pour un Frère du 18^e grade, qu'en fonction de l'état de perfection auquel il est parvenu... avec la perspective de l'améliorer, et la réponse ne peut être qu'incertaine, à

supposer qu'elle soit légitime... légitime d'ailleurs également pour un Profane parvenu au même état de perfection.

Est-il d'ailleurs possible d'établir un ordre de valeurs ?

On ne peut comparer que ce qui est comparable.

Peut-on "légitimement" comparer des concepts de nature différente ?

Nous sommes, par la présente question, en présence d'une vertu théologique, la Charité, dont la plaquette d'instruction du Grand Collège des Rites dit que : *Dans le plein sens du mot, c'est pour le Maçon, la mise au service de l'humain de toutes ses forces, de toutes ses ressources matérielles et morales, avec un désintéressement entier pouvant aller jusqu'au sacrifice de soi-même.*

C'est un engagement total, non perfectible.

Un Franc-Maçon, ni d'ailleurs un Profane, ne peut aller au-delà.

Il est préparé à faire face à toutes les circonstances, des lors qu'on peut considérer la Charité comme étant le sésame d'un comportement humain intégrant l'équité, cette forme de justice qui convient mieux à un Franc-Maçon en ce qu'elle intègre l'Egalité et la Fraternité.

La question qui semble se poser est donc de savoir si dans "notre société" il est "légitime" :

- soit de constater la prééminence de la charité dans un ordre de valeurs;
- soit d'associer les deux vertus de charité et justice, selon la discussion classique entre justice distributive et justice corrective.

Ce dernier terme nous montre bien le parti à prendre.

Quant à la vengeance, qui peut traduire une faiblesse humaine souvent jugée comme regrettable, elle n'a aucun rapport avec la justice ou la charité dont elle ne tient aucun compte et, lorsqu'elle prétend rendre la justice, elle ne rend que "sa justice", exempte de toute raison.

La vengeance est étrangère à l'idéal et au comportement du Franc-Maçon. Elle est l'affaire du seul offensé, qui est l'ayant-droit responsable.

Seules la justice et la charité sont susceptibles d'intervenir simultanément ou isolément dans un même cas d'espèce soumis à un Frère.

Seules elles pourraient être classées dans un ordre de valeurs.

La vengeance tient plutôt d'un comportement passionnel et primaire, que ne peut ou ne devrait pas avoir un Franc-Maçon capable de se maîtriser.

Les auteurs considèrent en effet la vengeance comme, dit Littré, *la peine causée à un offenseur pour la satisfaction personnelle de l'offensé*.

Elle est aux antipodes de la charité, et même aussi de la justice. Elle leur substitue, sous l'alibi de l'honneur, un désir illusoire de satisfaction personnelle égoïste fait d'un amalgame dans lequel on peut déceler bien des motivations dont un Franc-Maçon ne saurait se prévaloir : orgueil, cruauté, criminalité, etc.

Avec votre égal, écrit Diderot, la vengeance est douteuse, avec votre supérieur, c'est une folie, avec votre inférieur, c'est une lâcheté.

Quelles sont les caractéristiques de "notre société" qui "légitimeraient" une prise de conscience nouvelle du Franc-Maçon ?

Notre histoire a connu bien des époques de grands progrès techniques, de mutations importantes dans les domaines du droit, du pouvoir, du commerce, de l'industrie, de la vie sociale, de la "connaissance" en général.

Elle a connu des périodes dramatiques en misères, en guerres, en révolutions, en atteintes diverses à la dignité de l'homme.

Des forces se sont manifestées pour lutter contre cette hostilité, cette attitude de combat, ce comportement des hommes *naturellement loups les uns aux autres*.

Quelles qu'en soient l'origine et les raisons - peut-être les nécessités de la survie de l'espèce - des individualités, des religions, des pouvoirs se sont efforcés d'enseigner le respect de la personne humaine, de mettre en place des règles de vie qui pourraient avoir donné naissance à la morale.

D'où l'apparition de ces vertus théologales, issues de la barbarie, pour aider à la combattre par un juste retour des choses, en s'efforçant d'introduire l'amour du prochain, non amendable.

Qu'en est-il dans notre société ?

Elle est nouvelle, orientée vers l'universalité, et dangereusement instable car son évolution concerne à la fois l'homme et la planète dans tous les domaines de l'existence humaine simultanément : les sciences, les techniques, les mœurs, l'économie, l'organisation sociale, etc., et surtout la démographie, appelée à s'imposer comme le problème clé.

Ce qui caractérise donc notre société par rapport aux sociétés antérieures paraît être l'avènement inéluctable et nécessaire - déjà engagé - d'un bouleversement dont il est cependant encore impossible de comprendre et de prévoir la nature et les conséquences... et qui, dans ses prémisses, a déjà un effet déstabilisateur aggravant les inégalités de manière insupportable et inadmissible, créant des inégalités nouvelles refusées et imparables, dans la survenue desquelles les individus n'ont aucune responsabilité et contre lesquelles ils n'ont aucune parade. Il se crée une catégorie de victimes, de laissés pour compte, qui n'ont plus aucune espérance, face à celle des "nantis" selon l'expression utilisée, soucieuse de sauvegarder ce que d'aucuns considèrent comme des privilèges.

L'espérance s'oppose à l'égoïsme.

Si on écarte la vengeance, résurgence aggravée de la loi du talion, prétendument fondée, elle, sur une apparente justice, la question qui se pose au Franc-Maçon est donc bien, comme nous l'avons dit, celle des nouveaux rapports possibles entre justice et charité.

Pour un Franc-Maçon, un Chevalier Rose-Croix de surcroît, l'amour du prochain ne saurait être absent de son comportement et reste sa priorité absolue. Il doit toujours s'efforcer d'aider, d'une part, mais aussi il n'est pas exonéré de combattre pour corriger les injustices, d'autre part.

Dans "notre société" particulièrement injuste et inéquitable, ces deux actions ne peuvent être que simultanées et un Franc-Maçon ne peut se prévaloir de l'une pour se dispenser de l'autre.

Dans "notre société", la mise en place d'un ordre nouveau ne peut toutefois être que progressive et très dépendante du facteur temps.

La justice - qui reste souvent ou se révèle inéquitable - ne peut être mise en place, ou corrigée, que par de longues et pénibles étapes, de longs et

pénibles efforts.

Dans "notre société", le Frère doit, plus que jamais, s'investir et œuvrer dans le monde profane, en appliquant la devise "Liberté, Egalité, Fraternité" et plus particulièrement la Fraternité.

Seule la Fraternité peut s'opposer aux égoïsmes.

C'est cette valeur, quelquefois absente, qu'il est légitime, pour un Franc-Maçon, d'honorer et de pratiquer.

C'est de cette manière qu'il peut le mieux aider "notre société".

L'amour de tes semblables

Question d'automne 6001 :

« *Que ta vie soit désormais consacrée à l'amour de tes semblables, car c'est cela qui a été perdu* ». Commentez ce passage du rituel.

Que ta vie soit désormais consacrée à l'amour de tes semblables : telle aurait pu être la question. Pourquoi ajouter : *car c'est cela qui a été perdu* ? Une motivation en forme d'affirmation péremptoire.

Parce que peut-être subsiste un doute sur le sens de l'expression « Parole Perdue », pourtant largement développé, mais aussi sur la manière dont elle est comprise – prise en compte – depuis qu'elle a été « retrouvée ».

Peut-être parce que, retrouvée, elle n'est pas suivie, soit qu'elle doive être associée à d'autres valeurs, soit qu'elle attende un enrichissement symbolique des grades ultérieurs qui seraient nécessaires à sa mise en œuvre.

L'injonction adressée aux Chevaliers Rose-Croix de consacrer leur vie à l'amour de leurs semblables implique – véritable forfaiture – la constatation d'une carence qui ne peut leur être imputée qu'avec quelques réserves. Il n'est pas si simple d'aimer ses semblables. Qu'est-ce que l'amour de ses semblables ? Que faut-il rechercher : l'équité, la charité, la solidarité, le don de soi, etc. ? Comment procéder ? Quel est le rôle de la fraternité ?

Il ne saurait être question, une fois de plus, de partir à la recherche de la Parole Perdue dans une nouvelle « étude », puisque d'ailleurs elle a été retrouvée, mais de rappeler succinctement qu'au 18^e grade elle est le thème majeur de l'initiation, après avoir été « découverte » au 13^e grade, puis perdue au 17^e grade⁴, avant d'être « retrouvée symboliquement », dit expressément le rituel du 18^e grade, sous une forme substituée, sa recherche se confondant « avec celle de la vérité, tâche jamais achevée ».

Retrouvée symboliquement, comme définition de l'idéal maçonnique, comme véhicule de la connaissance. Mais qui n'apporte pas de moyen

nouveau, ce qui est consacré par le texte même de notre question, texte complété dans le rituel par les recommandations suivantes :

*Que le courage enflamme ton cœur,
Que l'amour de l'humanité dicte ta conduite,
Que la science t'éclaire.*

On n'est pas là dans le domaine de l'action pure et simple.

La Parole Perdue étant un symbole, il appartient d'ailleurs à chacun de lui donner sa signification personnelle.

On peut cependant penser qu'en Maçonnerie la parole symbolise la diffusion de la connaissance et l'acquisition de la sagesse, la recherche de la vérité et le Grand Œuvre vers l'universalité. Elle correspond bien à la définition généralement admise, expression de la « réalité humaine », affirmation de la personne d'ordre moral et métaphysique (cf. *La Parole*, Georges Gusdorf, PUF).

Nous sommes loin de « ce qui a été perdu » inclus dans la question, mais qui ouvre la voie à une réponse conforme à « l'enseignement global du grade » (plaquette du Grand Collège des Rites, 1967). Réponse qu'il apparaît tout de même impossible d'accepter sans réserves. Le symbole de la Parole Perdue ne saurait être séparé des autres symboles du 18^e grade. L'enseignement global dit toujours que le rituel est « placé sous les couleurs du feu et de l'amour ».

Nous savons certes que le 18^e grade est le grade de l'amour - ainsi que le dit Ubaldo Triaca (*le nouveau livre du Rose-Croix*) à l'appui de quelques citations bibliques ou autres - *qui se donne entièrement sans jamais rien attendre en échange, de celui pour qui le moi n'existe plus, car il est remplacé par le dévouement total qui est renoncement ... qui s'appelle sacrifice*. On ne saurait donc que comprendre et accepter l'injonction qui nous est faite, comme une ferme invitation, à tout simplement nous conformer à notre idéal.

Sommes-nous pour autant fautifs ? La définition même de l'amour tel que conçu par la symbolique du 18^e grade nous exonère de toute forfaiture. Devons-nous réellement aimer jusqu'au sacrifice de nous-mêmes ? Est-ce même réellement très sage et conforme à l'enseignement du grade ?

La véritable question qui se pose est donc : Qu'est-ce qu'aimer, comment aimer, dans quel but ?

Et il apparaît d'emblée que les réponses ne peuvent qu'être complexes ou individuelles.

Il faut aimer, certes, mais rester lucide.

Il faut aimer avec exigence, mais avec indulgence.

Nouvelle contradiction de la Maçonnerie parfaitement mise en évidence par notre Frère Jean Mourgues lorsqu'il écrit : *Reconnaître son Frère sans l'avoir vu, l'honorer sans le connaître, et l'aimer pour ce qu'il est sans l'avoir choisi personnellement, c'est là le tour de force de la fraternité initiatique.* Citation dont on pourrait déduire que même en Maçonnerie il n'est guère possible de parvenir qu'à la « simple » fraternité, mais non à l'amour qui reste un idéal à la fois difficile à comprendre, et de ce fait, encore plus difficile à atteindre. La Franc-Maçonnerie en est consciente, qui rappelle « le devoir » en toute occasions, qui enseigne que le Franc-Maçon est d'abord un regard sur l'autre, l'acceptation de l'autre dans sa différence, jusqu'à la contradiction voire l'incompatibilité.

La Franc-Maçonnerie invite les Frères à travailler, à s'affranchir de leurs chaînes (orgueil, ignorance, ambition, solitude) et à prendre conscience progressivement d'une autre dimension de l'existence, celle de leurs rapports avec le monde. Le Franc-Maçon progresse dans la découverte de soi et dans l'accession à la plénitude de ses moyens et de ses aspirations.

Aider les autres par sa compréhension, son détachement, par sa fraternité qui exprime l'amour. C'est le chemin enseigné jusqu'au 18^e degré, qui est tolérance universelle. Est-ce qu'il faut entendre : par l'amour de ses semblables ? Ou bien le Franc-Maçon doit-il aller au-delà ?

Ce qui tendrait à prouver, une fois de plus, que la Maçonnerie ne propose en réalité rien d'autre aux Frères que les moyens de se réaliser pleinement, leur laissant le désir et la volonté d'agir à l'extérieur.

Le Grand Architecte de l'Univers au 18^e grade.

Les réflexions qui suivent ont été suscitées par la question d'automne 2004 :

Pourquoi le rituel de Chevalier Rose-Croix est-il celui à propos duquel tant d'ateliers s'autorisent de n'en point appliquer toutes les cérémonies rituelles, alors qu'il est aussi le seul pour lequel le Grand Collège du Rite Ecossais Ancien Accepté a prévu une version double ad libitum ?

Les cérémonies incriminées dans cette question sont : la Cène, qui devrait clôturer chaque Tenue au 18^e grade ; et le Banquet d'Ordre avec surtout le rituel de l'Agneau, pratiqué normalement au temps de Pâques. De nombreux Chapitres ne les pratiquent pas à cause de leur « connotation » chrétienne ou « christique ». Pourtant le Grand Collège des Rites a proposé, pour les passages des textes du rituel qui présentent cette « connotation », des versions « ad libitum » expurgées de toute référence religieuse.

Ainsi de nombreux Chapitres s'autorisent à ne point appliquer toutes les cérémonies prévues par le rituel de Chevalier Rose-Croix du Rite Ecossais Ancien Accepté qui a prévu une version double ad libitum, ces Chapitres contrevenant de ce fait aux règlements qu'ils ont promis de respecter.

Il convient d'observer que la pratique de ces cérémonies, la Cène et l'Agneau du Jeudi saint, n'est pas imposée de manière impérative. La dimension des Chapitres ne permet pas toujours, l'agape en particulier, de la réaliser de façon satisfaisante. Dans ce cas, ces cérémonies sont vécues comme un divertissement vide de toute substance et de tout enseignement, les conditions de la symbolisation n'étant pas réunies.

Lier d'autre part la pratique de ces cérémonies, comme prévu par le rituel, à l'adoption de l'une ou l'autre des invocations « A la gloire de la Franc-Maçonnerie universelle » ou « A la gloire du GA de l'U », c'est laisser entendre dans cette dernière hypothèse que le symbolisme de Rose-Croix peut avoir des affinités chrétiennes si le GA de l'U est compris comme représentation divine. On est là en effet dans le domaine sensible de la Maçonnerie, celui de l'origine des symboles et de leur signification, ambigus et incertains jusqu'à leur faire perdre plus ou moins leur intérêt dans le parcours maçonnique de certains Frères.

Les symboles ne serviraient-ils qu'à structurer la Franc-Maçonnerie ? Les avis divergent et conduisent à des conceptions différentes, voire, entre obédiences, à une hostilité pouvant aller jusqu'au refus de reconnaissance, c'est-à-dire jusqu'à la mise en cause de l'universalité.

La question est d'importance en ce qui concerne le rituel de Rose-Croix qui contient cette contradiction et tente d'y remédier par une alternative. Il ne prend pas parti, d'où d'ailleurs l'attitude de certains ateliers. Il en résulte un manque de crédibilité du rituel et une mise en cause de la spécificité de la Maçonnerie, étrangère à toute religion, et dont la finalité est différente.

N'est-ce pas le choix laissé aux Ateliers qui autorise les Frères à prendre des libertés avec le rituel ? En évacuant les susceptibilités vis-à-vis des textes d'origine biblique et l'exploitation qui en est faite. Notre culture est judéo-chrétienne. La Croix, INRI, la Cène, l'Agneau pascal, peuvent poser question si on ne transpose pas dans le domaine maçonnique. Le Chevalier Rose-Croix n'en retient que le symbole de l'amour du prochain.

La question posée est finalement celle de la signification donnée au GA de l'U . S'agit-il de Dieu ? Pourquoi alors lui donner un autre nom ? Et pourquoi dans cette dernière hypothèse du doute, même un Franc-Maçon adepte d'une religion ne serait-il pas fondé à en contester la référence ?

C'est en définitive dans la nature et la signification des symboles appliqués aux cérémonies rituelles et au GA de l'U par le rituel maçonnique qu'il faut rechercher l'attitude des Ateliers. S'agit-il de symboles religieux et peut-on parler de Dieu ? Sans renoncer à l'idée, au fait, que le Franc-Maçon travaille sur, pour, et avec les hommes, quel que soit le choix de l'obéissance à laquelle il appartient. Car le Franc-Maçon utilise ses symboles et pratique les rites dans la seule perspective de l'idéal maçonnique exempt de toute croyance liée au Divin, nonobstant le fait, écrit Jean Mourgues, que *la simple utilisation d'un nom est déjà une porte ouverte à l'irruption des croyances, car nommer, c'est déjà adopter un symbole et donc une transposition*. Mais il dit aussi : *Rien ne peut être sensible que ce que l'on éprouve en soi ... c'est nous qui allons à l'église ou au temple, vers nos dieux, et c'est notre démarche qui assure leur existence ; cela, les croyants semblent ne pas le voir*.

Les rédacteurs du rituel de Rose-Croix ont certes adopté des symboles utilisés par les Chrétiens, mais, dit la plaquette du Grand Collège, *la Maçonnerie n'est la servante d'aucune religion. Elle les dépasse toutes, et quand elle leur fait quelque emprunt, elle le dégage de tout sectarisme pour lui donner un sens universel et rassembler ce qui est épars.* Telle est bien la vocation de la Cène, et plus encore celle de l'agneau pascal.

Sans doute, ce qui serait hors de propos dans une réflexion sur les origines historiques incertaines de la Franc-Maçonnerie et de ses symboles, on peut affirmer avec certitude que ces cérémonies rituelles, en dépit d'une apparence de « déisme vaguement chrétien », sont étrangères à toute religion, que les origines soient communes, juives, chrétiennes, ou toutes autres.

Qu'il suffise de rappeler que la Cène des catholiques n'est autre que le repas offert par Jésus-Christ à ses apôtres, associé à un témoignage d'humilité, et que l'Agneau pascal des catholiques n'est autre que Jésus-Christ lui-même, célébré, disent les Ecritures, *non point avec le levain de la malice et de l'iniquité, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité.* Le croyant doit être pur et sans levain. Les mêmes cérémonies, dit le rituel de Rose-Croix, invitent les Frères : la Cène à propager toutes les vertus qui naissent de la fraternité, l'agneau pascal à célébrer la même fraternité dans la communion de nos idées et de nos sentiments. Elles ont donc un objet strictement de nature morale, et font appel à des symboles dont les sources appartiennent au patrimoine commun de l'humanité, ce qu'on entend par tradition.

Les cérémonies rituelles, étant de nature exclusivement maçonnique, ne peuvent être associées en tant que telles à quelque signification que ce soit du GA de l'U, fût-il l'image de Dieu d'un point de vue chrétien, voire d'un point de vue maçonnique qu'il appartient à chaque Frère de définir. De ce dernier point de vue, le GA de l'U serait, ce que dit la formule du rituel, l'architecte de l'Univers, de tous les êtres, excepté de lui-même qui est « grand », qui les transcende.

L'initiation au 18^e degré tend à régénérer les Frères pour les introduire dans un nouveau style symbolique de la vie, d'une vie consacrée désormais à l'amour du semblable. C'est alors qu'après une Tenue, interviendra comme

un pas vers le monde profane, la Cène, que chacun quittera porteur d'un viatique qui ne lui fera jamais défaut : l'amour du prochain. Ce que nous célébrons, c'est l'idée du partage, le partage qui est l'expression la plus sublime de l'amour fraternel. *Quand l'amour ouvre ce grand crédit, cet inépuisable crédit, alors c'est la charité.*

La mise en œuvre physique du rituel doit déclencher en même temps une action interne, spirituelle et ésotérique. L'action vraie d'un rituel est de changer notre vision toute relative du monde pour l'ouvrir à l'Univers ; tel est l'idéal à réaliser. Tel est notre absolu, notre référence ontologique, l'idée régulatrice, orientatrice de notre action, de notre construction. La référence au GA de l'U n'est pas une démission mais un choix fécond de notre raison.

L'homme a un destin, il vit un entraînement cosmique. Refuser tout ancrage de la réalité humaine, c'est la limiter aux pulsions de l'instant.

L'alternative du « ad libitum » est l'expression la plus authentique de la conception libérale de la Franc-Maçonnerie. Elle souligne que la liberté de conscience est la valeur suprême de notre obédience. C'est le droit des théistes d'assimiler le GA de l'U à une divinité. L'erreur et l'abus seraient de refuser à autrui la liberté de rechercher d'autres interprétations : nous serions dans le dogme.

Les symboles et les rites du 18^e grade ne manquent pas de cohérence ; d'autant que le 12^e degré est celui de Grand Architecte, symbole commun à tous les degrés de la Maçonnerie.

Un Chevalier Rose-Croix ne peut s'autoriser à supprimer un rite dans le déroulement d'une Tenue sans la dévaloriser.

Une initiation ou plusieurs ?

Question soumise à l'étude des Chapitres :

Affirmer que le Franc-Maçon ne vit pas qu'une seule initiation mais plusieurs, selon son degré, revient-il à minimiser l'importance de la première ?

Observations préliminaires :

Dans sa formulation, la question souligne l'ambiguïté de ce qu'il est convenu d'appeler l'initiation maçonnique, unique en réalité dans le nombre et la diversité de ses degrés successifs. Elle aggrave ainsi le doute qui caractérise cette initiation, dans la forme comme au fond, dans son existence même et son contenu.

Que peut-on d'ailleurs dire d'une initiation ? Vraisemblablement pas grand-chose, par et en ce qui concerne chacun de nous.

Un proverbe d'origine indienne-bouddhiste prétendrait qu'on peut n'avoir subi qu'une seule initiation et en réalité de nombreuses autres, comme on peut en avoir subi de nombreuses et n'en réaliser qu'une. C'est une autre manière de formuler notre question.

C'est une manière de dire que ce qui compte dans une initiation, c'est son contenu : ce que dans l'initiation maçonnique, on appelle le cheminement qui commence avec la perte de la condition de profane et se poursuit dans le cadre et l'organisation de la vie maçonnique. La connaissance n'a aucune autre manière possible de se réaliser.

La première initiation maçonnique n'est qu'une simple clef qui ouvre la voie, nous verrons cependant qu'elle a une importance particulière.

Le sujet nous renvoie à l'article premier de la Constitution du Grand Orient de France. Bien que la réponse soit évidente, il appelle de nombreuses questions qui pourraient être regroupées sous les trois rubriques contenues dans cet article :

- Qu'est-ce que l'initiation maçonnique ? C'est à dire en définitive, qu'est-ce que la Maçonnerie?
- Qu'est-ce que la progressivité en Maçonnerie ? C'est à dire comment la Maçonnerie tente-t-elle de perfectionner les Frères ?
- qu'est-ce que la philanthropie ? C'est à dire à quoi sert la Maçonnerie ?

Une énième étude de ces problèmes n'entre pas dans le cadre de cette question. La réflexion proposée concerne globalement l'essence et l'existence même de la Maçonnerie, telle du moins qu'elle est pratiquée par la Maçonnerie dite libérale du Grand Orient de France et par le Grand Collège du Rite Ecossais Ancien Accepté.

Cette précision restrictive est nécessaire en raison de la crise larvée et permanente que vit le Grand Orient de France, inquiétante, sinon pour l'Ordre Maçonnique, du moins pour cette obédience, car des Frères sont en droit de redouter d'avoir à choisir entre loge maçonnique et association profane, entre le sacré et le profane, au sens que chacun donne à ces mots. Par un jeu de mots facile on pourrait dire que faire du profane en Maçonnerie c'est profaner la Maçonnerie.

Dans leur sagesse présumée, les auteurs de la question ne semblent pas croire à l'hypothèse selon laquelle le Franc-Maçon vivrait plusieurs initiations selon son degré. Cela serait tout simplement donner au mot initiation un sens qu'il n'a pas. Une initiation ne saurait être fractionnée.

L'affirmation de la progressivité le confirme et reconnaît implicitement que l'initiation maçonnique est un long cheminement organisé par une "société initiatique". Pas autre chose.

Elle ne peut en particulier être assimilée à l'initiation de ce qu'on appelle les "grands initiés" plus ou moins mystiques et sublimes.

Pourquoi d'autre part poser cette question au 18e grade ?

Serait-il inutile d'aller plus avant et de contester la réalité des initiations suivantes pour considérer les seules initiations antérieures voire même la seule première initiation, laquelle d'ailleurs ne peut guère être isolée des

deux suivantes. Le caractère spécifique de l'initiation maçonnique réside dans la progressivité de son processus de réalisation, mais aussi, et ce n'est pas le moins important, dans l'extrême diversité de cette réalisation par chacun des Frères qui cherche et s'efforce de trouver ce que dans le langage commun on appelle son bonheur. Cela nous éclaire sur l'universalité.

Car la progressivité ne réside pas seulement dans la continuité, mais également dans la succession des enrichissements particuliers proposés à chacune des étapes correspondant aux différents grades... présentées à tort comme "initiations successives". Il faut comprendre ce qu'est un grade. La Maçonnerie n'a pas le privilège exclusif de participer à l'enrichissement des Frères - leur affaire personnelle .

Il n'est pas souhaitable de couler tous les Frères dans le même moule : *Si tu diffères de moi...*

Nous devons certes maîtriser nos passions, mais ne sommes pas contraints de nous en débarrasser. Qui donc pourrait nous y obliger ? La Fraternité s'y oppose et nous incite à tolérer les passions des autres. Un autre aspect de la formule inépuisable *Aime ton prochain comme toi-même*. Chacune des étapes successives a donc son importance dans le perfectionnement des Frères.

Qu'en est-il en ce qui concerne la première présentée comme importante ?

Elle est effectivement importante pour trois raisons principales :

- elle est l'entrée dans la vie maçonnique ;
- elle présente un aspect psychologique essentiel et inattendu ;
- elle propose les matériaux et les enseignements qui seront utiles et nécessaires tout au long de la vie maçonnique... et profane.

1) Elle est l'entrée en Maçonnerie. Par assimilation, elle peut être considérée comme un rite de passage. C'est une renaissance. C'est l'heure du bilan à partir duquel il faudra travailler.

2) Elle revêt un aspect psychologique capital. Pour n'être plus agressive, elle reste cependant impressionnante, et vise à la prise de conscience durable de la réalité et de la profondeur de l'événement. La première initiation veut être inoubliable. Il est donc impensable de la "minimiser".

3) Elle annonce l'idéal maçonnique. Elle fournit, avec la manière de les utiliser tout au long de la vie maçonnique et profane, les outils symboliques essentiels qui devront être mis en œuvre à toutes les étapes de l'initiation. Elle est l'entrée dans un "atelier" de travail en commun dont les membres sont animés par le même intérêt, par le même idéal. D'où la distinction entre "Loge" et "Atelier".

Sans entrer à cet égard dans une nouvelle étude approfondie des rites et symboles de la première initiation, il faut rappeler qu'ils ne doivent jamais être perdus de vue, pas plus que la Constitution dont le contenu riche et condensé, véritable programme, montre parfaitement ce que devra être le long travail d'initiation.

Une analyse de ce texte précis trace en effet la voie qui devra être suivie et la nature des nombreux travaux à réaliser, sous le bénéfice desquels un Frère pourra prétendre être reconnu comme Franc-Maçon.

La promesse solennelle qu'il fait au cours de la première initiation le confirme nettement, et l'engage.

Une simple réflexion de bon sens montre que "les initiations successives" ne sont que l'application, le développement de ces principes, en vue du perfectionnement des Frères. Revenant à l'évidence de la réponse à la question posée, cette question apparaît comme une mise en garde, et témoigne d'un doute inquiétant sur l'efficacité de l'initiation maçonnique.

L'homme est difficilement perfectible. Devenir Franc-Maçon est une tâche ingrate qui exige une exceptionnelle persévérance au service d'une pleine volonté. Les Frères sont expressément appelés à respecter toujours les enseignements de la première initiation et l'obligation qu'ils ont contractée.

La justice sans la haine

Question proposée à l'étude des Chapitres :

Comment le Chevalier Rose-Croix peut-il assurer le triomphe de la justice sans susciter la haine ?

Une banalité : on n'est juste que lorsqu'on est en état d'agir avec justice.

Le sujet met en cause, non seulement les concepts complexes de justice et de haine, mais indirectement, ceux d'équité, de jugement, et d'une manière générale l'ensemble des vertus qui participent de la notion de morale.

D'autre part il situe le problème au niveau exclusif du grade de Rose-Croix. Or ce grade n'est qu'un moment de l'initiation en cours. Le Chevalier Rose-Croix est le produit des enseignements antérieurs indissociables et perfectibles, au cours desquels d'ailleurs le problème de la justice a déjà été évoqué : *Ce que la Maçonnerie demande, c'est d'aimer la justice, de la révéler, de marcher dans ses voies, de la servir de tout votre cœur*, dit le rituel du 4^e grade. Le Chevalier Rose-Croix ne peut que tenir compte de ses recommandations pour arrêter son comportement.

Comment définir ce comportement ? Appelé à s'abstenir de tout jugement – cela mériterait d'ailleurs explication – le Franc-Maçon ne rend pas la justice. Il est étranger à l'institution judiciaire. Comment pourrait-il donc assurer le triomphe de cette justice respectueuse et garante du droit, de la loi – exempte en principe de toute compassion réfugiée dans les « circonstances atténuantes » - mise en œuvre dans le monde profane ?

Le Franc-Maçon ne connaît pas la haine – cela aussi mériterait explication. Comment pourrait-il la susciter ?

Cependant, tout au long de son parcours initiatique, le Franc-Maçon cultive soigneusement toutes ces vertus qui concourent à son perfectionnement et en exploite les composantes. La justice et la haine ne lui sont pas étrangères. Il sait qu'il ne saurait se débarrasser entièrement de ses passions, ce qui d'ailleurs n'est peut-être pas souhaitable. Il sait que les concepts sont difficilement définissables, peuvent avoir des significations souvent

contradictoires ou concomitantes, et il adopte celles qui sont conformes à l'idéal maçonnique.

La justice n'est pas nécessairement l'équité, ce point d'excellence de la justice dont parle Aristote, qui apporte à la raison légale le correctif, le supplément d'humanité qui parfois s'impose. La haine peut être proche de l'amour. Se discipliner à former pour soi-même un jugement sain des faits et des idées, n'est pas porter un jugement critique ou malveillant sur le comportement d'autrui.

La voie du Franc-Maçon le conduit certes à témoigner de la justice, mais au 18^e grade, il a compris que cette voie est un véritable combat dans ses efforts pour accomplir sa mission. *Le Chevalier Rose-Croix s'interroge sur l'avenir d'une morale qui, pour la première fois dans l'histoire, peut-être, ne se construit pas autour de l'amour de l'autre, et se désintéresse même de l'amour* (Ch. Dalsol, article sur l'indignation).

Parvenu à ce grade, le grade d'Amour, une vertu plus que d'autres encore difficile à saisir, ce que le Chevalier Rose-Croix doit faire par lui-même – voire uniquement pour lui-même – le Franc-Maçon comprend que les connaissances acquises dans les grades antérieurs pouvaient déjà lui permettre de surmonter les aléas de l'existence, d'éclairer utilement ses jugements, mais il découvre que le 18^e grade lui ouvre des horizons nouveaux et lui impose un comportement, une action nouvelle ou différente.

Il lui faut intégrer l'Amour dans sa réflexion, dans sa compréhension des concepts, non seulement complexes mais non exempts de problèmes linguistiques, qui lui sont proposés, compréhension nécessaire à la maturation de son jugement et à sa maîtrise personnelle.

Comment répondre alors à la question proposée très précise, et qui invite le Chevalier Rose-Croix à *assurer le triomphe de la justice* ? Est-ce même d'ailleurs sa mission, ou de sa simple compétence ?

Une formule à rapprocher des termes de la Constitution : *répandre les vérités acquises*.

Dans sa concision, très restrictive, la question délimite nettement le sujet.

Il n'est nullement question de se livrer à une étude plus ou moins philosophique – ou prétendue telle – des valeurs évoquées.

Le Chevalier Rose-Croix est depuis longtemps acquis à la fraternité, à la tolérance, à l'indulgence, au jugement objectif, à la compréhension.

Tous les rituels des différentes obédiences évoquent les mots foi, espérance, charité qui apportent au Rose-Croix la confiance, le courage, et, s'agissant de la charité, l'amour dans toutes les forces de sa beauté.

Ce qui est nouveau, c'est qu'au cours de l'initiation le 18^e grade rappelle :

- Au 17^e grade *qu'à son avènement le 3^e Temple sera fondé sur la nouvelle loi : l'autorité et la justice y seront tempérées et sanctifiées par l'Amour,*
- Et surtout, à l'issue de cette initiation au 18^e grade, que l'obligation précise in fine, comme le condensé du rituel, que *les grades précédents t'ont appris à épurer la connaissance et à sanctifier le travail ; que ta vie soit désormais consacrée à l'amour de tes semblables, car c'est cela qui a été perdu.*

La question est donc entendue. Le 18^e grade est le grade de l'Amour inculqué au Franc-Maçon, et n'est rien d'autre.

Sans plus s'expliquer qu'à l'accoutumée sur les méthodes, le rituel indique également que *le grade que nous allons vous conférer n'a plus pour objectif la seule personne du Franc-Maçon, mais l'effort collectif de tous les Francs-Maçons vers le progrès de l'humanité toute entière.*

Faut-il en conclure que le Franc-Maçon est maintenant appelé à modifier son comportement social, et à envisager des modes d'action spécifiques ? Certes pas. Le problème de l'extériorisation reste entier. « Simplement », au 18^e grade, le Franc-Maçon est enrichi dans sa réflexion personnelle, dans le processus de formation et de maîtrise de son jugement, dans la valeur irremplaçable de l'exemple qu'il donne.

Cela suffit-il pour *assurer le triomphe de la justice* ? Le Franc-Maçon sait bien que la vérité d'aujourd'hui n'est pas celle de demain, et que l'œuvre n'est jamais achevée. Son travail reste le respect de l'engagement qu'il a pris envers lui-même.

Rituels et sacré

Question proposée aux Chapitres :

Du fait que l'homme ait besoin de rituels, s'ensuit-il qu'il ait besoin de sacré ? Qu'en pense le Chevalier Rose-Croix ?

Du fait que le Suprême Conseil pose cette question concernant « l'homme », s'ensuit-il qu'il s'interroge sur le besoin – sur un même besoin ou sur un besoin différent – qu'aurait le Franc-Maçon – Chevalier Rose-Croix de surplus – de rituels et de sacré ? Nous sommes là au cœur de la Franc-Maçonnerie qui a recours aux symboles, aux concepts, aux formules, à des enseignements d'une grande richesse, mis en scène dans des cérémonials divers pour aider les Francs-Maçons

- à réaliser un perfectionnement, à le tenter tout au moins, par l'acquisition des vertus nécessaires

- à poursuivre un idéal dont le caractère sacré est indiscutable : sacré dans une universalité plus ou moins utopique, sacré par le lent et long cheminement dit « initiatique » qu'il impose, qui est le secret personnel du Franc-Maçon, celui grâce auquel il se transforme psychologiquement et moralement pendant toute sa vie maçonnique et profane, sacré parce que cette transformation ne peut se réaliser que par un accès à l'absolu, à la tradition, à la connaissance finalement.

Le secret sacré connu de tout le monde, c'est le monde, dit Goethe.

Les difficultés qui introduisent le doute tiennent tout d'abord et principalement à la définition des valeurs dont « l'homme », le Franc-Maçon, le Chevalier Rose-Croix, ont besoin. Des valeurs discutables, des besoins variables. L'évolution accélérée de la société le montre à l'évidence. Les générations, les groupes humains de toute nature, ne se connaissent plus, ne se reconnaissent plus.

Nous admettrons d'autre part que « l'homme », le profane, a besoin de rituels. On ne peut le considérer isolé de la société, échappant à la monotonie et aux exigences de la vie quotidienne, à l'ensemble des règles et

habitudes qui l'organisent. Une organisation qui peut être, bien entendu, de nature profane, comme elle peut faire appel, peu ou prou, à un sacré divin ... ou non divin : les enfants sont sacrés pour leurs père et mère, et réciproquement. Le sacré dont l'homme a besoin, qui peut être acquis ou inné, n'est pas nécessairement consacré au culte. Il s'agit plutôt d'un savoir-vivre, d'un code de bonne conduite, qui prend corps rapidement en présence des difficultés à surmonter et conduisent à une solidarité réglementée. Un tel besoin évolue parallèlement à l'évolution des individus et des sociétés.

L'histoire de l'humanité montre cependant l'émergence, à côté des rites profanes qui subsistent, celle de rites de toute nature parmi lesquels on retiendra ceux qui concernent la destinée humaine, ceux qui organisent la vie spirituelle, les rites religieux ... et les rites maçonniques, de nature d'ailleurs fort différente. Les rites religieux se présentent comme cérémonies consacrées à une croyance, à une divinité, à l'expression impérieuse d'une foi à laquelle les « fidèles », les « moutons », participent activement. Les rites maçonniques organisent simplement, de manière progressive, les cheminements individuels librement consentis, à partir de symboles – images et repères – et d'un idéal à définir. Ils participent de la liberté de chacun.

Une deuxième difficulté est liée, en effet, en ce qui concerne les Francs-Maçons, à la reconnaissance même des valeurs retenues comme maçonniques et à l'importance du rôle qu'elles jouent dans l'enseignement de l'Ordre. Problème abordé par René Guénon dans un chapitre de son ouvrage *Mélanges* intitulé *la superstition de la valeur dont le caractère le plus frappant est qu'elle repose sur le prestige attribué à un mot, prestige d'autant plus grand que l'idée évoquée par ce mot est, chez la plupart des gens, plus vague et plus inconsistante*. Toujours ce vieux problème de sémantique qui nous amène à nous interroger sur la véritable efficacité de nos rituels comme sur la réalité de l'initiation maçonnique. L'importance d'une valeur, chez les Francs-Maçons, est purement subjective. Or le Franc-Maçon, comme le Profane, a besoin de ces valeurs. Les vertus imaginées pour remédier aux imperfections humaines, en particulier celles qui constituent l'idéal maçonnique, un idéal qui présente donc bien un caractère sacré, tant par l'effort individuel qu'il impose – le devoir – que par l'objectif utopique qu'il propose – la société idéale.

Quelles sont les valeurs maçonniques essentielles – et sacrées – dont nous avons besoin ?

Traditionnellement on en retient trois : Liberté, Egalité, Fraternité. Mais on peut en ajouter d'autres selon les époques et l'état de la société. Le temps présent parle d'équité, de solidarité que nous pratiquons presque d'instinct dans la vie courante, ou dont la pratique s'impose, et qui toutes intéressent les Francs-Maçons de tous grades parce qu'elles ne prennent consistance que dans la Fraternité, cette vertu phare de la Franc-Maçonnerie, laquelle seule pourrait déjà justifier son existence.

Que peut penser le Chevalier Rose-Croix ?

Au 18^e grade, pour la réédification du Temple, le Chevalier Rose-Croix enrichit la Fraternité maçonnique, qu'il appelle amour, ce mot amour que nous retrouvons dans notre problème de sémantique, dans lequel nous voyons l'état de perfection auquel peut nous conduire cette fraternité, la bonté en réalité, une des certitudes du cœur, la résultante de toutes les vertus prêtées à la Franc-Maçonnerie, que sur le plan profane Victor Hugo définissait ainsi :

La bonté qui du monde éclaire le visage la bonté, ce regard du matin ingénu la bonté, pur rayon qui chauffe l'inconnu instinct qui, dans la nuit et la souffrance, aime.

Vertu dont Marc-Aurèle faisait une divinité capable de transfigurer l'homme, de contribuer au bonheur de tous. Vertu animée par l'esprit de tolérance qui amènera Lamartine, s'adressant aux Francs-Maçons, à écrire : *Vous professez tout ce qui unit les cœurs.* Vertu qui doit – pratiquer plus que professer – couronner le Franc-Maçon, et qui peut servir de critère absolu à la reconnaissance fraternelle, la véritable charité ; une Charité servie par la Foi et l'Espérance.

Comment pourrait-on contester le caractère sacré d'une vertu qui conduit à se dépasser pour rechercher la perfection par sacrifice, par devoir, par une simple générosité qui suppose une grande élévation morale ?

N'est-il pas même réducteur d'oser qualifier de besoin cette recherche du bonheur d'autrui que le Franc-Maçon poursuit dans sa démarche initiatique ? qui est exaltation de l'amour. Si ce besoin se fait sentir, c'est

que le Franc-Maçon aurait perdu le sens du sacré. La Franc-Maçonnerie serait-elle dans une telle situation d'échec qu'il faille toujours y revenir ?

Que représente actuellement la notion de sacrifice pour le Chevalier Rose-Croix ?

Question proposée à l'étude des Chapitres :

Que représente actuellement la notion de sacrifice pour le Chevalier Rose-Croix ?

Ce texte est vraisemblablement le rapport du Chapitre *Picardie* sur cette question, rapport rédigé par notre Frère Gensane, et sans doute, là encore, largement inspiré de ses propres réflexions.

Observations préalables :

Le Chapitre *Picardie* a considéré comme essentiel l'emploi du terme « actuellement » dans la formulation de la question, et qu'en soumettant cette question à l'étude des Chapitres, le Suprême Conseil n'entendait nullement présupposer une évolution de la notion de sacrifice. Il a estimé qu'il n'est pas possible de répondre à cette question sans approfondir cette notion, telle qu'un Chevalier Rose-Croix Franc-Maçon peut la comprendre à travers les enseignements de la Franc-Maçonnerie, et par la construction de son temple personnel.

Le Chapitre *Picardie* a également estimé que les questions posées les années précédentes contribuaient pour une large part à la définition « traditionnelle » de la notion de sacrifice, et qu'il y avait lieu d'en tenir compte, sans pour autant les reprendre. Il s'est interrogé en effet sur le point de savoir si une « actualisation » de la notion de sacrifice ne pourrait pas être – plus qu'une évolution qui ne saurait être envisagée qu'avec prudence – une prise de conscience plus aigüe de ce qu'elle est, de sa place dans l'interdépendance qui caractérise les manifestations de la vie, et de la manière dont elle se traduit dans le monde profane. Il y faut ce respect de la personne humaine souvent absent. Ne s'agit-il pas en réalité de « sacraliser » le monde profane ? Ne serait-ce pas le Chevalier Rose-Croix qui doit évoluer plutôt que l'enseignement qu'il reçoit, s'efforcer d'éclairer la voie de l'avenir et travailler à ce que « les hommes se considèrent comme Frères » ?

Actuellement, c'est-à-dire dans le temps présent et pour l'avenir, et compte tenu de la condition humaine qui se serait modifiée jusqu'à remettre en cause la finalité des organisations sociales de toute nature, comme le comportement des individus ; qui impliquerait en particulier pour le Chevalier Rose-Croix, une appréhension différente des engagements qu'il a souscrits, es-qualité, et comme Franc-Maçon ; qui impliquerait une appréhension nouvelle de la notion de sacrifice.

Quelles sont les questions précises auxquelles il nous faut répondre ?

Qu'est-ce qu'un sacrifice ? Quelle est la nature du sacrifice auquel le Chevalier Rose-Croix se serait jusqu'à présent engagé ? Cet engagement, comme toute loi humaine, n'est-il pas immuable, ou est-il susceptible d'évoluer ? Les circonstances actuelles l'exigent-elles ? Et ne faut-il pas alors considérer le Chevalier Rose-Croix dans son parcours maçonnique complet ?

Qu'est-ce qu'un sacrifice ?

Si on écarte l'aspect religieux du problème (offrande ou immolation aux divinités), on ne peut que constater une extrême complexité dans la nature, la mise en œuvre, les motivations du sacrifice qui permettent – avec beaucoup d'incertitudes – de n'en juger que ponctuellement, et excluent toute généralisation. Une analyse exhaustive serait longue et difficile et nous entraînerait bien au-delà du sens commun généralement retenu d'appréhension « courageuse » des difficultés de la vie quotidienne, celles de l'existence. C'est le seul sacrifice qui concerne tous les humains, et qui d'ailleurs s'impose à eux, qu'ils le veuillent ou non. Sommes-nous donc alors en présence d'un sacrifice qui suppose l'intervention de la volonté ? Un tel sacrifice est un véritable refus du sacrifice suprême, le don de la vie, un renoncement, une véritable lâcheté même.

Une des grandes difficultés lorsqu'on considère la notion de sacrifice, est en effet d'en déterminer le caractère volontaire ou désintéressé. Que penser des morts glorieuses des Jean Moulin et autres, martyrs des idées malgré eux, de celles des saints, de celles des terroristes religieux qui contiennent une part d'espérance ?

L'examen des motivations ne conduirait-il pas à un constat de déséquilibre et de non-sens ? Le sacrifice : une stupidité ! Une illustration en est donnée par les guerres qui acceptent, voire glorifient comme « nécessaires » les « massacres » d'individus, et par les révoltes ou les tentatives de révoltes individuelles ou collectives des mêmes individus qui refusent ces sacrifices au risque de perdre toute dignité et d'encourir le mépris. Que penser du dieu celte Adra, dieu de la mort et en même temps de la fécondité, parce qu'ayant eu seize femmes, il mourut d'excès sexuels dans le but dit sacrificatoire d'assurer une procréation suffisante ? La motivation est discutable.

Qu'en est-il du Chevalier Rose-Croix ?

Le rituel ignore le mot sacrifice qui n'apparaît que dans la cérémonie de l'Agneau, et uniquement comme symbole de ce qu'il appelle *l'accomplissement du précepte traditionnel*. Il ne s'agit que de symboliser la fraternité et l'amour.

Il s'agit d'un sacrifice de substitution, symbole de la reconnaissance d'une suprématie, par exemple celle du renoncement aux biens terrestres par amour de l'esprit, ou l'idée qu'on peut agir sur les forces spirituelles par l'intermédiaire des forces matérielles, ou l'idée de la purification de l'âme par le symbole constant qu'est l'animal innocent. Son sacrifice est notre loi. Cette loi nous dicte notre conduite, nous propose une piste de recherche qui donne l'occasion d'une réflexion sur les raisons de nos échecs, de notre difficulté à parvenir à l'idéal humain. L'égoïsme, l'orgueil, le désir de gloire et de puissance sont suspects.

La plaquette du Grand Collège – qui ne fait d'ailleurs aucune référence au pélican – insiste sur la charité qui est pour le Maçon *la mise au service de l'humanité de toutes ses forces, de toutes ses ressources matérielles et morales, avec un dévouement entier pouvant aller jusqu'au sacrifice de soi-même*.

La formule est prudente et ambiguë. Le désintéressement n'implique pas la mort. Encore faudrait-il qu'elle soit utile, dans une motivation extrême, celle des héros ou des saints. Que penser même du sacrifice du Pélican, au-delà du symbole proprement dit ? Magistralement célébré par Musset, une

belle image de l'utopie du Chevalier Rose-Croix. Qu'est-ce qui le motive ? Est-ce une nécessité étrangère à la volonté ? Est-ce un acte d'amour quotidien ? Y a-t-il d'ailleurs vraiment sacrifice ?

La mort symbolique du Pélican, associée aux différents symboles du 18^e grade, a une signification complexe et marque nettement la rupture avec les symboles des trois premiers grades de construction du Temple.

En quoi d'ailleurs le sacrifice peut-il être relié à la Foi, l'Espérance et la Charité ? N'est-il pas étranger à toute idée de mort physique ? Paradoxalement, abandonner volontairement sa vie apparaît contraire à notre idéal maçonnique d'action. L'idée même d'un tel sacrifice est inacceptable et n'est guère qu'un constat d'échec. On ne peut l'imaginer que dans des circonstances extrêmes, et, en dernière analyse, intéressées.

La position des auteurs maçonniques confirme cette manière de voir. Certes, Ubaldo Triaca, décrivant le symbole, estime que *le pélican se déchire la poitrine pour nourrir de son sang ses petits affamés*. Mais à propos des choix qui s'imposent au Chevalier Rose-Croix, il estime *qu'ils doivent se sacrifier à leur famille ... à leur pays ... sacrifier leur existence s'il le faut, et à plus forte raison leur orgueil ... et développer à leur place ... la charité*. La solution finale ne lui paraît pas s'imposer vraiment. *Mourir pour des idées, d'accord, mais de mort lente*, dit Brassens.

Mourir l'un pour l'autre est un sacrifice presque vulgaire. Vivre fidèle à un seul amour est un héroïsme qui a rendu Mademoiselle Dupuis immortelle, écrit Balzac dans *Louis Lambert*, à propos de Mademoiselle de Villenoix qui se consacre à lui lorsqu'il tombe dans la folie (Mlle Dupuis, veuve de l'homme d'état anglais Bolingbroke, négociateur du traité d'Utrecht, 1783-1830).

Sur ce sujet qu'il a abondamment commenté, on pourrait longuement citer Jean Mourgues.

S'il évoque le don de soi, il n'évoque pas le don de la vie ; la vie est le bien le plus précieux, le bien suprême qui prime et éclipse tous les autres, l'anti-néant qu'on n'est sans doute pas prêt à perdre pour le triomphe de sa cause.

« Tout ce que nous sacrifions, tout ce que nous dévouons ». Qu'est-ce à dire ? Nous ne luttons, en fait, que pour le devoir assumé en conscience.

Dans son combat, chacun lutte armé de la seule vertu « qui est l'amour de tout au monde ».

Pour le Chevalier Rose-Croix, le sacrifice ultime ne peut être considéré que sous l'angle initiatique. Il trouve son secours dans la Foi, l'Espérance et la Charité. Il est au cœur du drame et se consacre à l'action désintéressée, jusqu'au sacrifice c'est-à-dire, dit Jean Mourgues, jusqu'à *l'abandon de ce à quoi il tient, pour se trouver en situation d'entière disponibilité pour de nouvelles acquisitions.*

Il ne s'agit pas d'abandonner volontairement sa vie. Qui le ferait, hormis le cas d'un père ou d'une mère ... qui ne seraient pas d'ailleurs désintéressés, attachant plus de prix à la vie d'un enfant qu'à la leur. Maçonniquement parlant, disparaître c'est se parjurer, renoncer à sa mission. A quoi sert un homme mort ?

La cause est donc entendue. Le Chevalier Rose-Croix doit se dévouer et se consacrer à l'amour de l'humanité jusqu'à ses limites extrêmes. S'il agit ainsi, il ne peut, et par suite n'est tenu d'aller plus loin, quelles que soient les circonstances. Sa mission est accomplie.

L'initiation, écrit A. Pozarnik, *est donc bien aussi le passage d'un temps où l'on ne donne pas, où l'on refuse, où l'on critique, où l'on malmène, à un temps où l'on se transforme par le don, où la parole et le geste deviennent fraternels.*

Peut-il cependant y avoir perfectibilité ? La nature des circonstances peut-elle avoir une incidence dès lors qu'elle « modifierait l'équilibre spirituel des individus et de la société » ? Le Chevalier Rose-Croix, comme Franc-Maçon, ne doit-il pas évoluer, sans renier la tradition ? La question peut se poser en présence de l'évolution actuelle de la société et des nombreux et graves problèmes que cela pose au monde profane.

Ce qui paraît en cause, pour le Chevalier Rose-Croix, ce ne sont pas tant les moyens d'agir que leur nature.

Il faut travailler à faire comprendre les problèmes, savoir reconnaître les souffrances des autres et leurs causes, car on ne saurait être pleinement heureux sans leur bonheur, montrer l'importance du principe d'interdépendance, ajouter l'intelligence à l'amour de prochain,

responsabiliser les individus, et lutter contre l'avidité ignorante, se placer sur un niveau de conscience nouveau qui prendra en compte le matériel avec le spirituel. A ce stade, le sacrifice doit aller au-delà de la charité et de l'amour du prochain. Le Chevalier Rose-Croix doit se souvenir des enseignements des grades symboliques et intégrer en particulier tolérance, fraternité et solidarité. Car tout concourt, au cours et tout au long de l'initiation maçonnique, à faire du profane qu'il a été un individu libre et aimant son prochain comme lui-même.

Il y faut les étapes successives qui tendent à libérer le Franc-Maçon des habitudes, des méthodes, des pesanteurs qui entravent une vision neuve et claire de l'univers qui l'entoure.

Le 18^e grade est une première synthèse des enseignements des grades précédents.

Le Chevalier Rose-Croix doit aussi se souvenir, comme l'écrit toujours Jean Mourgues, *de ne pas confondre durée et permanence*.

La Maçonnerie n'a pas pour mission, en tant qu'ordre, de résoudre les problèmes de la société. Le Chevalier Rose-Croix par contre a plus que jamais, dans le monde profane, le devoir d'intégrer son idéal à une recherche objective et équitable de solutions à long terme. A son devoir de travailler à devenir Maçon et de se comporter fraternellement et rigoureusement en Maçon dans sa vie maçonnique, il doit ajouter celui de se comporter en Maçon dans le monde profane.

Que l'on s'entende bien, le problème n'est pas de s'aventurer dangereusement dans une extériorisation nouvelle qui mettrait la Maçonnerie en action en tant qu'Ordre et contiendrait en germe sa condamnation et son propre sacrifice, irréparable erreur, mais, par la vertu de l'exemple, par un engagement et une participation personnelle sans faille, se consacrer activement à la recherche des solutions des problèmes que pose la société des hommes. Le Chevalier Rose-Croix doit apprendre à personnifier l'amour du prochain en plus et en même temps qu'à le pratiquer, s'efforcer de remettre en cause s'il le faut sa conception personnelle du bonheur, à se satisfaire de peu.

C'est ainsi que peut être actuellement définie la notion de sacrifice pour le Chevalier Rose-Croix. S'il s'y conforme, il mettra en œuvre les qualités – les vérités ? – acquises au cours d'un parcours maçonnique exemplaire. Cela impliquera un courage lucide et persévérant, une manière d'appréhender l'existence, un dévouement désintéressé qu'on peut sans conteste considérer comme un sacrifice, un sacrifice difficile et non perfectible. Ainsi, s'interrogeant sur la notion de sacrifice, le Chevalier Rose-Croix est amené à constater, quel que soit l'angle sous lequel il l'aborde, qu'elle fait un appel essentiel, quasiment exclusif, à la notion de devoir, du devoir comme valeur proposée au profane dès son entrée en Maçonnerie.

C'est une valeur complexe et de large interprétation, permanente et immuable, susceptible d'aider à répondre à toutes les situations auxquelles le Franc-Maçon sera confronté dans ses relations avec un monde profane, lui, nécessairement évolutif. La notion de sacrifice ainsi considérée n'est pas nouvelle en Maçonnerie. C'est celle que l'idéal maçonnique nous a proposé. Il n'y a pas lieu de l'actualiser. Que chacun s'efforce, actuellement, de s'y conformer puisque c'est devenu un impératif profane.

Du 14^e au 18^e grade.

Cette Table et toutes les suivantes ont été burinées par le Frère Gensane pour le Chapitre *Picardie*. Elles ne sont pas suscitées directement par des questions à l'étude des Chapitres. Elles traduisent plutôt les nombreuses réflexions personnelles suscitées par le 18^e grade à notre Frère, et montrent à quel point ce grade a pu l'inspirer, plus que tous les autres grades du Rite Ecossais.

A propos de cette Table en particulier : Le rituel du Grand Collège des Rites confère les 15^e, 16^e et 17^e grades « par communication », et ne donne aucune indication sur leur symbolisme. D'après la date, mon père venait d'avoir pris connaissance des rituels d'élévation tels qu'ils ont été pratiqués à cette époque par le Chapitre *Les Zélés Philanthropes* (Vallée de Paris-Vaugirard) ; ces rituels étaient inspirés à la fois, par les anciens cahiers du Rite Ecossais, et les cahiers du Chapitre *Les Vaillants Chevaliers de l'Age d'Or* (Vallée d'Anvers). L'importance accordée par mon père au 17^e grade est tout-à-fait justifiée ; par contre, est certainement injustifié son jugement sur les 15^e et 16^e grades qui, dit-il, *n'ont pas une grande richesse rituelle* ... ce qui ne l'empêche pas d'en commenter le symbolisme un peu plus loin.

Nous avons été appelés, en 1997, à traiter la question: *En quoi les grades antérieurs préparent-ils au 18^e grade ?*

A cette occasion, nous avons exploré la voie initiatique progressive et considéré la série entière des cérémonies rituelles qui la jalonnent. A les considérer, bien sûr, très schématiquement, du 1^{er} au 18^e grade, pour conclure qu'à ce dernier le Chevalier Rose-Croix a réuni l'ensemble des composantes de l'amour de l'humanité.

Le rapport de synthèse établi par Alain Marville a montré que l'ensemble des Chapitres était parvenu aux mêmes conclusions, mais, en même temps, montré les limites de la question.

Il a témoigné de *la richesse de notre patrimoine* et a incité les Chevaliers Rose-Croix à une exploration plus approfondie de ce patrimoine. `

Une exploration d'autant plus justifiée, s'agissant des Chevaliers Rose-Croix, que le 18^e grade est un aboutissement, comme l'était le 3^e grade, et donne la plénitude du désir de solidarité.

Il peut, d'une certaine manière, être considéré comme le stade final de l'initiation maçonnique.

L'histoire de la Maçonnerie rapporte qu'il en a parfois été ainsi et que, pour certains, l'échelle des grades s'est arrêtée au 18^e.

Les grades que les Chapitres doivent plus particulièrement approfondir sont ceux du 15^e au 17^e qui font simplement l'objet d'une communication.

Cet approfondissement commence avec le rituel.

Nous avons vu qu'au 14^e grade se trouve nettement confirmée l'idée que le Maçon n'est pas initié et qu'il s'initie lui-même.

Ainsi sont tirées les conclusions de l'enseignement du 13^e grade;

Chercher et trouver en poursuivant l'acquisition de nouvelles connaissances, nécessaires à l'organisation de la société humaine, connaissances dont nous savons qu'elles sont infinies.

Que nous proposait le 4^e grade?

- Eviter la tyrannie des dogmes et les abus de la licence;
- recueillir les vestiges du mythe d'Hiram, en nous tournant vers l'Orient révélateur d'esprit, d'intelligence, d'abstraction ;
- faire scrupuleusement notre devoir pour contribuer à l'harmonie universelle ;
- pratiquer la rigueur, la sincérité, le jugement, le service d'autrui... en un mot, nous dominer.

Parvenu au 4^e grade, l'initié *connaît l'illumination d'une sagesse faite d'amour et de raison, source de la sagesse.*

Le souci du Grand Elu, dit Jean Mourgues, c'est la perfection. Et cette perfection doit s'élever d'un cœur rempli d'amour pour la vertu, dont toutes traces d'iniquité, de vengeance ou d'injustice ont été effacées.

D'où je conclus que les qualificatifs de Parfait et Sublime Maçon ne sont peut-être pas excessivement dithyrambiques et que le 14^e grade correspond également à une étape cruciale de l'initiation... sauf à nous de comprendre

les concepts et de trouver les critères, en particulier de vertu et de perfection.

Que nous enseignent ensuite les 15^e, 16^e et 17^e grades?

Le 15^e grade est celui de Chevalier d'Orient, d'où vient la Lumière, la lumière symbolique, mais aussi la lumière portée par les traditions d'origine orientale. C'est aussi celui de l'épée, arme d'accomplissement du devoir, arme portée par un "chevalier-garde".

On a là une approche des conditions d'exercice du devoir.

A ce grade, les Francs-Maçons travaillent à la reconstruction du temple, autorisée par Cyrus, roi de Perse, et "souverain du grade".

Notons que le 3^e temple sera celui de l'humanité auquel nous travaillons, humanité qui commence à prendre conscience d'elle-même.

Ils travaillent avec la truelle mais tiennent l'épée pour se protéger des attaques.

Il faut remarquer que le titre de Chevalier d'Orient a longtemps été considéré comme le plus haut grade de la Maçonnerie. En réalité tous les grades sont une fin possible.

Je pense cependant que le 15^e grade, comme le 16^e, ne sont que des grades de passage intermédiaires et transitoires. Ils n'ont pas une grande richesse rituelle. Ils relatent simplement des événements historiques qu'ils transforment en légendes.

Le seizième grade est celui des Chevaliers d'Orient que leurs mérites ont consacrés "princes de Jérusalem", lorsqu'ils rendirent compte de leur mission près des Samaritains qui refusaient leur contribution à la reconstruction du Temple. Ce grade n'a pas en réalité d'autre objet que de compléter le précédent.

Le dix-septième grade, celui de Chevalier d'Orient et d'Occident, me paraît avoir une grande importance. C'est la renaissance de l'acacia.

Le 3^e temple, symbolique, sera fondé sur l'autorité et la justice, tempérée et sanctifiée par l'amour.

On y trouve tous les ingrédients constitutifs de l'amour du prochain qui sera l'enseignement du 18^e grade.

On trouve au 17^e grade une profusion de symboles et de recommandations, de nature philosophiques et morales en particulier, plus qu'à n'importe quel autre grade.

Avant d'en faire un inventaire, il faut souligner que dans sa présentation, le rituel du 17^e grade indique, laconiquement mais très nettement, *qu'il est clair que le 17^e grade est une mise en scène de l'Apocalypse de Jean, paragraphes 4 à 11*, et je me suis donc reporté à la Bible.

Une comparaison s'impose, convaincante sans doute en la forme, mais bien sûr discutable sur le fond.

- La Loge se nomme Conseil; elle est composée de 24 membres, dits anciens, qui figurent les 24 vieillards de l'Apocalypse.

Qu'en est-il d'ailleurs du rituel maçonnique et de l'Apocalypse ?

Pour le rituel maçonnique :

- Sept lettres symbolisant la beauté, la divinité, la sagesse, la puissance, l'honneur, la gloire et la force ;
- Les sept étoiles symbolisant les qualités que doit posséder le Maçon: amitié, union, résignation, discrétion, fidélité, prudence, tempérance ;
- les sept lettres des sept chandeliers symbolisant les sept vices que doivent fuir les véritables maçons: la haine, la discorde, l'orgueil, l'indiscrétion, la perfidie, l'incontinence et la calomnie ;
- le livre des sept sceaux, que seul le Très Puissant peut voir, sur lesquels se trouvent l'arc, les flèches et la couronne d'or, l'épée, la balance, le crâne, l'étoffe blanche teintée de sang.

La signification de ces symboles est connue. A noter simplement l'apparition de la soumission à la couronne et le nouveau sens donné au crâne qui figure le Franc-Maçon fautif à exclure de la Loge.

- les sept trompettes symbolisant la renommée de la Maçonnerie et les parfums la bonne odeur des vertus.

L'importance du 17^e grade lui vaut le pouvoir d'interdire les travaux des loges "irrégulières". Il peut *obscurcir le soleil et tacher la lune de sang*.

L'Apocalypse évoque :

- le trône de la majesté divine entouré de 24 trônes occupés par 24 vieillards;

- sept lampes ardentes qui sont les sept esprits de Dieu;

- le livre scellé de sept sceaux que personne n'est digne d'ouvrir ni de regarder.

Un agneau était là comme "immolé", il en fut digne, qui avait sept cornes et sept yeux qui sont les sept esprits de Dieu.

Le premier sceau montrait un cheval blanc, et celui qui le montait avait un arc, une couronne et il partit pour vaincre.

Le deuxième sceau montrait un autre cheval roux et celui qui le montait pouvait enlever la paix de la terre.

Le troisième sceau montrait un cheval noir et celui qui le montait tenait une balance pour répartir les produits.

Le quatrième sceau montrait un cheval pâle et celui qui le montait s'appelait la mort.

Apparaissent ensuite l'incitation à la vengeance sur les habitants de la terre, l'obscurcissement du soleil et le rougeoiement de la lune qui symbolise dans la Bible la colère de Dieu.

Ce qui me paraît clair, c'est qu'il existe des analogies, des points de rencontre entre l'Apocalypse de Jean et le rituel du 17^e grade, mais uniquement de nature formelle.

Certains symboles sont spécifiques à l'un ou à l'autre.

La signification des symboles communs est différente. Les buts et les idéaux poursuivis n'ont rien de comparable.

L'Apocalypse est la relation de révélations divines.

Le rituel maçonnique est un ensemble de préceptes de vie terrestre. Seul un même recours à la tradition est utilisé. Il ne saurait d'ailleurs en être autrement. Il s'agit du fonds commun de l'humanité.

La formule "mise en scène de l'Apocalypse" me paraît devoir être interprétée strictement, et encore n'est-elle pas très convaincante.

Le rituel maçonnique en fait une légende.

Un examen de l'ensemble des éléments matériels qui concourent à cette mise en scène le confirmerait: temple, titres, couleurs, mots, insignes, etc.

La présente planche se limite à la recherche des enseignements à tirer des trois grades intermédiaires, 15^e, 16^e, 17^e grades considérés globalement.

Ce sont, 18^e grade inclus, les grades capitulaires.

La référence à la chevalerie est évidente. C'est l'un des pôles d'intérêt du 15^e grade.

Mais en quoi peut-on parler d'un Chevalier-Maçon?

La chevalerie a été mise en place institutionnellement par l'Eglise pour apporter et maintenir la paix. Elle prend naissance au cours du X^e siècle, donne lieu à une cérémonie liturgique qui concourt à adoucir les mœurs.

Certes, les ordres chevaleresques sont militaires et poursuivent des opérations guerrières (Chevaliers teutoniques, Templiers), mais l'Eglise rappelle aux chevaliers leurs devoirs (conformes à l'idéal maçonnique) et leur impose de ne se servir de leurs armes que pour la justice, le bon droit,

la défense des faibles. La transformation des exploits militaires en devoirs moraux est caractéristique de l'évolution de la période féodale.

Pour comprendre le rôle du Chevalier-Maçon, il convient de revenir à l'élévation au 15^e grade.

Dans une première partie, le Frère Zorobabel est armé Chevalier d'Orient, car *sur sa route il aura à combattre des ennemis*.

Dans la deuxième partie, il aura effectivement à combattre pour *obtenir la liberté de passer* sur le pont franchissant l'Euphrate. Un combat réel.

Il lui est donc remis simultanément une épée avec la truelle dont il aura besoin pour travailler à la reconstruction du Temple.

Nous sommes là, une fois de plus, devant l'ambiguïté de l'initiation maçonnique qui poursuit un idéal utopique, qu'on ne peut espérer atteindre qu'au terme d'un long combat d'une issue toujours incertaine.

D'où les contradictions et les incohérences apparentes entre les rituels des différents grades. L'épée prend au 15^e grade une signification symbolique nouvelle et inattendue.

Pourquoi un Maçon aurait-il besoin d'une épée?

Il pourra d'ailleurs s'en passer au 18^e grade.

Quelle conclusion retenir?

En tant qu'institution, la Maçonnerie remonte à 1723.

Sur son origine antérieure on ne peut faire que des hypothèses plus ou moins crédibles, étayées cependant par quelques documents.

Pour sa mise en œuvre et son organisation, elle a puisé dans la source commune que l'on appelle la tradition, les fondements progressivement définis par la vie communautaire.

Les symboles et les enseignements qu'elle en a tirés ont été utilisés pour construire la hiérarchie des grades dans laquelle s'insèrent les grades capitulaires avec leur vocation très cohérente. Un examen des rituels, en soulignant leur valeur et leur richesse, montre toute l'importance, non seulement des symboles, mais également des rites et des cérémonies (avec toutes les composantes de leurs mises en scène).

"Tout est symbole" en Maçonnerie et mérite respect.

Tant il est évident qu'on ne peut juger de l'initiation maçonnique qu'à l'issue d'un parcours complet.

Persuadé qu'on ne peut guère parler Maçonnerie sans se référer à J. Mourgues, je rappelle qu'il s'interroge:

- à propos du 15^e grade, sur l'utilité de la mythologie et sur la fausse sagesse du mirage de l'Orient:

- à propos du 16^e grade, sur l'absence de la mythologie grecque et la fascination exagérée exercée par Jérusalem;

- à propos du 17^e grade, sur le tragique du sentiment de vérité.

Aucune idée ne mérite que l'on meure, les Frères s'en tirent par le doute et ne peuvent s'engager qu'à témoigner en leur personne des vertus d'un Maçon.

15 juin 2002

Sur le symbolisme du 18^e grade

Comme annoncé, je vous présente quelques commentaires à partir d'une étude qui m'a paru intéressante sur « les apports philosophiques, symboliques, initiatiques » du 18^e grade, et – pensant au Printemps de la Poésie – j'ajoute, littéraires.

Commençons par les littéraires, que vous connaissez, certes, mais qu'on évoque rarement. Leur intérêt, en dehors du plaisir esthétique – encore que certains soutiennent que le beau et le bon, vertus maçonniques, sont intimement liés – réside dans la limpidité de leur symbolisme directement saisi et compris : évident. Il n'a aucune obscurité et ne nécessite aucune explication.

J'ai retenu, pour illustration, de brefs extraits d'Aragon et de Musset (il existe aussi un poème de Desnos intitulé *le pélican* que je n'ai pu me procurer⁵).

J'y ajoute Jean Mourgues avec un poème dont la ressemblance avec celui de Musset m'a frappé. Une imitation, sans doute, mais aussi :

- L'expression d'un même doute métaphysique
- Une versification très proche
- La même utilisation des alexandrins qui entraîne une grande ressemblance de forme
- Une même inspiration apparente (Musset et son génie restant bien sûr inégalable)
- Une grande convergence entre les deux poèmes ; par exemple :
Musset : *Qu'est-ce donc que ce monde et qu'y venons-nous faire ?*
Mourgues : *Qui suis-je ou bien quelle est l'origine du monde ?*
Musset : *Que faire donc : jouis, dit la raison païenne.*
Mourgues : *Mais de plus réfléchis disent : que faut-il faire ?*
On pourrait poursuivre la comparaison.

Après cette évocation de Mourgues, venons-en aux textes d'Aragon et de Musset.

[Voir les poèmes ci-dessous – sauf celui de Mourgues que je n'ai pas trouvé]

Aragon : *la rose et le réséda*. Six strophes sur le « comportement existentiel » de

Celui qui croyait au Ciel,

Celui qui n'y croyait pas.

(Deux vers repris quatre fois).

Musset : *le pélican ; l'espoir en Dieu*.

Le pélican, dans la nuit de mai. Quelques vers isolés :

... Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte ;

... Pour toute nourriture il apporte son cœur.

... Partageant à ses fils ses entrailles de père,

... Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,

Fatigué de mourir dans un trop long supplice,

Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;

Alors il se soulève, ...

Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,

Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,

... Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes

Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.

L'espoir en Dieu :

Je voudrais ... regarder le Ciel sans m'en inquiéter.

... Je ne puis ; malgré moi l'infini me tourmente.

Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir ;

Et quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante

De ne pas le comprendre et pourtant de le voir.

... Que faire donc ? Jouis, dit la raison païenne,

Jouis et meurs, les Dieux ne songent qu'à dormir.

Espère seulement, répond la foi chrétienne,

Le ciel veille sans cesse, et tu ne peux mourir.

Entre les deux chemins j'hésite et je m'arrête,

Je voudrais à l'écart suivre un plus doux sentier.

Ce dernier poème en particulier mériterait d'être cité en entier, en ce qu'il peut alimenter la réflexion sur les symboles du 18^e grade, en ce qu'il exprime bien ce que peut ressentir un « athée non stupide », en ce qu'il conforte l'idée que la pensée même peut être considérée comme un symbole.

Le pélican selon Musset illustre parfaitement le sacrifice librement consenti et non imposé par une croyance. Le mot « divin » ne fait pas référence à la religion, à une interprétation mystique du sacrifice du Christ, mais qualifie la beauté et la pureté du dévouement. La mort du pélican est une victoire sur les difficultés de l'existence. Elle symbolise l'homme par excellence progressant sur la voie de l'initiation, sachant que la récompense n'est pas dans l'immédiat. Le triomphe est celui de l'amour du prochain. Cette mort nous dicte notre conduite, nous propose une piste de recherche qui donne l'occasion d'une réflexion sur les raisons de nos échecs, de notre difficulté à parvenir à l'idéal humain, à notre Foi, cette Espérance, cette Charité du Chevalier Rose-Croix qui peuvent seules nous aider. Pourquoi la plaquette du Grand Collège des Rites ne fait-elle qu'une allusion « alchimique » à ce symbole essentiel qui engage le Maçon dans la voie morale ?

Quant à *l'espoir en Dieu*, ce texte nous montre que Musset était bien autre chose que le poète libertin de l'amour. C'est une expression magistrale et lumineuse de ses doutes métaphysiques. Nous pouvons en conclure que les symboles chrétiens sont, d'une certaine manière, étrangers à la foi, et qu'ils ne sont repris en Maçonnerie que pour leur valeur initiatique. Ils ne peuvent donc en aucune façon être ambigus à nos yeux. Nous les utilisons en leur donnant une signification maçonnique. La Franc-Maçonnerie n'est pas une « dépendance » de l'Eglise. Mais doit-on pour autant nier que les Chrétiens ont été porteurs d'une large culture et inspirés par d'autres civilisations, et qu'il y a des convergences dans les objectifs des uns et des autres ?

En ce qui concerne le poème d'Aragon, ne pourrions-nous pas gloser « la Rose et la Croix » ?

Ceux de la chapelle, ceux qui n'en sont pas ; cette belle phrase : *qu'elle vive et qui vivra verra*. Tout s'est mêlé dans ce poème. Ce qui est pour nous le grade d'amour est là une harmonieuse synthèse traditionnelle, réunissant

tout ce qui vit, tout ce qui peut être transmis. Cette belle à laquelle on sacrifie tout, n'est-elle pas cette tradition que nous voulons transmettre, cette tradition dont la connaissance nous est nécessaire pour comprendre quelque chose à la Maçonnerie, ses rites, ses symboles ? Cela est confirmé une fois de plus par le développement de l'étude qui a motivé cette planche.

La Rose et la Croix, l'alliance de l'orient et de l'occident, des valeurs de ces deux mondes qui nous aident à cheminer vers la connaissance. On voit déjà là un des mérites de notre Rite Ecossais Ancien Accepté qui permet au 18^e grade d'offrir un symbolisme riche et une approche de la spiritualité.

Notre rituel est centré sur la recherche de la Parole Perdue qui définit notre démarche et l'interprétation de nos symboles.

Avec I.N.R.I., le sigle hermétique, alchimique, bien différencié de l'interprétation littérale, on est à la jonction des traditions égyptienne, hébraïque, hellénique, évangélique.

Ces références traditionnelles nous permettent d'aborder les autres symboles en dehors de leur aspect culturel et religieux, de faire un tri, de considérer le Pélican comme un moment du Grand-Œuvre alchimique ; le Phénix comme le symbole de l'éternelle vie ; l'Agneau comme rassemblant toute la symbolique du 18^e grade dans l'Agape. De considérer le Signe et le Contresigne au-delà de la phrase *ce qui est en haut est comme ce qui est en bas*, généralement évoquée, comme le symbole du fixe et du subtil. Le fixe est ce qui est fixé, organisé, concrétisé ; le subtil est ce qui peut être revu, repris, ressourcé, éthéré : l'esprit.

Le Mot sacré, lui, peut conduire à bien des exégèses. Ce serait, si l'on se réfère à St Jean, la « participation au grand tout » que s'affirment mutuellement les initiés : *Mes Frères me reconnaissent comme tel*.

Avec la Rose et la Croix, il n'y a pas d'amalgame religieux possible. La croix est antérieure à la crucifixion. La Porte hermétique à Rome, bien antérieure à l'an 0 de notre ère, portait à son fronton : *ad rosam per crucem*.

Certains ont pensé que l'origine de la croix pouvait être celle de deux bâtons mobiles faisant surgir en leur centre le feu. Pour nous, la pureté symbolique de la Rose sur la Croix est bien autre chose. La croix allie l'axe du monde, vertical, à l'axe horizontal dit de la surface des eaux. Elle est

faite de quatre demi-axes, et ce quatre symbolise la matière, la rose représentant la transcendance.

Sur le plan symbolique, le 18^e grade est extrêmement riche. Sur le plan initiatique, la progression est majeure et nous amène à harmoniser raison et tradition. Elle réalise d'une certaine manière une expérience de la vie humaine par sa polyvalence et son exceptionnelle dimension, une expérience maçonnique individuelle pour chaque Maçon selon sa culture et sa genèse personnelle.

Elle n'apporte pas la solution aux problèmes mais propose une méthode que chacun utilise à sa convenance. Etre Maçon, n'est-ce pas s'engager à partir de symboles et d'une méthode de travail, dans une voie conduisant à une sorte de seconde nature, dans une perspective idéaliste qui nous donne les moyens d'une expérience de la vie profane enrichissante et caractérisée par la sérénité ?

Poèmes relatifs à la Table ci-dessus

Le Pélican (Alfred de Musset)

Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goitres hideux.
Lui, gagnant à pas lent une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur;
L'océan était vide et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur;
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort se recommande à Dieu.

Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur ;
Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant;
Mais il y pend toujours quelques gouttes de sang.

L'espoir en Dieu (Alfred de Musset) (début).

Tant que mon pauvre cœur, encor plein de jeunesse,
A ses illusions n'aura pas dit adieu,
Je voudrais m'en tenir à l'antique sagesse,
Qui du sobre Épicure a fait un demi-dieu
Je voudrais vivre, aimer, m'accoutumer aux hommes
Chercher un peu de joie et n'y pas trop compter,
Faire ce qu'on a fait, être ce que nous sommes,
Et regarder le ciel sans m'en inquiéter.

Je ne puis ; — malgré moi l'infini me tourmente.
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir ;
Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre et pourtant de le voir.
Qu'est-ce donc que ce monde, et qu'y venons-nous faire,
Si pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux ?
Passer comme un troupeau les yeux fixés à terre,
Et renier le reste, est-ce donc être heureux ?
Non, c'est cesser d'être homme et dégrader son âme.
Dans la création le hasard m'a jeté ;
Heureux ou malheureux, je suis né d'une femme,
Et je ne puis m'enfuir hors de l'humanité.

Que faire donc ? « Jouis, dit la raison païenne ;
Jouis et meurs ; les dieux ne songent qu'à dormir.
— Espère seulement, répond la foi chrétienne ;
Le ciel veille sans cesse, et tu ne peux mourir. »
Entre ces deux chemins j'hésite et je m'arrête.
Je voudrais, à l'écart, suivre un plus doux sentier.
Il n'en existe pas, dit une voix secrète ;
En présence du ciel, il faut croire ou nier.
Je le pense en effet ; les âmes tourmentées
Dans l'un et l'autre excès se jettent tour à tour,
Mais les indifférents ne sont que des athées ;
Ils ne dormiraient plus s'ils doutaient un seul jour.
Je me résigne donc, et, puisque la matière
Me laisse dans le cœur un désir plein d'effroi,
Mes genoux fléchiront ; je veux croire et j'espère.

Que vais-je devenir, et que veut-on de moi ?
Me voilà dans les mains d'un Dieu plus redoutable
Que ne sont à la fois tous les maux d'ici-bas ;
Me voilà seul, errant, fragile et misérable,
Sous les yeux d'un témoin qui ne me quitte pas.
Il m'observe, il me suit. Si mon cœur bat trop vite,
J'offense sa grandeur et sa divinité.
Un gouffre est sous mes pas si je m'y précipite,
Pour expier une heure il faut l'éternité.
Mon juge est un bourreau qui trompe sa victime.
Pour moi, tout devient piège et tout change de nom
L'amour est un péché, le bonheur est un crime,
Et l'œuvre des sept jours n'est que tentation
Je ne garde plus rien de la nature humaine ;
Il n'existe pour moi ni vertu ni remords.
J'attends la récompense et j'évite la peine ;
Mon seul guide est la peur, et mon seul but, la mort
On me dit cependant qu'une joie infinie
Attend quelques élus. — Où sont-ils, ces heureux ?
Si vous m'avez trompé, me rendrez-vous la vie ?
Si vous m'avez dit vrai, m'ouvrirez-vous les cieux ?
Hélas ! ce beau pays dont parlaient vos prophètes,
S'il existe là-haut, ce doit être un désert
Vous les voulez trop purs, les heureux que vous faites,
Et quand leur joie arrive, ils en ont trop souffert.
Je suis seulement homme, et ne veux pas moins être,
Ni tenter davantage. — À quoi donc m'arrêter ?
Puisque je ne puis croire aux promesses du prêtre,
Est-ce l'indifférent que je vais consulter ?

La Rose et le Réséda (*Louis Aragon*)

La Rose et le Réséda
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Tous deux adoraient la belle
Prisonnière des soldats
Lequel montait à l'échelle
Et lequel guettait en bas

Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Qu'importe comment s'appelle
Cette clarté sur leur pas
Que l'un fût de la chapelle
Et l'autre s'y dérobat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Tous les deux étaient fidèles
Des lèvres du coeur des bras
Et tous les deux disaient qu'elle
Vive et qui vivra verra
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Quand les blés sont sous la grêle
Fou qui fait le délicat
Fou qui songe à ses querelles
Au coeur du commun combat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Du haut de la citadelle
La sentinelle tira
Par deux fois et l'un chancelle
L'autre tombe qui mourra
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Ils sont en prison Lequel
A le plus triste grabat
Lequel plus que l'autre gèle
Lequel préfèrent les rats
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Un rebelle est un rebelle
Nos sanglots font un seul glas
Et quand vient l'aube cruelle
Passent de vie à trépas
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Répétant le nom de celle
Qu'aucun des deux ne trompa
Et leur sang rouge ruisselle

Même couleur même éclat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Il coule il coule il se mêle
A la terre qu'il aima
Pour qu'à la saison nouvelle
Mûrisse un raisin muscat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
L'un court et l'autre a des ailes
De Bretagne ou du Jura
Et framboise ou mirabelle
Le grillon rechantera
Dites flûte ou violoncelle
Le double amour qui brûla
L'alouette et l'hirondelle
La rose et le réséda

Le Pélican (Robert Desnos)

Le capitaine Jonathan
Étant âgé de dix-huit ans
Capture un jour un pélican
Dans une île d'Extrême-Orient.

Le pélican de Jonathan
Au matin, pond un œuf tout blanc
Et il en sort un pélican
Lui ressemblant étonnamment.

Et ce deuxième pélican
Pond, à son tour, un œuf tout blanc
D'où sort, inévitablement
Un autre, qui en fait autant.

Cela peut durer pendant très longtemps
Si l'on ne fait pas d'omelette avant.

L'homme et le Chevalier Rose-Croix

Table burinée par le Frère Gensane à l'occasion d'un Banquet d'Ordre des Chapitres d'Amiens (Grand Orient et Droit Humain réunis).

En cette circonstance du Banquet des Chevaliers Rose-Croix, qui correspond selon la distinction - peu claire faite par Irène Mainguy - à la célébration de la fête de *pessah* (mot hébreu signifiant passage) ; cérémonie d'obligation annuelle de notre Agneau pascal ; il appartient à l'Orateur de présenter *un morceau d'instruction faisant une invocation exprimant son admiration*. La formule est vague. J'ai pensé que ce serait m'y conformer par une comparaison de l'Homme (au sens de l'espèce humaine) et du Chevalier Rose-Croix.

Dans cette quête, on se heurte à la difficulté de définir un homme dans son unité, par une synthèse qui tiendra compte de ses diversités, de la complexité de l'être humain tel que la vie l'enrichit, y compris la vie maçonnique.

Il nous faut aller au-delà de ce qu'a dit Saint-Exupéry : *Si tu diffères de moi, frère, loin de me léser, tu m'enrichis*. Que tu m'enrichisses, peut-être. Mais douter de la différence, cela n'est plus guère possible scientifiquement compte tenu de l'état actuel de nos connaissances, en biologie en particulier. Etant cependant observé qu'il y a tout le reste : la culture. C'est même le problème que la Franc-Maçonnerie s'efforce de résoudre, édifier des temples et former des hommes.

Quant aux philosophes, aux écrivains et aux moralistes, Jean Bernard, un scientifique, dans son dernier ouvrage *Et l'âme, demande Brigitte?*, rappelle leur position :

- Celle de Montaigne : *Certes c'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme*.

- Celle de Gide : *Je me persuadais que chaque être avait à jouer un rôle sur la terre, le sien précisément et qui ne ressemblait à nul autre. Au vrai, j'étais grisé par la diversité de la vie qui commençait à m'apparaître et par ma propre diversité*.

Tous les courants de pensée convergent vers la reconnaissance de la diversité et la reconnaissance de son importance. Dans cette perspective, la transformation de l'homme en Chevalier Rose-Croix apparaît chimérique !

La question se pose de savoir si le 18^e grade est un grade chrétien, et nous invite à procéder à une étude approfondie de son symbolisme. Celui-ci induit à partir des deux symboles capitaux que sont *Emmanuel* et la Parole Perdue, à une synthèse exaltant l'homme en ce que *son être véritable ne réside pas dans son individualité biologique, mais dans quelque chose qui lui est à la fois immanent et transcendant, qui est en lui tout en étant au-dessus de lui, qui est lui tout en étant plus que lui.*

Quels sont donc les éléments qui alimenteront notre réflexion actuelle et nous permettront de passer du plan individuel au plan universel, conformément à la vocation exclusive de la Franc-Maçonnerie ? Vocation sans cesse réaffirmée au cours des différentes étapes de l'initiation, qui consiste à améliorer la société après avoir amélioré l'homme.

Bien évidemment il faut s'interroger d'abord sur la signification profonde du grade de Rose-Croix et essayer de voir en quoi sa vision a pu se transformer, par rapport à ce qu'elle était précédemment.

Le concept, l'idée d'homme occupe vraisemblablement, dans cette vision, une place centrale. Le Rose-Croix est censé accéder à une nouvelle étape spirituelle, où le mot *Homme* acquiert un sens nouveau.

La progression spirituelle n'est pas linéaire, bien qu'elle ait besoin d'une sorte d'ascèse plus ou moins continue, qui consiste à s'interroger et à réfléchir à partir de la vie.

La progression spirituelle procède par intuitions de plus en plus essentielles, par paliers successifs et intégratifs des expériences qui l'ont précédée. L'intuition de l'homme, intègre et remplace ici les intuitions des étapes précédentes, qui étaient sans doute plus égocentriques, plus centrées sur les qualités du "moi", sur une morale de l'individu. La fraternité, la tolérance, toute valeur morale quelle qu'elle soit, peut en effet être d'abord vécue travers l'épaisseur de l'égoïsme. Il faut que je sois ceci ou cela.

Malheureusement y figure l'épaisseur du *Je*. En constatant ou en estimant que X est tolérant, on lui confère une qualité en tant qu'individu. X est ainsi vécu comme possédant cette qualité à titre individuel. On n'a pas encore pu saisir alors ce que le Rose-Croix est censé saisir, à savoir qu'il s'agit d'une qualité de l'homme.

Toute valeur morale cesse d'être individuelle dans cette transformation, pour devenir universelle. C'est dans ce sens que, peut-être, devrait être comprise l'universalité. Du moins doit-on *s'exercer à faire en sorte qu'elle devienne universelle*, dit Kant.

En dehors de l'égoïsme, en dehors de *Moi*, que trouve-t-on? On découvre alors le *Nous* (qui était sous-entendu dans la fraternité). Le *Moi*, c'est-à-dire le Mien et celui des autres, ne peut être véritablement fondé que dans un *Nous*. C'est du reste par cette référence à ce *Nous* transcendantal, (cf. Husserl) que nous nommons les choses tout en leur conférant un sens. Et à priori (cf. aussi Kant), l'homme est dans l'univers, participe, provient de l'univers par son existence multiple, parle *Nous*, c'est-à-dire par une incarnation dans le *Nous*.

Rappelons-nous le mot essentiel des Rose-Croix *Emmanuel*. *Il* est parmi nous; *Il* imprègne le *Nous*, traverse le *Nous*. Energie cosmique, mystère de l'univers, grand architecte, dieu, ou tout simplement: *l'Etre*, appelons-le comme on voudra. Le chemin de la vérité passe par le *Nous*.

Il est des mots qui rebutent ; il convient de bien en examiner le sens. Il y a en effet d'une part le sens authentique, celui qui nous intéresse sur le chemin de la vérité, et d'autre part des sens distordus, ou en rapport avec des distorsions. Ainsi « religion » vient de « relier »; mais le mot est souvent assimilé à des significations politiques, anticléricales ... De même le mot « Dieu ». Les Hébreux, pour le mot IHWH (Yahweh), disaient qu'on ne devait pas le prononcer, ni l'écrire : il ne pouvait pas prendre forme humaine, et seulement humaine, car il débordait l'homme tout en le comprenant.

Les préoccupations des religions sont sans doute de même nature que les préoccupations maçonniques. C'est la même recherche du vrai. Alors, sous prétexte que les unes et les autres d'ailleurs ont connu des déviations, (chaque religion estime posséder "la vérité"), des distorsions, pourquoi les rejeter en vertu de ces distorsions ?

Retrouvons plutôt le sens du vrai, ensemble, avec les autres. Entre *Nous*. A l'intérieur de ce *Nous* qui nous dépasse et *Nous* comprend (au sens de contient), à l'intérieur de cette espèce de cadre ou nous sommes, mais que, curieusement, nous pouvons cependant penser. *Nous* sommes. *L'Être* est. Mais en même temps, on peut penser l'être. La pensée qui fait partie de l'être, peut aussi être une pensée de *l'être*. Le cogito cartésien veut un peu dire cela.

Le phénomène d'*être* des phénoménologues (Husserl, Heidegger, Sartre), n'est pas autre chose. La poésie n'est pas autre chose; le romantisme non plus. La joie esthétique, l'émotion musicale, ne sont pas autre chose. Tous sont Harmonie, c'est-à-dire perception de l'être en accord avec lui.

Il faut ensuite considérer les trois volets du triptyque Foi - Espérance - Charité, associé au diptyque Phénix - Pélican.

L'amour, la foi, la charité, sont en effet de même nature. L'Être est transcendant, au niveau des choses perçues mais il est immanent à nous et aux choses, parce qu'il les fonde.

Nous devrions retourner à l'ontologie, ou la découvrir. Il nous faut découvrir, ou redécouvrir le sens des mots. C'est ce à quoi nous invitent les devises ou symboles rosicruciens, en particulier Emmanuel, Foi, Espérance, Charité, le Phénix qui renaît de ses cendres, la Parole Perdue.

Notre pensée de l'être se perd constamment et se retrouve. Nous perdons la faculté de parler de l'être, ou plutôt de le laisser parler à travers nous, et nous la retrouvons.

Les prières adressées à Dieu ne sont-elles pas aussi autre chose que le désir de la retrouver?

Cette faculté de laisser parler l'être à travers nous, c'est-à-dire de connaître l'harmonie de pouvoir penser l'être, quoi d'étonnant qu'elle ait pu conduire

les hommes à estimer qu'ils étaient des créatures privilégiées de Dieu ? Nous participons à l'être, et nous pouvons, cependant, vivre et penser cette participation.

Je ne suis pas encore celui que je serai demain; mais, en même temps, pour demain, j'ai un projet, je fabrique un possible, un idéal, dont j'ignore s'il sera ou ne sera pas. En même temps que mon existence s'égrène à travers le temps linéaire de l'horloge, en même temps je me situe. Par mon idéal, mes projets, mon imagination, mon désir de donner un sens à la vie, en dehors de ce temps; Je m'imagine capable, en partie, de créer mon moi de demain.

Cette faculté morale, comme toute faculté créatrice, se trouve en dehors du temps de l'horloge. Le possible, c'est ce qui ne surviendra peut-être pas, au niveau de la réalité objective, transcendante. Mais la faculté de l'imaginer se situe au-delà de toute réalité. Elle est d'essence supérieure, car, à la fois elle la comprend (si le possible se réalise) et elle ne la comprend pas (si le possible ne se réalise pas).

La création esthétique comme tout projet humain, est cette faculté de se dépasser. C'est-à-dire de se situer hors du temps ou peut-être, dans un temps immanent - en tout cas linéaire. Malraux a bien insisté là-dessus et a classé cette faculté sous trois rubriques : l'Éternel (le sacré); l'irréel (la Renaissance); et l'intemporel: l'art moderne. Et effectivement, que ce soit l'un ou l'autre, il s'agit finalement toujours d'une recherche ontologique, avouée ou non. En tout cas d'une capacité ontologique accordée à l'homme, à laquelle l'homme participe, même s'il en est totalement inconscient.

Ubaldo Triaca, dans son ouvrage *Le nouveau livre du Rose-Croix*, a parfaitement posé le problème de l'homme au regard du Chevalier Rose-Croix. *Le rituel du 18^e degré, fait appel au plus noble sentiment de l'individu: l'altruisme, poussé, si besoin est, jusqu'au sacrifice total.*

On ne peut pas nier l'intégration de valeurs proprement chrétiennes dans le 18^e grade, mais c'est pour mieux traduire ces valeurs en valeurs universelles. Les héros n'auront d'autres récompenses que la satisfaction du devoir accompli. La Franc-Maçonnerie n'est pas une dépendance de l'Eglise

(l'esprit rosicrucien, peut-être). Développant cette idée, il souligne que le cerveau de l'homme supérieur est stérile s'il ne s'accompagne pas de sentiments d'humanité, que la connaissance n'est pas issue seulement de l'intelligence (ce destructeur du réel). *Il nous faut la dépasser pour y associer l'amour, afin de nous sentir solidaires de la résonance profonde de la vie universelle.*

Le grade de Rose-Croix peut apparaître comme religieux au plus haut sens. Il prend en compte l'idée qu'un homme peut se sacrifier pour les autres. Au travers des symboles du Nouveau Testament, on comprend ce qu'est la Charité. La fraternité est dépassée par quelque chose d'autre qui frise le domaine de la foi. Le 18^e grade appelle à la communion entre le cosmos et l'ordre vivant. La notion d'amour implique une intégration de l'homme dans le cosmos. L'aspect "humaniste" qui caractérise d'abord le Franc-Maçon, évolue vers une spiritualité plus proche de la religion. Le Rose-Croix découvre l'idée de la transformation en l'homme, et au-delà d'un être « supérieur ».

C'est l'altruisme qui caractérise le Chevalier Rose-Croix authentique, dont la devise pourrait être : *Aime ton prochain comme toi-même.* Ce n'est pas malheureusement l'altruisme qui caractérise l'homme - la plupart du temps *un loup pour l'homme.*

La réponse à la question est ainsi donnée dans sa brutalité. Elle ne peut évidemment satisfaire ceux des Francs-Maçons qui s'efforcent de dépasser leur condition profane pour tenter d'approcher celle du Chevalier Rose-Croix ; ceux des Francs-Maçons qui ont vocation de l'être en raison de leurs qualités affectives, et par la connaissance - au sens altruiste du terme - et par la pratique des trois vertus majeures du Chevalier Rose-Croix : Foi, Espérance, Charité.

- La foi en l'humanité
- L'espérance d'une évolution progressive de la société humaine
- La charité (caritas = amour) comprise comme le service des hommes pouvant aller jusqu'au sacrifice de soi-même, comme l'amour du prochain.

Ce triptyque concrétise les aspirations millénaires des hommes qui, au milieu des incertitudes, des incompréhensions d'un monde qui les submerge, des injustices et des souffrances que rien ne justifie, rêvent d'un autre monde plus bienveillant....

D'un autre monde qui répondrait à notre idéal maçonnique. Car pour nous Francs-Maçons, le triptyque Foi - Espérance - Charité se situe dans la perspective de cet idéal qu'il définit, résume et sublime : il nous conduit par la foi, à croire dans les possibilités de perfectionnement de l'homme, voire à en être assuré. Dans sa capacité de vivre en société. Par l'espérance, à y croire encore (foi et espérance ayant le même fondement et le même objet), à la souhaiter, à l'envisager, à l'entreprendre ; l'espérance est l'attente confiante. Par la charité, à s'y consacrer dans une solidarité sans failles.

La foi est la confiance dans notre idéal. L'espérance en est le support. La charité en est la mise en œuvre.

L'ensemble des vertus ainsi comprises qui doivent coexister en permanence correspond à un véritable apostolat, et nous n'avons pas la prétention d'être des apôtres, ni la possibilité.

Car si l'amélioration du sort des hommes est probable, nous sommes assez lucides pour comprendre que cette amélioration est lente et se situe dans une perspective lointaine. La perfection finale est illusoire.

Nous ne sommes entièrement maîtres ni de notre comportement, ni de nos activités intellectuelles. Les extraordinaires progrès de la biologie dans ces dernières décades nous l'ont confirmé. Ils ne se sont malheureusement pas accompagnés d'un progrès parallèle de la morale, alors que les nouveaux pouvoirs de la science imposent de nouveaux devoirs à l'homme.

L'homme est contradiction ... tout notre univers est en proie aux discordances, écrivait Gide, la plus grave de ces discordances se situe entre la pensée et l'action, entre l'intention - supposée sincère - et l'action.

Que pouvons-nous en penser ? Nous savons que nous sommes imparfaits, indifférents, égocentriques, divers. Notre ignorance même nous enseigne que peut-être nous n'en sommes pas responsables et que nous n'avons guère de chances de nous transformer, sinon très modestement dans le présent.

Peut-être nous sera-t-il aussi donné, dans un futur imprévisible, d'aller au-delà de nous-mêmes au service des hommes si nous savons nous enrichir par l'étude des symboles, du Pélican qui nous enseigne le sacrifice, et du Phénix oui nous enseigne la nécessité d'une remise en question permanente.

Seul l'amour peut rénover la nature humaine.

Mars 6009

La Vallée, ou le symbolisme imaginaire

I. Géographie physique

On définit généralement la vallée

- Soit comme un espace compris entre deux « montagnes » ou deux « versants »
- Soit par extension, comme le lit d'un cours d'eau, d'un fleuve, dont la configuration peut être très variable

Mais on parle aussi :

- Des vallées d'érosion sèches (mais creusées par des cours d'eau)
- Des noms de pays fort vastes : l'Égypte (vallée du Nil) ; Amazonie (tellement étendue qu'elle perd le caractère de vallée)

Qu'en a-t-il été dit qui peut aider à la réflexion ?

Buffon : on peut considérer une grande vallée comme un tronc qui jette des rameaux par d'autres petits vallons qui s'étendent et remontent jusqu'au sommet.

Bossuet : Ces humbles vallées qui ramassent les eaux célestes et en deviennent fécondes.

Ce qu'Irène Mainguy exprime : *L'eau du ciel se réfugie dans les vallées, c'est pourquoi la vallée est un lieu de vie, de fécondité (dans la symbolique du Chapitre).*

II. Vallée et religions

(cf. Dictionnaire des symboles, Chevalier)

- Le Soufisme : voie spirituelle
- Taoïsme : nombreuses interprétations (idées de creux, réceptacle, vacuité)
- Chine ancienne : vallées d'où sort et où s'enfonce le soleil
- Vallée des Rois : symbole d'une harmonie universelle ; voie royale vers l'immortalité ; lieu des transformations fécondantes (union féconde des forces contraires)

- Les vallées de Josaphat, de Gabaon, de la mort (cf. op.cit. Mainguy)

III. Vallée et Maçonnerie

Certains rituels utilisent le mot *Vallée* pour désigner les rangées de Frères, appelées usuellement Colonnes. Rien ne l'autorise, dès lors qu'au Chapitre ce mot, substitué au mot *Orient*, désigne exclusivement la localité où siège ce Chapitre. On n'est pas là dans le domaine symbolique.

Mais sans être un symbole maçonnique stricto sensu, la vallée peut revêtir une valeur symbolique et s'affirmer comme une valeur apparemment saisissable dont l'insaisissable est l'autre terme (cf. op.cit. Chevalier : introduction).

Faut-il nécessairement recourir à l'histoire pour juger du symbolisme maçonnique ? Le Suprême Conseil du Rite Ecossais Ancien Accepté paraissait se préoccuper de ce problème lorsqu'il a proposé de répondre à la question : *Si nos rituels s'approprient des symboles déjà apparus dans des cultures extérieures, est-ce forcément pour en revendiquer les valeurs ?*

Tel paraît bien être le problème du symbole « vallée » qui répond à des définitions multiples, complexes, et des aspects contradictoires. Dans chacune d'elles la Franc-Maçonnerie peut trouver des idées et des manifestations correspondant au cheminement qu'elle propose aux Maçons, à leur parcours initiatique. La vallée, le cours d'un fleuve, sont l'image de ces parcours, tels que répondant à l'idéal maçonnique.

Quel est cet idéal ?

Un travail de perfectionnement personnel (*connais-toi toi-même*) par une tentative d'approche de la vérité, de la connaissance, et au 18^e grade, celle de la recherche de la Parole Perdue, et de la prise de conscience d'une fraternité authentique. Ce qui explique la présence de ce symbole à ce grade.

Dans ces conditions, il faut donc partir d'un postulat et faire un choix, donner au symbole « vallée » en Maçonnerie, un sens correspondant à cet idéal, et autorisant le plus grand nombre d'interprétations.

La tentation est forte d'adopter la vallée du Nil. En effet (cf. *Commentaires des Hauts-Grades du Rite Ecossais Ancien Accepté*, Sahir Ermann), dans

l'ancienne Egypte, les Pharaons ainsi que le Dieu Osiris tenaient dans leur main droite une croix ... qui symbolisait la clé qui ouvrait le Nil. De cette façon, les eaux du fleuve empliraient à nouveau la vallée, qui auparavant avait pris l'aspect d'un désert. Ainsi l'abondance, c'est-à-dire la vie, reviendrait dans la vallée. L'analogie avec les problèmes posés par l'acquisition de la connaissance est évidente ; mais insuffisante.

Aucune des vallées n'étant un symbole satisfaisant, n'est-il pas préférable d'imaginer une vallée susceptible de symboliser l'idéal ci-dessus rappelé ?

Les caractéristiques de cette vallée imaginaire devraient correspondre à celle d'un cours d'eau, ce qui bien sûr réduit la notion de vallée. Un simple cours d'eau avec sa source, son cours, son embouchure, ses affluents, son débit, ses étranglements, ses gorges, ses crues, ses méandres, qui donne une image convaincante du chemin de la connaissance.

Sans entrer dans une étude du travail initiatique qui n'est autre que celui de l'initiation elle-même, on peut remarquer par exemple que la source du fleuve est, en Maçonnerie, la clé qui ouvre le chemin de la connaissance, un chemin qui, nonobstant le retour à la terre, la mort symbolique, peut avoir été entrepris dès le monde profane. Le cas est fréquent de Frères ou Sœurs qui se trouvent dans cette situation et peuvent poursuivre sereinement leur initiation en ignorant les obstacles (le « long fleuve tranquille »).

Les autres sont dans une situation plus difficile et doivent faire face aux aléas qu'ils rencontrent. Ces aléas trouvent leur correspondance dans les mouvements qui affectent les cours d'eau, tels l'arrivée des affluents qui enrichissent le fleuve, comme font le dialogue et les ouvertures en Maçonnerie.

Il est intéressant aussi de noter que le symbole du cours d'eau peut être l'image de l'initiation, qu'elle soit linéaire ou par paliers.

Tout le symbolisme de la vallée peut y prendre place.

10 juillet 2006

Etes-vous Chevalier Rose-Croix ? - J'ai ce bonheur.

Demande et réponse symboliques et rituelles du 18^e grade.

Une formule dont l'importance ne peut échapper. Qu'est-ce en effet que le bonheur, et le Chevalier Rose-Croix l'a-t-il trouvé ? L'enseignement du 18^e grade conduit-il à une prise de position philosophique ou morale ?

Le bonheur, c'est la « bonne chance ».

Cela peut être un évènement heureux, une chance favorable conduisant à la grandeur suprême.

Un état heureux de pleine satisfaction et jouissance.

La vertu fait le bonheur. Un état de satisfaction intime.

Un ensemble de circonstances qui font que nous sommes bien, avec un caractère extérieur, objectif, qui fait la différence avec la félicité, plus propre à l'âme.

On parle du bonheur des méchants ; de la félicité des élus ; de renoncer au plaisir (point de vue des moralistes) ; d'apprendre à pleurer avec plaisir, dit Alain.

On peut trouver du plaisir à être ému, même de tristesse. Le bonheur n'est pas le but, mais le moyen de la vie, écrit Claudel. Ou, comme dit Jean-Paul II, trouver le bonheur dans les pas du Christ – nous dirions plutôt du Grand Architecte. On parle, à propos du bonheur, du plaisir qui en serait inséparable, de l'hédonisme – un plaisir gagné sur la souffrance – de la fuite du temps. Nous n'apprécions pas assez le temps présent : celui de l'homme que nous sommes, c'est-à-dire le symbole de celui que nous avons été et de celui que nous serons : l'homme est le symbole de l'homme, comme tout est symbole ... de soi-même.

On parle de la vertu ; un état d'équilibre entre le bien et le mal ;

Du droit au bonheur (j'ai cette chance ou j'ai ce droit, dit le philosophe Pléthon) ;

Du bonheur individuel – dans le cadre d'une prospérité générale

Du bonheur comme idéal de l'imagination ; en ce sens, rappelait Kant, *le bonheur reflète la tendance de l'homme à penser la perfection dans l'irréel, mais aussi son impuissance à l'incarner dans une forme qui le satisfasse pleinement.*

C'est bien la difficulté à laquelle se heurtent les Francs-Maçons.

J'en reste là de ces définitions, et retiens simplement le bonheur comme étant un état de parfaite satisfaction intérieure. *J'ai cet état de perfection,* dit Kipling ; et j'avance prudemment que si le bonheur paraît essentiellement lié à la morale dans le monde profane, il n'en va pas entièrement de même au 18^e grade maçonnique.

J'ai trouvé dans le Manuel d'Epictète une définition du bonheur qui pourrait convenir au Chevalier Rose-Croix : *Il est heureux celui qui fait consister son bonheur dans la pratique de la justice et dans l'humanité de ses pensées. Regardons au-dedans de nous : c'est au-dedans de nous qu'est la source du bien, une source intarissable pourvu qu'on fouille toujours. Ne cherchons point les biens au dehors, cherchons-les en nous-mêmes ; autrement nous ne les trouverons pas.*

Le Chevalier Rose-Croix peut aborder le problème du bonheur sous l'angle du cheminement maçonnique d'une part, et d'autre part à la lumière des enseignements du grade.

Le problème du cheminement maçonnique fait l'objet de nombreux travaux, trop souvent fragmentaires, et ne pourrait donner lieu qu'à une argumentation répétitive, alors que ce cheminement n'a de sens que considéré dans sa globalité. Les enseignements successifs sont interdépendants et complémentaires. On pourrait avancer l'idée que l'inflation des grades offerte par certaines obédiences à différentes époques n'est peut-être pas dépourvue d'intérêt. Le cheminement maçonnique n'est autre que l'échelle des grades (un grade = une vertu). La succession des degrés initiatiques n'est en définitive que *l'indication d'une nécessaire progression dans l'apprentissage, dans l'action, dans la vie civique et*

sociale, et surtout, la découverte de soi, et dans l'accession à la plénitude de ses moyens intellectuels et de ses aspirations morales.

C'est la thèse soutenue par Serge Hutin dans son *Histoire des Rose-Croix*. Ce chercheur sérieux et crédible écrit en effet : *Rien de plus hétéroclite, à première vue, que tous ces degrés aux noms plus bizarres les uns que les autres, qui ont éveillé les railleries non seulement des profanes, mais aussi des athées infiltrés dans la Maçonnerie et qui n'ont pas cessé d'accabler de sarcasmes ces Hauts-grades où ils voyaient que superstitions ridicules. En fait, une étude impartiale des 33 degrés du Rite Ecossais Ancien Accepté, c'est-à-dire du rite le plus couramment pratiqué en France, conduit à y voir non un assemblage ridicule et chaotique d'inepties, mais un édifice logiquement ordonné.*

C'est vrai aussi des autres systèmes (Rite Ecossais Rectifié, Rite de Memphis Misraïm, etc.).

Quoiqu'il en soit, l'ouverture des travaux au 18^e grade n'a pas les caractéristiques des précédentes. Jusqu'au 17^e grade, les ouvertures sont essentiellement des incitations au travail. Il n'en est rien au 18^e grade. Dans les grades intermédiaires, du 15^e au 17^e en particulier, il faut bien sûr travailler à la fraternité universelle, mais toujours par le travail sur soi-même. Il faut toujours poursuivre le même idéal au 18^e grade, mais par le don de soi.

Jusqu'ici le Franc-Maçon a appris à observer, à réfléchir, à analyser. Il s'est perfectionné en tant qu'être rationnel pensant. Il lui faut encore apprendre à dompter le doute, à sortir de lui-même pour se pencher sur les autres, à comprendre et s'assurer de la véracité de sa mission, à projeter sa pensée vers l'avenir, à concevoir des desseins à longue échéance, à employer les qualités de cœur et d'esprit acquises au bien général. Ainsi apparaissent les vertus dites théologales, liées chez le Chevalier Rose-Croix à la condition humaine, et pourvues d'un dynamisme qui découle du fait qu'il se trouve face à une tâche à remplir dans un domaine concret, tâche qui exige un « sentiment d'humanité », ce que la Franc-Maçonnerie appelle Fraternité, un sentiment d'identité avec les autres : lui c'est moi ! Tâche difficile dans notre temps présent où l'homme se comporte en loup pour l'homme⁶.

J'ai ce bonheur, une formule choc, la constatation d'un état d'achèvement auquel est parvenu le Frère, à la deuxième étape de son cheminement maçonnique, celle où il n'attend plus rien à titre personnel ; au fond, la fin du parcours pour ceux qui placent leur idéal dans l'amour du prochain ; ceux qui recherchent, c'est leur récompense, cette plénitude rare qu'est le bonheur :

- Le nirvana ou aboutissement des Bouddhistes
- La béatitude des Chrétiens
- La simple satisfaction fraternelle du commun des mortels qui a renoncé à l'égoïsme pour se consacrer aux autres
- La lumière qui guide le Chevalier Rose-Croix, rappelée par le mot de passe Emmanuel ; une lumière qui s'installe en lui
- Par la Foi, la confiance en l'homme
- Par l'Espérance, le sentiment bienfaisant qui rassure dans la foi en l'homme
- Par la Charité, la flamme où s'allume la Foi qui réchauffe l'Espérance
- Par l'Amour dans toute sa force et sa beauté.

L'objectif du 18^e grade est d'aider à mettre en place l'effort collectif de tous les Francs-Maçons dans leur projet de participer au progrès et au bonheur de l'humanité tout entière, et non plus seulement à ceux de leur seule personne.

En cela ils assurent leur propre bonheur.

Telle est d'ailleurs également la source du bonheur de tout Profane.

Dans une poésie dédiée à la mémoire de Rudyard Kipling, et à la manière de Rudyard Kipling, notre Frère Robert Tougne écrit :

Si tu as traversé ce siècle de misère

... En consacrant ta vie à l'amour du prochain

Pour qu'un jour les humains voient en l'humain leur Frère

... Alors, plus grand que les grands de la terre,

Creusant le beau sillon pour la moisson future,

Conscience libérée de toute flétrissure,

Citoyen de ce monde où n'est plus de frontière,

Tu seras Franc-Maçon, mon Frère.

Ce poème était également dédié à la Loge bleue du Frère Tougne. Cela explique sans doute qu'il honore uniquement l'aspect Charité de l'amour du prochain.

Ce n'est pas le seul idéal du Chevalier Rose-Croix, et il faut conclure prudemment.

Sans doute, *l'essence du bonheur réside dans l'activité de la pensée*, mais cette activité n'en est pas moins alimentée par les autres biens. *Dire que dans les pires malheurs, écrit Aristote, on est heureux pourvu qu'on soit vertueux, c'est, exprès ou non, parler pour ne rien dire.* Alors : suffit-il donc d'être vertueux pour être heureux ? Les philosophes s'intéressent à la meilleure façon pour l'homme de vivre et de mourir, c'est-à-dire à la question de savoir en quoi consiste le vrai bonheur et comment l'atteindre. C'est à quoi ont travaillé les cyniques, les stoïciens, les épicuriens, les mystiques, etc..

Alors qu'en est-il du bonheur pour un Chevalier Rose-Croix Franc-Maçon ? Est-il comparable à celui d'un profane ? Ou au contraire, est-il nécessairement lié à celui de l'humanité ?

Ne serait-il pas celui de l'homme parvenu à l'état de perfection, un idéal illusoire ?

Le bonheur ne se transcende-t-il pas, comme le pensent les humanistes, dans le seul devoir d'aimer ?

Cérémonie de l'Agneau

C'est ainsi que l'appelle le rituel, qui n'emploie pas le mot « pascal » utilisé par la Bible pour qualifier l'agneau véritable, au-delà du symbole, qui sera immolé pour le salut du monde.

A propos de cette cérémonie, je voudrais tout d'abord rappeler qu'à notre 18^e grade il y a deux hypothèques à lever, du fait que ce grade est effectivement pratiqué et que les symboles qui y sont présentés y sont chrétiens.

La première hypothèque, celle des Sœurs et Frères qui adoptent une attitude hostile à l'égard de ce qui touche de près ou de loin à la religion.

La seconde, celle des Sœurs et Frères croyants qui considèrent les allusions et les figurations se référant au Christianisme comme des démarcages irrespectueux et des pratiques caricaturales.

C'est oublier que les Chrétiens ont été porteurs d'une culture inspirée de plus d'une civilisation, que l'alliance maçonnique se situe au-delà des formes religieuses acceptées ou pratiquées, et que le Chevalier Rose-Croix doit tenir toute situation pour relative et la condition humaine comme éminemment transitoire. C'est en fait le passage obligé du matériel au spirituel.

J'ai pu constater, comme vous sans doute, que bien des Sœurs et Frères restent troublés et doutent de la valeur et de la justesse de leur jugement.

La célébration régulière de la Cène (à ne pas confondre avec l'agape) à la clôture de chaque tenue contribue à nous ôter de ce doute, et à nous mettre en mesure de comprendre pourquoi il faut lutter en permanence, de découvrir le sens profond du sacrifice (celui qui est imposé, pas celui qui est consenti), son caractère sacré, dont tout de même au XX^e siècle je n'exclus pas la cruauté.

Quoique ... une côte d'agneau, une tranche de gigot !

Et puis ... que faisaient-ils donc des animaux sacrifiés ? Selon un commentateur juif, le spectacle du barbecue autour des feux qui grillent

steaks et brochettes serait comme une réminiscence biblique. Les Hébreux présentaient ainsi un sacrifice. De sorte que le sacrifice appartiendrait à la plus indéniable des modernités, celle des barbecues. On peut rappeler que chaque Musulman doit tuer son agneau, bien choisi, et le manger en partageant. Rappelons aussi que le banquet est une des plus solides et anciennes traditions maçonniques prescrites par les Constitutions d'Anderson comme moyen de mettre en œuvre la convivialité maçonnique. D'où mes premiers doutes sur le sérieux de la personnalité d'Anderson ... quelque peu confirmés depuis.

Ainsi le repas de l'Agneau, « vieille coutume juive et chrétienne empruntée aux mythes antiques » dit le rituel maçonnique, symbolise uniquement pour nous « le banquet de la fraternité, la communion de nos idées et de nos sentiments ». Son sacrifice est notre loi. Cette loi nous dicte notre conduite, nous propose une piste de recherche qui donne l'occasion d'une réflexion sur les raisons de nos échecs, de notre difficulté à parvenir à l'idéal humain. L'égoïsme, l'orgueil, le désir de gloire et de puissance sont des valeurs suspectes. Seules la Foi, l'Espérance et la Charité du Rose-Croix peuvent nous y aider.

De ce point de vue, notre rituel est assez pauvre et n'ajoute guère aux rituels des grades précédents, bien qu'il mette en œuvre un environnement symbolique très riche dans la recherche de la Parole Perdue qui éclaire l'interprétation symbolique du grade. Le rituel ne correspond qu'en partie au symbolisme du sacrifice dans les religions, lesquelles le considèrent comme un don sacré à Dieu en témoignage de dépendance, d'obéissance, de repentir ou d'amour. L'agneau est la victime sacrificielle par excellence dans les trois religions monothéistes et plus anciennement dans les cultes à mystères dionysiaques.

Pourquoi cependant sacrifier un agneau (cet agneau, représenté au 17^e grade dans l'emblème qui le montre couché sur le Livre des sept Sceaux, une image de l'Apocalypse de Jean) ? Que dit la Bible à ce sujet ? *Et je vis, au milieu du trône et des quatre Vivants et au milieu des vieillards, un Agneau qui était là comme immolé. Il avait sept cornes et sept yeux qui sont les sept esprits de Dieu. Il vint et prit le livre Et les vieillards se prosternèrent devant l'Agneau ..., disant : « Tu es digne de prendre le Livre, ... car tu as*

été immolé et tu as racheté pour Dieu par ton sang Tu as fait des sacrificateurs pour notre Dieu et ils règneront sur la terre. Et des myriades et des myriades et des milliers d'anges, d'êtres vivants ... disaient : l'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puissance

Comment comprendre l'immolation ? Comme la mort, peut-être ?

Chez les Egyptiens, pourquoi le sacrifice d'un bélier plutôt que celui d'un agneau ? C'est que le bélier était pour eux l'emblème vivant d'Amon-Rê. Champollion écrit : *à Thèbes, le jour de la fête d'Amon, les Thébains sacrifiaient un bélier, et après l'avoir dépouillé, revêtaient de sa peau la statue d'Amon. Après cela, tous ceux qui étaient venus autour du Temple se frappaient en déplorant la mort du bélier, et son corps était embaumé et enfermé dans un cercueil sacré.* On ne saurait être plus jésuite ! Etre représenté par le bélier vivant, et adorer le bélier mort ! Le sacrifice est là perverti.

Et pourtant les Anciens ne traitaient point les animaux avec autant de mépris que le font les peuples modernes ; ils croyaient au contraire que les animaux étaient d'une même famille, et en lien de parenté avec les Dieux et les hommes : la loi leur ordonnait de les respecter, et même de les nourrir.

A partir de la basse époque, lit-on dans une histoire ancienne de l'Egypte, on verra naître une zoolâtrie illimitée, due à la conception que chaque taureau, chaque crocodile, ou chaque bélier, pouvait incarner le Dieu. Croyance en l'au-delà ?

Francs-Maçons, avons-nous besoin d'un sacrifice pour répondre à nos impératifs de Foi, d'Espérance et de Charité ? Ou alors, si nous nous rattachons aux usages anciens, n'est-ce pas pour en adopter la signification – expurgée de référence divine, du symbole de la reconnaissance de sa suprématie –, par exemple celle du renoncement aux biens terrestres par amour de l'esprit, ou l'idée que l'on peut agir sur les forces spirituelles par l'intermédiaire des forces matérielles, ou l'idée de la purification de l'âme par le symbole constant qu'est l'animal innocent, qui est le bélier, dit curieusement la Bible.

Nous retrouvons aussi dans la Bible, à propos de l'immolation de Jésus-Christ, agneau pascal, l'idée d'abandon de la malice, de l'iniquité, de la célébration de la sincérité et de la vérité, cette vérité que nos ancêtres avaient possédée et que nous entendons retrouver en recherchant la Parole Perdue. En réalité le symbolisme de l'Agneau se rattache directement au johanisme ; l'Apocalypse de Jean y fait sans cesse référence.

D'ailleurs dans le symbolisme mythique de toutes les cultures, par exemple la mythologie babylonienne, l'agneau représente, non pas l'humilité, la douceur et la résignation, ainsi que le prétend l'hagiographie officielle, mais la pureté ; l'agneau offert en sacrifice étant toujours sans tache, sans défaut, irréprochable, pur, comme celui du sacrifice d'Abraham, comme le bélier du mythe grec de la toison d'or. Jésus n'est ni humble ni résigné, il est fier et combatif, et la force de son amour est indulgence compréhensive plutôt que douceur ; par l'attaque cinglante contre les marchands du Temple, il montre qu'il est capable de s'opposer aux conventions les plus invétérées, qu'il n'est pas ce « doux Jésus », ce héros sentimental qu'il est devenu dans l'esprit des catholiques (et assimilés). Homme purifié, il montre aux autres hommes qu'il est possible de se purifier.

Nous avons beaucoup à apprendre des grands esprits qui nous ont précédés. Si nous demeurons sur le terrain de l'histoire, nous nous trouvons dans la nécessité d'admettre le christianisme comme un produit de civilisation. Renier ses aspects serait renier ce que nous sommes.

Que dit à cet égard Roger Dachez, président de la commission exécutive de la Grande Loge Nationale de France, dans un article publié dans *l'évènement du jeudi* du 21 octobre 1998 ? *Même si la Franc-Maçonnerie est devenue, en particulier dans les Hauts-Grades, le réceptacle de valeurs mystiques, que les grandes institutions religieuses ne sont plus capables de porter, elle n'a pas pour vocation de proposer une démarche sur le plan mystique. Elle a une limite et ne doit pas en sortir. Quand elle tente d'aller plus loin, elle dérive vers la secte. Elle joue cependant un rôle d'ouverture et peut mettre des gens sur la voie. J'y ai découvert que le Christianisme possède une dimension ésotérique, et que l'enseignement ultime de toutes les grandes traditions spirituelles, de tous les sages, est la même....*

Le processus de substitution mis en place par le Christianisme se retrouve dans la Bible, à laquelle je vous renvoie (Exode 12.5, 13.2, 13.12 ; Lévitique 22.27, 23.19).

Selon ces textes :

- tous les premiers nés appartiennent à Yahweh ;
- on peut racheter les enfants ;
- l'animal sacrifié sera une chèvre ou un mouton.

Puis le rituel devient plus large et plus précis, le sacrifice est centré sur l'agneau, et l'extension mystique se produit avec la venue du Christ, « victime expiatoire et innocente par excellence ». *Voici l'Agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde*, lit-on dans l'Évangile.

Se pose alors la question à laquelle vous vous attendez probablement : pourquoi les Français-Maçons ont-ils conservé ce symbolisme, matérialisé sous forme d'une cérémonie rappelant la Cène ?

Il ne s'agit pas, bien sûr, de la parodie sacrilège du dernier repas de Jésus.

Le symbolisme de nos Chapitres est cependant essentiellement chrétien. Il l'est dans ses cérémonies, dans ses signes (geste du Bon Pasteur), dans ses mots (I.N.R.I, Emmanuel). Le terme Athirsata qui désigne le président d'un Chapitre rappelle qu'il a pour fonction essentielle de diriger les travaux de table à caractère sacré. Des hébraïsants traduisent même ce terme par « échanson », mot à rapprocher des paroles sacramentelles « prenez et buvez ». Quant au jeudi saint, il est évidemment repris de la liturgie catholique ; mais ce qui importe pour nous n'est pas la date, c'est l'époque, au sein de laquelle le jour varie d'une année à l'autre. L'origine doit en être trouvée dans les Pâques catholiques qui sont un rappel de la Pâque juive, dans laquelle on retrouve d'une part la pâque proprement dite, fête des pasteurs offrant les premiers nés des troupeaux, d'autre part celle des azymes, fête des cultivateurs offrant les prémices de la moisson de l'orge.

Il faut faire la distinction entre le sacrifice de substitution, purement passif, et le sacrifice de rédemption où la victime est en même temps l'offrande et celui qui offre. Le sacrifice de l'Agneau évoque alors l'acte entier de la Création. Le Créateur s'immole dans sa Création et ses créatures, selon le plan de la Croix à trois dimensions.

J'emprunterai ma conclusion à la Bible (Dies 69) qui dit : *Le seul sacrifice valable est la purification de l'âme de toute exaltation ... dont l'un des symboles constants est l'animal innocent, le bélier.* En ce qui nous concerne, je pense que nous devons nous en tenir à la signification très simple proposée par le rituel maçonnique, axée sur l'aspect enrichissant du travail maçonnique plutôt que sur son aspect symbolique en dépit de la richesse de ce dernier.

Le 18^e grade – comme les autres grades – est un maillon de la chaîne symbolique des grades en cours de réalisation, une étape de la réalisation du Maçon, plutôt qu'un grade de rupture et de changement d'orientation. C'est cependant à ce grade que l'on doit à tout prix faire en sorte que raison et tradition soient en harmonie, et situer exactement exotérisme et ésotérisme. Ainsi la richesse symbolique du grade de Rose-Croix est incommensurable, et chacun, selon sa culture, sa genèse personnelle, peut en souligner telle ou telle facette.

La Rose

Table burinée par le Frère Gensane pour le Chapitre *Picardie*.

Pourquoi ce sujet, souvent traité par les Frères, dont le symbolisme au 18^e grade nous est largement expliqué dans de nombreux ouvrages, et qui a fait l'objet d'un travail approfondi de notre Frère Truquin en mars 1991?

Cela m'a paru donner l'occasion d'évoquer le souvenir que ce Frère a laissé dans nos mémoires. Celui d'un Frère pour lequel, en raison de ses indiscutables qualités de Franc-Maçon, nous éprouvions tous une grande sympathie, et dont l'humilité - son travail le prouve - masquait une grande culture.

Relisant ce travail - c'est après tout une manière de réaliser la Chaîne d'Union - je constatais qu'il ouvrait un certain nombre de voies de recherche qui méritaient d'être explorées.

Dans sa conclusion, qui ne donne qu'une idée imparfaite de son travail, le Frère Truquin disait (je résume très schématiquement):

- Le rituel ne met peut-être pas suffisamment en valeur la notion du beau dont la rose est le symbole universel ;
- Sa couleur est celle du feu et de l'amour ;
- Elle est l'emblème de la connaissance, en relation certaine avec la roue, et par son épanouissement sur la croix après avoir été fécondée par l'esprit.

J'ai retenu personnellement sa brève référence au Roman de la Rose dans lequel, dit-il, Guillaume de Lorris et Jean de Meun font, de la rose, *le mystérieux tabernacle du jardin d'amour de la chevalerie*.

Je l'ai retenue en dépit du mauvais souvenir que j'avais gardé d'une lecture de quelques pages de cet ouvrage en vieux français. Pourquoi ne pas lire une bonne traduction?... C'est tellement plus simple.

Et cette lecture a été pour moi une révélation.

Je ne suis pas amateur de poésie, surtout lorsqu'elle est symbolique ou prétendue telle, mais lorsqu'il s'agit d'une manière de prose écrite en vers (ceux que dans mon langage j'appelle libres) dans un style aisé et très fluide, d'une grande clarté, cela devient un véritable régal. Le Roman de la Rose est une œuvre très agréable et facile à lire, capable de réconcilier les plus réticents avec l'art poétique.

Selon les critiques littéraires, Guillaume de Lorris était le plus doué de ce point de vue; mais il faut dire que les sujets qu'il a traités se prêtaient à ce genre littéraire et en impliquaient même l'usage. Ils s'inscrivaient, écrit André Lanly, son traducteur, *dans la lignée déjà longue en 1225 de la littérature courtoise.*

Ces sujets dans ce que donc j'appelle un roman en vers qui illustre le pur amour fait de dévouement.

Guillaume de Lorris n'utilise plus la mythologie, mais des allégories, des symboles, et d'abord la Rose comme symbole de la femme aimée. Son personnage principal est l'Amant - c'est le nom générique qu'il lui donne - qui n'est pas tout à fait un homme libre.

Dans les vers écrits sous ce titre L'amant devient le vassal du Dieu Amour, on lit:

Seigneur... vous savez parfaitement

Que vous m'avez si bien ravi et pris mon cœur que,

S'il voulait, il ne pourrait rien faire pour moi ...

Dans sa situation difficile, l'Amant est le jeu de forces opposées et personnifiées qui composent au fond le visage multiple qu'il est convenu d'appeler l'éternel féminin.

Ces forces s'appellent: Bel accueil, Vénus, Franchise, Pitié etc., d'un côté ; Danger, Jalousie, etc., d'un autre côté.

C'est sur un échec de l'Amant - qui ne peut accéder à la Rose, c'est à dire à l'accomplissement de l'amour, que se termine l'œuvre inachevée de Guillaume de Lorris..., dont Jean de Meun a imaginé une suite, la sienne, qui n'eût pas été, sans doute, celle de Guillaume de Lorris pour qui l'art d'aimer évoque avec regret un monde édénique,

- dans lequel des personnages de rêve sont au-dessus de l'humaine condition,
- dans lequel certains ont cru voir l'incompatibilité de l'éthique courtoise et de l'enseignement évangélique.

Ce qui m'a le plus intéressé dans le Roman de la Rose, en qualité de Maçon, c'est la part considérable prise par Jean de Meun (plus de 17 000 vers).

Il a certes repris le sujet de son prédécesseur, mais vu sous l'angle de la raison ... puis il a traité bien d'autres sujets philosophiques, moraux, avec beaucoup d'audace et de hardiesse pour son temps.

Il faut en tenir compte pour apprécier sa manière d'écrire, très différente; car il lui faut nécessairement argumenter par raisonnements. Il n'en a que plus de mérite à témoigner beaucoup de verve quand il exprime les idées qui lui sont chères ... par exemple dans sa satire contre les femmes, ou les "faux religieux", dans sa condamnation de l'injustice sociale, dans sa prédication naturaliste.

Je serais tenté de vous imposer une longue lecture du Roman, mais je pense que quelques exemples suffiront à en montrer l'agrément, l'actualité des idées exprimées - tout, décidément, a été dit - et, par suite, son intérêt pour l'homme de ce jour... et donc pour la Franc-Maçonnerie.

De sa leçon de misogynie, reprise en particulier dans un long discours sur "la vieille" (environ 2000 vers), un critique écrit: *personne n'avait encore écrit sur les femmes avec une telle âpreté, un tel accent d'autorité, et qui consacre l'écroulement de l'idéal de courtoisie.*

Discours consacré aux conseils que la Vieille donne aux jeunes hommes qu'elle veut faire profiter de ses expériences:

*Les expériences que j'ai faites toute ma vie
Ont fait de moi une personne avertie
Maintenant j'en sais plus que personne
Aussi ne serait-il pas convenable que je manque
De vous apprendre les bons procédés que je connais.*

Rien à voir avec la description de Guillaume de Lorris:

*Sa beauté était fort altérée
Elle était devenue bien laide
Sa tête était entièrement chenue
Et blanche comme si elle était fleurie
Si elle était morte, ce n'eut pas été une perte très sensible
Ni un grand malheur.*

Un autre exemple intéressant est celui de la Fortune (au sens de hasard ou chance), et ce qui l'accompagne: amitié, convoitise, pauvreté, inégalités, liberté, etc. - plus de 2 000 vers - à laquelle Jean de Meun consacre des développements qui concernent les hommes de son temps et les hommes de tous les temps (Fortune à comparer à notre coupe amère).

*Prends garde que la fortune ne t'abatte
Quelques coups et tourments qu'elle t'inflige
Il n'est pas bon et fort lutteur
Celui qui ne veut pas combattre contre elle
Quand elle fait tous ses efforts
Et veut le battre ou le vaincre.*

Jean de Meun aborde bien d'autres problèmes parmi lesquels je retiens, comme nous concernant particulièrement, sa conception de l'amour du prochain dont l'oubli, dit-il, amène *le mal et le péché, les Rois et les Juges*.

Une conception pas tellement charitable

*Tu peux aimer dans leur ensemble
Tous les hommes loyalement.
Fais en sorte que tu sois envers tous
Comme tu les voudrais voir envers toi*

....

On ne devrait pas t'en demander davantage.

A remarquer d'ailleurs qu'on a pu reprocher à Jean de Meun son irrespect pour la religion, sa critique des hypocrites qui n'ont de religion que l'habit. Reproche discutable. Il contestait surtout les décisions des évêques qui allaient, selon lui, contre nature.

Les développements sur la fortune m'ont amené à m'interroger sur la Roue de la fortune qui mériterait un travail symbolique.

Mais je l'ai abordée - très succinctement - sous l'aspect architectural, celui de la Rosace considérée comme splendeur de la beauté aux multiples significations plus ou moins symboliques... parce que, dans un ouvrage sur le compagnonnage j'ai trouvé un éloge dithyrambique des rosaces de Paris, Lausanne et Amiens.

- Paris, parce qu'une des rosaces est *la plus légère de toutes celles qui ont jamais été construites* (pour le techniciens: 0,146 m³ de pierre par mètre carré).

- Lausanne, la plus symbolique peut-être, parce que, dit l'auteur, elle exprime l'analogie du macrocosme avec le microcosme, miracle des trois dimensions et des sept directions de l'espace.

- Amiens - Roue de la Fortune - parce que le thème des rosaces roses et roues de la fortune est rarement traité et il est intéressant de dégager ce thème exprimé par la Roue de la fortune d'Amiens selon lequel, par-delà la grande variété des symboles, toute métaphysique sous-tend une base physique. *La roue de la fortune d'Amiens est une des plus belles du monde, ainsi que la rosace en son centre*, lit-on dans l'ouvrage consulté.

Ce qui nous intéresse, en qualité de Maçons, c'est qu'il y a identité entre la rosace, le cercle et la roue, symboles du monde en état de rotation.

Le symbolisme de la rosace est évidemment beaucoup plus complexe mais nous entraînerait dans le domaine de la religion, en contradiction au moins apparente avec l'interprétation maçonnique, en ce qu'il fait partie de la connaissance du centre "divin" vers la circonférence alors que le symbolisme maçonnique y conduit.

Pour en revenir aux rosaces, il est aussi l'emblème des maîtres d'œuvre, dont on dit qu'ils sont "au parfum".

La rose est *la fleur des initiés, rouge du sang des martyrs de la tradition à travers les siècles*, écrit le Compagnon Lucien Carny.

Elle le doit à sa beauté, à son ancienneté, à sa naissance au pays des légendes, l'Orient.

Et je terminerai en vous racontant pourquoi la rose a des épines.

Plusieurs légendes donnent leur explication, de la beauté de la rose d'abord, de sa couleur toujours rouge dans le symbolisme traditionnel.

C'est Vénus qui aurait créé la rose quand quelques gouttes de sang sortirent de ses pieds blessés.

C'est Adonis, tué par un sanglier, dont le sang a donné leur couleur aux roses.

Pour le Christianisme, c'est le sang du Christ qui, en ruisselant sur la croix, aurait embelli l'églantine.

Plus élaboré : ce seraient les gouttes de sang tombant du front du Sauveur entouré d'une couronne d'épines qui se changeaient en roses, ou transformaient la mousse du sol en la splendide "rose moussue".

Mais les épines?

Alors les légendes font appel à l'apparition, à l'esprit du mal à cause duquel les rosiers se sont armés d'aiguillons.

Quand Adam fut chassé, tous les biens du Ciel devinrent plus difficiles à cueillir, ont expliqué les Pères de l'Eglise.

Les religions admettent difficilement que la beauté peut naître de la terre et veulent croire qu'elle est venue du Ciel.

Les mystiques ont voulu voir dans la rose un message du ciel à la terre car la rose qui ne dure qu'un moment - comme un rayon de lumière - est la plus apte à le véhiculer.

On pourrait continuer longtemps dans ce domaine des légendes mais ce n'est pas notre manière de voir les choses..

Notre Frère Truquin l'avait bien montré, notre interprétation du symbolisme de la rose fait référence à la fidélité, au silence, au secret, à l'amour chanté par le Roman de la Rose sur le plan exotérique dans ce monumental poème d'environ 21 000 vers, traduit en toutes les langues.

18 septembre 1999

BALUSTRES (30^e GRADE)

Le rôle des Ordres

Question proposée aux Aréopages pour l'automne 1980 :

Le rôle de tous les ordres est de se tenir à l'écart du pouvoir politique et de la concurrence et d'assurer en compensation la permanence et la durée des fondements spirituels de tout ce qui est loi et mesure (Hermann Hesse). Qu'en pense le Chevalier Kadosch ?

La question est vaste. Elle fait appel à des notions incertaines et imprécises.

- Le rôle de tous les ordres. Que faut-il entendre par « ordre » ?
- Se tenir à l'écart du pouvoir politique. Qu'est-ce que le pouvoir politique ? Où se trouve-t-il ?
- Que faut-il entendre par « fondements spirituels » et « tout ce qui est loi et mesure » ?

En vérité, poser ces quelques questions non limitatives, c'est déjà faire apparaître à l'évidence que nous ne pourrions guère parvenir à des conclusions très fermes et à un accord total sur des problèmes complexes, en perpétuelle évolution, et sur lesquels chacun d'entre nous a son opinion personnelle, sinon ses parti-pris. Nous sommes en présence de toute manière, d'une question enrichissante qui aura tout au moins le mérite de nous conforter dans notre volonté d'action et dans notre raison d'être.

Notre réflexion pourra être conduite en considérant :

- La personnalité de l'auteur et par voie de conséquence la signification réelle et la motivation de sa pensée ;
- L'étendue et les limites de la question
- Les raisons de la pensée en particulier au Chevalier Kadosch.

Hermann Hesse fait un large appel dans son œuvre à la poésie et à l'imaginaire d'une part, aux enseignements de la culture orientale d'autre part. Les ordres seraient ainsi, selon lui, des congrégations mystérieuses, couvrant le temps et l'espace, cultivant la sagesse, recherchant la vérité, s'opposant au matérialisme occidental et aux angoisses qu'il secrète. Dans cette optique le rôle des ordres – symboliquement imaginés – serait, ainsi que l'a écrit André Gide, de préserver l'authenticité compromise de ses membres, en toute époque et en tout lieu, de manière à leur permettre d'assurer la permanence et la durée des fondements spirituels de ce qui est loi et mesure, c'est-à-dire connaissance et sagesse, ou peut-être société et sagesse. L'appartenance à de tels ordres impliquerait donc la possession d'une foi quasiment religieuse, et leur rôle ainsi conçu, purement spirituel, les maintiendrait à l'écart du pouvoir politique, d'essence temporelle.

Ainsi considérée, la question apparaît comme un curieux mélange d'un idéalisme proche du mysticisme, et d'un certain réalisme. D'un réalisme certain, pourrions-nous même dire. Car la pensée de Hermann Hesse, résumée dans la phrase percutante, concise mais imprécise, qui nous est proposée, n'est plus du domaine du rêve. Elle définit sa conception du rôle des ordres, de tous les ordres, leur assignant, sinon en priorité, du moins comme essentiel puisqu'il se présente sous la forme d'une obligation « active », le rôle « passif » en réalité de « se tenir à l'écart du pouvoir politiques et de la concurrence », précisant simultanément sa conception de leur mission.

Sur la référence de Hesse aux enseignements de la culture orientale, notons cependant que si l'orient est habituellement opposé à l'occident comme la spiritualité au matérialisme, la sagesse à l'agitation, la métaphysique à la psychologie, c'est en raison de tendances et de comportements profonds et anciens qui deviennent, à notre époque, plus théoriques qu'effectifs en raison de l'occidentalisation progressive des élites orientales.

Qu'entend par « les ordres » ? Compagnies dont les membres font vœu de vivre sous certaines règles, disent les dictionnaires. Leur objet est divers, à raison de leur nature différente (religieuse, militaire,...) et de leur règle spécifique. Il peut être tel qu'on doive les exclure du domaine de la pensée

proposée à notre étude. Ainsi en est-il des ordres militaires, des ordres chevaleresques (Templiers, Malte), des ordres honorifiques. Est-ce là la conception que se faisait Hermann Hesse des ordres ? Non sans doute, et vraisemblablement s'agissait-il, dans sa vision des choses, d'associations indéfinissables consacrées à la méditation et à la recherche d'une nécessaire sagesse.

Qu'en est-il de la Maçonnerie ?

Dans sa constitution, le Grand Orient de France définit ce qu'il intitule les principes généraux de « l'ordre maçonnique ». Il les fait suivre d'un règlement général auxquels les Frères adhèrent. Il est une puissance symbolique souveraine. Il est une société initiatique. Est-il pour autant véritablement un ordre ?

Si l'ordre se définit par la règle qu'il impose à ses membres, c'est bien difficile à admettre. La Franc-Maçonnerie a des principes qu'elle s'efforce de faire appliquer par de Loges et des Francs-Maçons libres. Elle recommande à ses adeptes la propagande par l'exemple, elle définit les devoirs des Francs-Maçons. Mais elle n'applique ses principes et ses règlements qu'à l'intérieur des Temples. Pour le reste, elle fait confiance aux Francs-Maçons auxquels, par leur initiation personnelle, qu'elle favorise, elle fournit la clef de la sagesse. Si règle il y a, ce sont les Francs-Maçons qui se l'imposent eux-mêmes, et dans cette mesure, ils appartiennent à l'ordre maçonnique qui est leur création. La Franc-Maçonnerie devient un ordre en même temps que les profanes deviennent Francs-Maçons.

Dans la conclusion de son *Essai sur les origines des grades et rituels symboliques*, le Très-Illustre Frère Doré commente : *C'est la noblesse de nos prédécesseurs d'avoir jour après jour constitué un « ordre » en reprenant ce qui, dans les divers ésotérismes, orientaux, grecs, judaïques, chrétiens, voulait aller au-delà des médiocrités du quotidien, d'en avoir fait une règle, et surtout accepté l'effort de s'y conformer.* Ainsi, et ainsi seulement, peut-on dire que la Fm, société initiatique, est un ordre dont participent les Frères initiés qui se conforment à ses principes.

Quant aux ordres religieux, ils peuvent être considérés comme tels du fait de leur conception même qui en fait des associations structurées imposant

impérativement une règle de vie de plein exercice.

Si on s'en tient aux ordres supposés concernés par la pensée d'Hermann Hesse, on peut sommairement distinguer les ordres religieux et les ordres initiatiques. L'existence des uns et des autres, l'appartenance aux uns comme aux autres, implique une motivation spirituelle.

Nous ne nous étendrons pas sur les fondements et l'objet réel de l'activité des premiers. Quelles que soient les voies qu'ils empruntent, leur finalité est toujours le service de la divinité, passât-il par le service des hommes pris comme participant de l'espace et du temps, de l'univers et de l'éternité. Si les ordres religieux se consacrent à Dieu, les ordres – ou plus justement les institutions – initiatiques se consacrent à l'homme.

Bien que divergeant dans leur finalité – sous réserve d'une conception déiste de l'homme – les ordres religieux et les institutions initiatiques ont une motivation commune. Les hommes ont été toujours préoccupés de l'utilité de chaque vie humaine, d'abord sous la forme d'enseignements religieux, puis sous la forme de conceptions morales, philosophiques ou d'intérêt plus directement social. « Ni la civilisation technique – a-t-on dit – ni une culture purement intellectuelle ne peuvent apporter une réponse satisfaisante à la quête spirituelle de l'homme dans sa réalité individuelle unique, à la recherche d'une vérité cachée de l'univers et de l'esprit humain ». L'objectif immédiat de l'humanité a pu changer (lutte pour le vie ; souci de l'au-delà ; recherche du bonheur ...) mais la croyance en l'utilité de la réflexion et de l'action, c'est-à-dire finalement au progrès, a toujours été présente.

Telle est sans doute la raison d'être des ordres, au-delà des croyances religieuses, au-delà de la volonté initiatique. Les ordres répondent à un besoin de la conscience qui pousse les hommes à réagir contre les déviations de l'humanité. Dans un monde mécanisé et scientifique, ils peuvent être un des refuges de l'esprit et de l'humanisme. Dans un monde égoïste, ils peuvent être le refuge de l'amitié. Dans un monde froid et sévère, ils peuvent être le refuge de la fraternité.

Même si un tel rôle, si une telle mission, ne sont pas nettement perçus par chacun de nous, nous savons bien qu'il faut en entretenir même l'illusion,

ou qu'il faut renoncer :

A perfectionner l'humanité, disons-nous ;

A la sauver, disent les religions.

Là se trouve sans doute une des raisons profondes qui expliquent l'attachement indestructible de chacun de nous à la Franc-Maçonnerie, quels que soient les aléas de sa vie maçonnique individuelle.

A ce stade de la réflexion, nous sommes amenés à penser que les soucis religieux, initiatique et social, sont intimement liés, et que le rôle des ordres, tel qu'il est défini par Hermann Hesse, apparaît beaucoup trop restrictif. Nous verrons d'ailleurs qu'il est également très ambigu. Comment assurer les fondements spirituels d'une société à laquelle on ne participerait pas ? Est-il même possible d'imaginer un être humain asocial ?

C'est à cette question qu'il nous est demandé de répondre, es-qualités de Chevalier Kadosch. Pourquoi es-qualités de Chevalier Kadosch ?

La notion d'ordre a sans doute gardé, de ses origines religieuses, une signification surtout métaphysique ; mais la chevalerie, d'origine laïque et militaire, puis annexée par l'Eglise, a donné à cette notion ses lettres, si l'on peut dire, de noblesse, au sens élevé du terme. La notion d'ordre s'est ainsi étendue, universalisée, jusqu'à devenir très floue. Si elle s'applique à la Franc-Maçonnerie dans les conditions que nous avons vues ci-avant, c'est à une Franc-Maçonnerie considérée dans sa virtuelle universalité, dans son essence plutôt que dans son existence multiple, plutôt que dans ses manifestations diversifiées voire divergentes fondées sur des rites différents.

Cependant le Chevalier Kadosch – son titre est significatif – participe d'un « ordre » supérieur de chevalerie dont il tire sa « mission d'apôtre ».

Dans une interprétation littérale, la pensée de Hermann Hesse pourrait lui apparaître comme la négation même de son grade qui est un grade d'action. Rappelons-nous que nous nous sommes engagés, lors de notre initiation au 30^e degré, à

Combattre les mensonges et les erreurs, lutter contre l'intolérance et l'injustice, nous opposer aux oppressions civiles, religieuses et militaires. Il nous appartient donc, dans le monde profane, d'intégrer la connaissance et la sagesse acquises en Maçonnerie dans de justes lois permettant de réparer les maux engendrés par les excès de pouvoir. Mais, Chevaliers Kadosch, nous devons aussi nous poser la question de la forme de notre action qui doit être « nouvelle, originale, plus dynamique » qu'au grade de CRC, puisque le Chevalier Kadosch « doit surtout prêcher d'exemple » et apparaître comme « un modèle de vertu » (sic). Une action ainsi conçue n'est pas sans être quelque peu passive.

Cela dit, on note avec intérêt la convergence des efforts insistants déployés par les SGM du Grand Orient de France pour intéresser la Franc-Maçonnerie et les Francs-Maçons aux problèmes du monde moderne. Le plus significatif de ces efforts, par son caractère exceptionnel, et dont l'importance et l'urgence n'ont pas été perçus de tous, a été le Convent extraordinaire dont le SGM Baroin a rappelé, dans son discours d'ouverture, qu'il nous permettrait « d'accomplir notre mission, notre vocation ... dans ce monde tourmenté, allant à la dérive, où les cercles de pensée profanes, les cercles syndicaux ou politiques s'interrogent, où les églises se profanisent et s'abaissent, où tous prétendent détenir une vérité, la leur ... ». Ces efforts se sont poursuivis à la dernière session ordinaire du Convent au cours duquel le SGM Baroin a consacré son discours d'ouverture à la manière dont le Maçon « peut passer du Temple au forum, de la réflexion à l'action », et à l'issue duquel a été mise à l'étude la question de la forme sous laquelle la Maçonnerie peut ou doit « se manifester dans la cité pour défendre les principes essentiels de l'ordre ».

De son côté, dans la conférence de presse qui a suivi son élection, le SGM Leray a d'entrée fait référence à l'article 1^{er} de notre Constitution, systématiquement rappelé à l'ouverture des travaux au 1^{er} degré, et noté que, dans ce texte, « rien n'implique le militantisme politique partisan », mais que par contre est affirmée avec netteté « la volonté de participer à la construction d'une société toute entière fondée sur le respect de la dignité des hommes ».

Nous n'entrerons pas ici dans le fond de ce débat, permanent en Maçonnerie, et qui sera poursuivi en LL tout au long de la présente année maçonnique. Nous nous limiterons à quelques remarques.

Sur le rôle de la Franc-Maçonnerie et la nature des travaux, notons que l'article 1^{er} de la Constitution ouvre un programme illimité. { Les Loges ne sauraient être le champ clos des luttes politiques, mais, laissant nos métaux à la porte du Temple, osons et sachons aborder tous les sujets, pourvu qu'ils soient judicieusement choisis, impliqués dans notre idéal, et traités maçonniquement. Et refusons pour ce faire l'argumentation spécieuse, fondée sur ce que peut avoir d'équivoque et de péjoratif le mot « politique », par laquelle nous réduisons parfois le rôle de la Franc-Maçonnerie. La Franc-Maçonnerie est une institution initiatique, certes, mais elle doit être ouverte au monde profane. La science politique doit lui fournir une part importante de ses travaux. }⁷

Sur l'urgence avec laquelle la Franc-Maçonnerie est appelée à prendre parti, sans parti-pris, notons la dimension nouvelle de la notion de justice qui résulte, d'une part, de l'évolution du monde moderne dans lequel les problèmes économiques ont pris une dimension primordiale, et d'autre part, d'une prise de conscience aigüe, au niveau planétaire, de la dépendance étroite qui existe présentement entre tous les hommes. Il s'ensuit que dans la formation des hommes qui la composent, la Franc-Maçonnerie a un rôle qui va maintenant bien au-delà du « connais-toi toi-même » puisque, dans la perspective d'une action efficace, elle doit également leur faire connaître d'une manière plus précise et plus technique le monde dans lequel ils vivent.

C'est à cette condition que la Franc-Maçonnerie et les Francs-Maçons pourraient contribuer à assurer « les fondements spirituels de tout ce qui est loi et mesure », et à la condition évidemment, de surcroît, de poursuivre une réflexion approfondie sur les valeurs morales qui doivent fonder les structures sociales nouvelles en gestation, et en particulier pour ce qui concerne les Chevalier Kadosch, sur l'effort qu'ils doivent consentir pour tenter de se pénétrer d'un désir de progrès fraternel si vif qu'ils veuillent le réaliser, en répandant à l'extérieur du Temple les vérités qu'ils y auront acquises.

Sur la difficulté particulière éprouvée par l'institution maçonnique pour intervenir sur le forum, soulignons que cette institution porte en elle-même ses contradictions qui lui viennent :

- de ses principes mêmes, reportons-nous aux articles 1 et 2 de la Constitution, ainsi qu'aux commentaires auxquels ces articles donnent lieu, à l'article 25 du règlement général qui interdit aux Loges toute intervention dans les actions des partis politiques ;
- De son respect de la légalité
- Des conditions de son recrutement, lesquelles lui donnent force et vigueur dans la formation des hommes, efficacité dans la mise en œuvre de la fraternité, mais sont une source de faiblesse sur le terrain de l'action.

La situation des Frères dans la Maçonnerie, celle de la Maçonnerie dans la société, seront toujours incommodes à cet égard, tant que les hommes, comme la société, ne seront pas parfaits. C'est assez dire que l'action des Francs-Maçons et de la Franc-Maçonnerie seront toujours difficiles, même sur le plan des principes et des valeurs morales, dont on ne sait plus très bien quelles sont celles qui sont « les fondements spirituels de tout ce qui est loi et mesure ».

La question est évidemment très différente en ce qui concerne les ordres religieux, qui tirent ces fondements spirituels de leur foi et qui, ne doutant pas de détenir la vérité, œuvrent pour en assurer la permanence, la conscience parfaitement tranquille, et en toute béatitude. Notons toutefois que les structures de l'Eglise, divisée en clergé régulier et clergé séculier, permettent tout à la fois, aux ordres religieux de rester à l'écart du pouvoir politique, et à la hiérarchie religieuse d'intervenir sur le forum, directement ou indirectement, par les voies subtiles de sa dialectique unidirectionnelle. La force de l'Eglise résulte en effet de la convergence de ses méditations individuelles, qui s'apparente à une véritable initiation de groupe, et permet une concentration de l'énergie spirituelle qui pourrait être ce nouveau palier de l'évolution sous la forme collective, qu'ont imaginé certains penseurs⁸ .

Pour conclure la présente contribution, bien fragmentaire, à l'étude de la question, nous dirons que l'idée de tenir les ordres à l'écart du pouvoir

politique est :

- Séduisante à priori si on les considère dans leurs objectifs intermédiaires de nature spirituelle et non pas temporelle
- Séduisante donc pour la Franc-Maçonnerie société initiatique
- Mais qu'elle ne correspond nullement à la véritable finalité de ces institutions

Et nous ajouterons que le problème essentiel qui se pose n'est pas tellement celui du rôle des ordres que celui de la méthode et des limites de leur action.

A propos de la séparation des pouvoirs

Question proposée aux Aréopages :

La séparation des pouvoirs que prône Montesquieu n'implique-t-elle pas, outre la nécessité de les borner les uns par les autres, l'assurance qu'une part de mal soit au cœur de chacun d'eux ? Qu'en pense le Chevalier Kadosch à travers le triple symbole des couronnes ? D'où viendrait donc un pouvoir sans bornes ?

Pour l'ensemble d'une œuvre exceptionnelle qui a nourri la pensée universelle, sa disparition a été considérée unanimement comme une calamité et on aurait dû placer l'Esprit des Lois sur son cercueil. (D'Alembert)

La référence à Montesquieu d'apparence symbolique ne peut être ignorée. Montesquieu pense-t-il « qu'une part de mal est au cœur de chacun des trois pouvoirs » ?

Dans un chapitre très bref de l'Esprit des Lois – qui devait, disait-on, s'intituler De l'esprit sur les lois – il constate en effet, ce n'est pas nouveau, qu'il y a dans chaque état trois sortes de pouvoirs dont il prône la séparation (qui existe de fait), sinon « tout serait perdu » ... et ajoute prudemment « qu'il ne faut pas toujours tellement épuiser un sujet qu'on ne laisse rien à faire au lecteur ».

Mais si, à travers le nombreux sujets qui y sont traités, on considère l'« esprit » de l'ouvrage, il paraît évident qu'au-delà des dangers et des dérives inhérents à chacun des trois pouvoirs, il estime qu'il faut « calculer les degrés de liberté dont chacun d'eux peut jouir ». Ces dérives comportent-elles selon Montesquieu « une part de mal » ?

Les principes développés par Montesquieu concernent essentiellement les domaines juridique et politique, le pouvoir plutôt que la morale. Dans cette perspective, ce qui le préoccupe surtout, c'est l'intérêt général, la notion de vertu citoyenne, celle de démocratie. Il ne s'aventure pas dans des développements sur le bien et le mal, se rapprochant ainsi de l'attitude de Machiavel, sans l'adopter.

Le domaine de la morale a des rapports étroits avec le domaine politique et ils peuvent être quelquefois incompatibles. C'est alors qu'apparaît « la part de mal » à laquelle « pense le Chevalier Kadosch ».

Le Chevalier Kadosch est d'abord Franc-Maçon. Comme tel, il prend l'engagement solennel, disent les Constitutions d'Anderson, d'« obéir à la loi morale », d'être « un paisible sujet des puissances civiles », de ne jamais tremper « dans les complots et les conspirations contraires à la paix et au bien d'une nation », de ne pas être « rebelle à l'Etat ». « La Maçonnerie (Jean Mourgues, questions aux Francs-Maçons I) prescrit, dans l'ensemble des textes qui l'inspirent, le respect de la loi et de la religion en usage dans le pays où vit la Franc-Maçonnerie. Tout Franc-Maçon fait de ce respect un préalable, et en assure loyalement les conséquences ».

En démocratie, le Franc-Maçon est scrupuleusement respectueux de la loi. Il ne saurait, en principe, cautionner, encourager ou se livrer à la désobéissance civile.

En principe, car l'ambigüité de la démarche maçonnique laisse planer un doute.

Les dangers de l'exercice de tout pouvoir quel qu'il soit sont nombreux, omniprésents, inhérents à la nature humaine, tributaires de la qualité citoyenne de qui en est investi, des circonstances et événements politiques, sociaux, économiques, etc., et du moment.

« Pourquoi voulez-vous qu'à mon âge j'entame une carrière de dictateur ? » a dit De Gaulle dans des circonstances qui lui étaient favorables, illustrant ainsi le problème.

Quels que soient ces dangers, leur analyse conduit toujours à les considérer comme conséquence d'une privation de liberté par une mainmise sur les pouvoirs dans des conditions les plus variées, révélatrices de la « part de mal » qu'elles comportent.

En proposant aux Chevaliers Kadosch de donner un avis « à travers le triple symbole des couronnes », le Suprême Conseil montre bien que le rituel place le Chevalier Kadosch, au moins en partie, en marge du pouvoir civil et politique, globalement considérés.

Nous sommes loin de la pensée de Montesquieu qui concerne ce seul pouvoir, et, qui plus est, exercé dans notre perspective maçonnique, dans des conditions étrangères à toute intervention citoyenne.

Le rituel apporte une réponse, complète dans sa concision, à la question posée. S'il possède la « vertu initiatique », le détenteur des pouvoirs « se maintiendra dans les limites de ses attributions », mais, ajoute le rituel, « définies par de justes lois ». Il ne sera pas « égaré par l'orgueil et l'ambition et ne cédera pas à la volonté de puissance » d'où lui vient ce « pouvoir sans bornes ».

Le combat du Chevalier Kadosch apparaît difficile. Comment alors « restaurer la liberté et la justice, réparer les maux », « à travers le triple symbole des couronnes », sans faillir aux « devoirs » imposés aux Francs-Maçons, en particulier de rester étrangers aux problèmes politiques et religieux. D'être « maçonniquement » courageux et prudents, de ne pas être lâche – la pire des injures, dit Alain.

Un combat peut être actif ou passif. Il peut être sans limites ou avec limites.

Peut-on contester de la même manière un roi « de droit divin » ou un roi « constitutionnel » ? Ne faut-il pas s'interroger sur la légitimité d'un pouvoir ? Sur les principes de cette légitimité « partiellement rationnels à l'origine » et « qui peuvent devenir absurdes dès qu'on les applique » ? Où est le vrai en présence d'erreurs et d'iniquités évidentes ? Dans quelles limites contester un pouvoir religieux ? Selon d'ailleurs qu'on est adepte ou non de cette religion.

Un pouvoir sans bornes ne pourrait-il venir du renoncement de citoyens, du libre consentement à leur assujettissement, d'un manque de courage ou, s'agissant d'un Franc-Maçon, de « vertu initiatique » ?

Les critères évolutifs d'abus de pouvoir ne sont-ils pas quelquefois difficiles à apprécier ?

Une loi doit-elle nécessairement être juste, et seulement juste ? Même un pouvoir dictatorial ou militaire n'est-il pas quelquefois justifié ? Ce que prouve l'histoire.

En dernière analyse, le seul moyen d'action du citoyen n'est-il pas le libre exercice du droit de vote dont il doit comprendre l'importance et les enjeux,

et donc être informé et éclairé ? Là se trouve le domaine d'action privilégié du Franc-Maçon : faire comprendre la nécessité de l'existence de pouvoirs spécialisés, et la nécessité corrélative de s'interroger sur l'évolution indispensable de ces pouvoirs pour intégrer, lorsque c'est justifié, l'opinion publique en mouvement. La formule « ordo ab chao » nous montre notre devoir. La décision récente rendue par le tribunal de Boulogne-sur-Mer illustre bien ce problème et ouvre la voie en ce qui concerne l'institution judiciaire : elle respecte la loi : punit, et la nouvelle morale : dispense de l'exécution de la peine. Ce qu'elle appelle dans les attendus « servir une cause humanitaire et non pas violer la loi ». Elle ouvre la voie de la désobéissance civile et pose le problème de ses limites. Ce faisant, elle nous montre ce que pourraient être nos préoccupations respectueuses de nos devoirs apparemment contradictoires. L'évolution de la société impose des réformes profondes dans la nature et les rapports des différents pouvoirs. C'est à l'étude de ces réformes qu'il faut travailler.

Philosophie et sciences humaines

Question proposée aux Aréopages :

Peut-on à notre époque, philosopher sans recourir aux sciences humaines ?

I. La question proposée appelle une série de questions en retour, plutôt qu'une réponse nette, voire des réponses contradictoires, telles que faites au sein de notre Atelier. Cette difficulté tient essentiellement à la nature et au contenu complexes, incertains et évolutifs des notions de philosophie et de sciences humaines.

Il est difficile de s'entendre sur ce contenu qui est l'affaire de l'approche de chacun ; mais il faut bien, en préambule, rappeler quelques définitions.

II. Sur la notion de philosophie, nous retiendrons une signification à deux niveaux entre lesquelles il y a une certaine opposition.

1. Au plein sens du terme, le niveau métaphysique qui formule les interrogations majeures : qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ?

C'est une des missions de la philosophie que de s'interroger sur ce que nous sommes aujourd'hui. Il faut détecter, parmi les choses dont on n'a pas encore parlé, quelles sont celles qui ne sont plus valables, celles qui concernent l'actualité en train de se dessiner, quelles sont les questions qui se posent. En ce sens, la philosophie est l'ensemble des conceptions portant sur les principes des êtres et des choses, sur le rôle de l'homme dans l'univers.

2. Au niveau commun, on constate une certaine confusion entre philosophie et sciences humaines.

Y a-t-il opposition irréductible entre ces deux conceptions ? Oui et non. Car la philosophie est aussi l'étude des sciences des voies et moyens permettant de dominer les techniques. Le philosophe ne semble pas pouvoir faire abstraction du savoir ambiant. N'est-il pas celui qui doit tout savoir ?

Mais ne doit-il pas également réfléchir sur le conflit de l'être ? sur son destin ?

Il lui faut bien recourir à la connaissance !

3. Notons à l'époque contemporaine un éclatement de la philosophie qui s'interroge sur les sciences humaines et leurs méthodes : en particulier la sociologie, la psychologie freudienne et postfreudienne, la linguistique et la sémiologie, qui ont fait l'objet de recherches dont les résultats ont été rassemblés un moment sous le nom de structuralisme (Lévi-Strauss, Lacan, Saussure).

Notons également que de nouvelles tendances se dessinent avec les travaux de grammatologie, d'analyses sur la signification de l'Œdipe, d'approfondissement du marxisme, d'explication de l'archéologie du savoir, sur les formations discursives et l'histoire des sciences (Deleuze, Althusser, Foucault, Serres).

III. Sur la notion de sciences humaines.

Cette expression couvre les disciplines qu'on désignait précédemment sous celle de sciences morales, mais veut mettre l'accent sur les possibilités d'observation scientifique du comportement humain.

W. Dilthey soutenait qu'il s'agit de « l'ensemble des sciences qui ont pour objet la réalité historique et sociale », sur lesquelles il voulait fonder une anthropologie globale mettant en valeur des ensembles dynamiques. On lui doit la notion de conception du monde, l'attribution d'un statut privilégié à l'histoire dans l'analyse des sciences humaines. Il opposait l'attitude métaphysique, qu'il critiquait, à la connaissance scientifique.

C'est au cours du XIXe siècle qu'on assiste à une démultiplication de l'idée de science de l'homme, laquelle, quoique peu dogmatique au début du siècle, fait place vers 1850/60 à une série de disciplines de plus en plus spécialisées, l'émiettement étant complet à la fin du siècle.

Le domaine des sciences humaines s'accroît et se spécifie en notre XXe siècle pour couvrir, outre les sciences juridiques, les sciences économiques et politiques, certaines branches de la sociologie et de la psychologie

sociale, et au-delà la philosophie elle-même, la logique, la psychologie, la préhistoire, l'archéologie, l'histoire, l'anthropologie, la linguistique.

Cette évolution a d'ailleurs été reconnue et consacrée par l'institution universitaire qui a transformé les facultés des lettres en facultés des lettres et sciences humaines, en accompagnant cette transformation d'une volonté de doter les sciences humaines d'un statut épistémologique.

Dans la classification des sciences opérée par Michel Foucault, les sciences humaines n'apparaissent qu'en creux des autres disciplines : sciences du langage, de la vie et de la réflexion philosophique. Exclues de cette classification, les sciences humaines trouvent cependant leur place dans l'interstice de ces savoirs avec lesquels elles se mettent ainsi en rapport.

C'est peut-être cette répartition particulière dans un espace à trois dimensions qui rend les sciences humaines si difficile à situer dans le domaine épistémologique. Mais Foucault précise : les sciences humaines s'adressent à l'homme dans la mesure où il vit, où il parle, où il produit. On peut donc fixer le site des sciences de l'homme dans le voisinage, aux frontières immédiates, et sur toute la longueur de ces sciences où il est question de la vie, du travail et du langage.

Pour le même Foucault : le développement des sciences humaines nous conduit à une disparition de l'homme. Ce qu'on découvre, c'est une sorte de complexe de grands systèmes de pensée. Ce qu'il y a d'individuel, de singulier dans l'homme n'est qu'une sorte de scintillement de surface. Le mythe de la recherche de la vérité de l'homme disparaît.

IV. Il est intéressant de constater une certaine antinomie dans le développement de la philosophie et des sciences humaines.

Quatre obstacles ont été rencontrés par les philosophes :

1. Le premier est la transcendance, la valeur accordée à l'homme dans un univers dont l'ordonnance lui échappe. Si l'homme est partie intégrante de l'ordre cosmique, si ce qu'il est et ce qu'il fait ne dépendent pas de lui, il ne saurait être pour lui-même l'objet d'investigations ou de manipulations, et les sciences humaines ne pourraient avoir d'existence que par la désacralisation du monde.

2. Le deuxième tient au concept de l'homme. Si l'homme est un sujet qui fonde la science de la nature sur l'expérimentation, la causalité, la mesure, s'il y a séparation radicale du sujet et de l'objet qui met en lumière la spécificité de l'homme, ce dernier peut être l'objet d'une connaissance propre.
Mais placé dans le cosmos, l'homme s'en exclut dans une certaine mesure en qualité d'individu libre. Dans cette mesure, les lois physiques lui deviennent inapplicables et en outre, l'objectivité des sciences ne peut être préservée si l'observateur et ce qui est observé sont le même être.
3. Le troisième est la normativité dans laquelle ont été longtemps confinées les sciences humaines, entravées dans leur développement par l'influence de la philosophie aristotélicienne, soucieuse de l'acte pur, et qui conduisait à déterminer ce qui doit être plutôt qu'à connaître ce qui est. Or, tous les phénomènes, les comportements, les activités de l'homme, tout ce qui est manifestation de son existence, est à la fois le produit de sa nature, de son essence, et celui des circonstances.
L'objet des sciences humaines ne peut donc pas être limité à l'étude de la nature humaine.
4. Le quatrième obstacle est lié à l'idée que les sciences humaines ont pour objet des singularités historiques qui, comme telles, sont sans valeur universelle et inutiles à l'action.
5. Le développement des sciences humaines impliquait la rupture avec ces obstacles, ce qu'ont permis des déplacements, de nouvelles définitions, de nouveaux contenus conceptuels :
 - dans la linguistique par exemple, orientée, au-delà du contenu du langage et de la communication, vers l'étude de la langue comme système de rapports entre ses lois ;
 - dans la psychologie, orientée vers les comportements collectifs face à des situations définissables et répétitives ;
 - et grâce à l'extension des sciences mathématiques, avec le soutien des diverses sciences que notre échelle mystérieuse nous invite à utiliser pour acquérir les connaissances nécessaires à une

vie harmonieuse, individuelle et collective. Nous invite donc à philosopher, en dehors de tous les exercices des spécialistes (qu'apportent-ils de concret dans le monde moderne), c'est-à-dire à réfléchir, à discuter, à appréhender de manière méthodique les problèmes de l'existence.

Dans cette perspective, on ne peut pas se placer en dehors de son temps. Le philosophe n'est pas seulement un rêveur. Il a sa place dans la société et baigne dans un environnement. La philosophie n'est pas abstraction pure. Au-delà de l'étude de la nature, la philosophie tend même au sens commun, à devenir l'expression d'une sagesse simple, d'une résignation aux coups du sort.

V. En ce sens, il semblerait évident que l'on peut philosopher sans recourir aux sciences humaines. On a toujours pu, depuis les philosophes antiques, c'est-à-dire depuis les Grecs, jusqu'à nos jours (Heidegger, Husserl), philosopher sans recourir à la science.

La question posée par les philosophes a souvent été : peut-on appliquer le modèle de l'objectivité scientifique à l'être ?

Les ontologistes répondent que les sciences, la visée scientifique – et celle des sciences dites humaines – fait partie de l'être, et qu'elles ne peuvent fonder ce qui les fonde. Autrement dit, les sciences humaines seraient l'objet même de la philosophie.

Il est intéressant à notre époque de voir justement en quoi les sciences humaines voudraient annexer la philosophie, c'est-à-dire la détruire, en la réduisant à n'être qu'un objet de leurs visées. Combat inutile d'ailleurs dès lors, comme l'a montré Heidegger, que la philosophie, née chez les Grecs, est en cours d'achèvement.

Il s'agit de considérer la philosophie comme la branche d'un arbre, lequel est capable de développer d'autres branches.

Aussi y a-t-il malentendu lorsqu'on parle de philosophie. On a en vue, tantôt la créativité humaine proprement dite, tantôt les formes qu'elle a revêtues. La branche constituée par ces formes est achevée, terminée, pleine, mûre, fixée. La créativité prendra d'autres formes, dont certaines pourront ressembler à des formes du passé. Peut-être y aura-t-il retour à

l'ontologie, puisqu'au fond, l'essentiel de l'histoire de la philosophie aura résidé en son incursion dans la subjectivité et l'égoïsme.

Immense détour, sans doute nécessaire, mais achevé. Disons que les sciences humaines poursuivent un peu ce détour, en voulant voir l'homme (et l'Etat) au bout de leur lorgnette.

Sans doute selon la tradition et les grecs (Aristote), la métaphysique venait après la physique, en étant l'achèvement ; sans doute des liens étroits existent entre la science et la philosophie ; peut-être même la science – ou du moins ses prétendues vérités – sont-elles une composante, un élément nécessaire de la réflexion philosophique, voire son fondement ; mais l'essentiel de la philosophie est sur un autre plan que les sciences humaines et que toutes sciences.

VI. Les philosophes anciens, cependant, étaient souvent des scientifiques. Et les hommes de science de notre époque, ou bien sont simultanément philosophes, ou bien ont besoin des philosophes sous la forme de ce qu'on appelle l'éthique (les comités).

On ne peut dissocier les sciences – les sciences humaines en particulier – de la philosophie qui doit déboucher sur l'action en justifiant, en contrôlant, en orientant les sciences exactes qui interviennent dans la condition humaine.

La science apporte des éléments utiles à la philosophie et le fait progresser ... pour être étayée en retour.

La question tourne autour de la transcendance.

On peut certes philosopher en renonçant à la transcendance, mais on se limite alors à une philosophie vague et élémentaire, capable seulement de nous aider à comprendre quelque chose à ce qui nous arrive. Une philosophie plus élaborée a nécessairement recours aux sciences exactes. Or ces sciences « ne sont pas près de nous donner la solution des grands problèmes humains ; au contraire, elles en accroissent l'ampleur et le mystère » (Fourastié). Elles ont dévalorisé la philosophie.

Faut-il donc revoir notre position à partir des sciences ? Le problème est différent selon qu'il s'agit des sciences exactes ou des sciences humaines, selon qu'on philosophe en fonction de l'existence de Dieu ou des hommes.

Que conclure alors ?

On ne peut pas philosopher sans recourir aux sciences exactes, mais on peut philosopher sans recourir aux sciences humaines, la philosophie n'étant autre chose peut-être que l'application de la raison aux différents objets sur lesquels elle peut s'exercer, et même, pourrait-on dire, en présence des échecs des sciences humaines, il faut bien philosopher sans elles. Car, écrit Fourastié, il paraît admis que « les sciences humaines n'ont apporté rien de vraiment substantiel ni en ce qui concerne l'efficacité, ni en ce qui concerne la compréhension de la vie ».

Les sciences humaines n'auraient-elles de science que le nom ?

Sur le « combat » du Chevalier Kadosch, 1

Question à l'étude des Aréopages :

Quelles sont ces réalités sur terre pour lesquelles le Chevalier Kadosch est si nettement incité à mener son combat ?

Notes de Marcel Gensane

Comment définir les réalités que doit combattre le Chevalier Kadosch ?

Le rituel en donne la nature : « les puissances du mal » ; en propose les moyens et le mode d'action : « Les armes pures » ; en fixe les limites : « Fais ce que dois, advienne que pourra ».

Les questions antérieures ont permis d'éclairer cet enseignement, le dernier en particulier sur les « armes pures ».

On ne saurait s'écarter du rituel très complet et précis, ni ignorer ce qui a déjà été dit ou écrit pour s'interroger sur les questions nouvelles qui se posent, sur les précisions qui s'imposent.

Il s'agit de passer des concepts aux faits et à la pratique, de passer du sacré au profane ... en y apportant un « cœur pur » c'est dire qui ajoute l'amour du prochain à la réflexion objective en vue d'une action conforme à l'obligation contractée.

Un Chevalier Kadosch soucieux de respecter son engagement maçonnique doit le transposer dans les faits.

C'est sur la terre où il revient en descendant de l'Echelle mystérieuse qu'il les trouvera en interprétant les symboles proposés de connaissance et de morale.

Sur la terre, c'est à dire, suivant le rituel : *Durant sa vie, ni dans le ciel ni dans les nues.*

Nous sommes toujours en présence de l'unique et impératif message maçonnique.

Dans son parcours le Franc-Maçon ne peut échapper à l'idéal maçonnique, ses valeurs universelles, le travail de perfectionnement.

Bien armé, il pourra « descendre dans l'arène » et faire utilement son travail de citoyen, en la forme, d'ailleurs, plutôt qu'au fond.

Quelles vérités ?

Ce sont justement ces réalités que le Chevalier Kadosch, comme tout autre Franc-Maçon, ès qualité de citoyen, doit défendre : l'ensemble des problèmes qui se posent à la société humaine considérée dans son universalité. C'est l'originalité du Franc-Maçon que de considérer les choses d'un point de vue global, à longue échéance, dans l'intérêt général et à la lumière de « l'idée de vérité » et de « l'exigence d'objectivité et d'universalité ».

Cela, dit encore le rituel, dans les trois principaux domaines où, grâce à elle, (l'idée de vérité) peut s'exercer l'esprit humain : la perception, l'intention l'imagination ... semble-t-il !

Les réalités se résument-elles aux problèmes existentiels ... qu'on pourrait qualifier vulgairement de terre à terre ?

Certainement pas, et le Franc-Maçon ne peut et ne doit faire régulièrement qu'une exégèse des rituels.

Répondre, non pas les/vérités, « mais l'idée de vérité » n'est pas seulement agir comme citoyen, c'est aussi et surtout, d'encourager la citoyenneté.

« Mener son combat » n'est pas seulement prendre sa part des conflits, c'est tout faire pour les éviter. N'est-il pas préférable de se consacrer à la prévention ? Tout notre enseignement maçonnique nous y incite. C'est l'amour du prochain.

Combattre pour les réalités, c'est défendre nos valeurs dans le monde profane, ce qui n'exclut pas, évidemment, l'engagement direct. Le Franc-Maçon ne peut se satisfaire d'idéalisme, mais il doit toujours, dans son combat, « montrer une largeur de vue, un désir de compréhension, de conciliation, une qualité d'esprit recherchée ».

7 décembre 2003

Sur le « combat » du Chevalier Kadosch, 2

Question proposée aux Aréopages :

Pourquoi et comment un Chevalier Kadosch doit-il et peut-il être un combattant dans la cité?

(Question du Grand Conseil d'Automne 1990)

L'étude proposée part du postulat indiscutable que le grade de Chevalier Kadosch est un grade d'action, ce qui résulte à l'évidence de son symbolisme.

S'il y a lieu de réfléchir sur la manière d'agir, en répondant à la question « Comment agir? », on peut peut-être s'étonner qu'il y ait lieu de répondre aussi à la question « Pourquoi agir? », puisque l'action est tout simplement, en couronnement des étapes antérieures qui l'ont préparée, la raison d'être du Chevalier Kadosch.

Mais les choses ne sont pas si simples.

L'étude du symbolisme du grade nous rappelle que l'action du Chevalier Kadosch se situe dans une certaine perspective :

...il doit parvenir à la pleine connaissance qui fera de lui un de ces parfaits initiés auxquels seuls, l'action, pour être bénéfique, est permise. Son action ne doit pas être comprise dans son sens exotérique et profane. Il ne doit pas faire acte de propagande (confondant ainsi le verbalisme avec la véritable action). Il doit agir de telle sorte qu'il puisse parvenir à cette réalisation humaine et spirituelle, but de la Maçonnerie qui seule ne déçoit jamais.

L'action ne lui est permise (dans ses buts et ses formes les plus hautes, capable d'influencer l'évolution de la société humaine) que s'il est devenu *l'initié susceptible de l'exercer avec efficacité et sûreté.*

Ce rappel symbolique fait apparaître sous son véritable jour la mission particulière dévolue au Chevalier Kadosch, lequel ne doit plus seulement réfléchir, pour et puis, agir, mais dépasser ce stade pour "combattre".

Il permet de préciser cette notion de "combattant dans la cité", combattant qui n'est "*ni un reître, ni un batailleur, mais un combattant de l'idéal*". (*Fais ce que dois, advienne que pourra*); combattant qui doit être un champion des causes justes. Il ne s'agit pas de venger, mais de réparer.

Encore peut-on penser, cependant, que des circonstances exceptionnelles telles que la nécessité de défendre des valeurs fondamentales puissent imposer au Chevalier Kadosch le recours ou la participation, dans la cité, à l'action violente avec les armes dont il est symboliquement pourvu (étant d'ailleurs observé qu'une telle action peut prendre la forme de la non-violence).

Ainsi, la mission du Chevalier Kadosch se révèle quelque peu ambiguë.

Au surplus, elle ne saurait être définie sans référence à l'enseignement initiatique antérieur qu'elle doit exprimer dans ses manifestations extérieures.

Car s'il est insisté, au grade de Chevalier Kadosch sur les idées d'obligation et de devoir, les Francs-Maçons des grades précédents, en particulier ceux des trois premiers grades, ne sont pas dispensés d'une participation à la vie de la cité à l'occasion de laquelle ils répandront les vérités acquises.

C'est même leur devoir élémentaire de simple citoyen. Point n'est besoin d'être Franc-Maçon pour cela.

Ils pourront ainsi donner l'exemple de leurs qualités, par la même occasion, ils cesseront sans doute de s'interroger sur ce qu'ils sont venus faire en Maçonnerie, et surmonteront la crise de confiance à laquelle ils peuvent être confrontés.

Pour sa part, le Chevalier Kadosch est le produit de ce long processus initiatique qu'il a mené, et qu'il doit poursuivre, ne l'oublions pas, bien que parvenu au *Nec plus Ultra*, en même temps qu'il doit agir.

A cet égard, il convient de remarquer que la question posée paraît appeler le prolongement d'une réflexion entreprise à l'occasion de travaux antérieurs réalisés par les aréopages et les chapitres, travaux parmi lesquels on peut citer les questions de 1983 et 1985, qui ont permis de développer les notions de devoir et d'action attendus du Chevalier Kadosch, excluant d'ailleurs au passage « la controverse de l'extériorisation ».

Une mise au point s'impose à cet égard.

Doit-on rejeter sans appel, dans l'optique de notre étude, l'extériorisation qui peut prendre les formes les plus variées et les plus subtiles?

Certes oui si l'on entend par là toute intervention es qualités de F-M effectuée en violation du secret et des engagements pris, et l'on ne peut que regretter que d'aucuns se livrent à des prises de position qui donnent l'occasion de la controverse.

Peut-être pas, mais en agissant avec une prudence extrême, si l'on se rappelle - ce que le F-M, surtout parvenu au 30^e grade, sait mieux que d'autres - que nul ne détient la vérité, et qu'il faut toujours se garder de toute affirmation péremptoire.

Mais bien entendu que non si l'on considère comme extériorisation - ce qui fait l'honneur de la Maçonnerie et peut contribuer à la rendre respectable et séduisante aux yeux des profanes - le fait que des F-M, es qualités de profanes, interviennent dans la cité à la manière de ce qu'ils sont devenus grâce à la Maçonnerie, et si leur initiation est en bonne voie, il leur suffira d'être eux-mêmes pour que leur action soit bénéfique.

L'extériorisation ainsi comprise ne commence-t-elle pas dans le Temple par ce conditionnement dont l'existence est admise, mais dont les modalités sont discutées et toujours perfectibles.

Autrement dit, n'est ce pas un pléonasme que de parler à la fois d'action et d'initiation ? Et n'est-ce pas ce que laisse penser la formule "grade d'action" dès lors que son commentaire rappelle que "l'action dont il s'agit ici est purement personnelle et essentiellement du domaine de la spiritualité, s'opposant à la passivité du mystique, qui attend de l'extérieur la réalisation de ce qu'il désire".

Et si les deux notions ont des rapports étroits, l'essentiel ne reste-t-il pas le perfectionnement personnel qui seul permet l'action conforme à l'idéal maçonnique? Perfectionnement qui n'exclut pas que la Maçonnerie bleue consacre une part mesurée de ses travaux aux questions classées sous la rubrique "affaires publiques". L'action philanthropique et progressive est à ce prix, et ce serait jouer sur l'ambiguïté des mots que de s'y refuser, voire peut-être dissimuler une volonté "politique" de comportement contraire à l'idéal maçonnique.

Le Chevalier Kadosch ne l'ignore pas qui « aura l'obligation de concilier son rôle de champion avec ses inévitables imperfections ».

C'est en lui-même que le Chevalier Kadosch rencontre les difficultés de l'action, les difficultés de la fidélité à son engagement maçonnique. "Au-delà de l'action et de la pensée, il faut accéder à l'être" (Césaire)

L'action est difficile à qui ne veut agir que selon la ligne de conduite qu'il s'est fixée, à qui ne veut pas porter atteinte à ce qui "constitue sa valeur".

L'essentiel est une vie individuelle riche.

Cela n'exclut pas pour le Chevalier Kadosch de vivre une conscience collective, mais cela implique qu'il préserve sa propre authenticité, qu'il se garde, en tous lieux et en toutes occasions, si faire se peut, de tout comportement susceptible d'ébranler les fondements spirituels de la ligne de vie qu'il s'est choisie - ou que son processus initiatique lui a ouverte - et qui est de tenter de se rendre maître de lui-même, de progresser vers la sagesse.

Le problème du Chevalier Kadosch est donc de résoudre le conflit entre le temporel et le spirituel (les deux glaives), et il ne devrait agir que parvenu à l'état de parfait initié, ce à quoi il continue précisément de travailler.

Il est aidé dans sa démarche par la fraternité vraie que s'efforce de lui offrir la Maçonnerie des Hauts Grades, en réalisant l'authentique "*communauté de ceux qui recherchent la vérité, la communauté des initiés éventuels.... c'est-à-dire de tous les hommes dans la mesure où ils ont le désir de savoir*" (*l'Âme désarmée* d'Alain BLOOM. Préface).

Or l'enseignement de son grade lui impose d'agir. Il le fera donc, dans une certaine mesure en apprenti, mais il pourra, mieux que les profanes, éviter

les compromissions, les accommodements, les tentations qui, dans l'action, mettraient en cause le sens de l'action.

Dans l'action à court terme, il évitera toute composition avec les hommes, les faits, les situations qui seraient en contradiction avec les impératifs de sa conscience. Il tiendra compte à la fois de son devoir social et de son devoir personnel, réservant à l'idéal maçonnique la place primordiale qui doit être la sienne dans les motivations de l'action.

Ainsi que l'a dit le Très Puissant Souverain Grand Commandeur dans son allocution de printemps 89 :

La mission du Maçon des ateliers du Grand Collège est de comprendre, comprendre pour aider, comprendre pour aimer, comprendre pour s'élever au dessus des querelles du siècle et dégager les vertus nécessaires à la libération des hommes par l'exemple, par l'information lucide et par l'amour fraternel. Le Maçon doit compter dans la cité comme l'homme de réflexion et de sagesse, capable d'éclairer chacun sur les implications des entraînements d'opinion.

Nous devons nous élever au-dessus de toutes les querelles d'écoles pour rayonner selon notre véritable vocation d'éclaireurs, c'est à dire de porteurs de lumière.

Et pour apparaître non pas sous la forme d'une institution qui proclame de temps en temps du haut de la montagne les tables de la loi nouvelle, mais par l'action mesurée, soutenue et performante de chacun de nous, là où le destin l'a placé professionnellement et socialement.

Cette longue citation car elle est - magistralement exprimée - la réponse de notre aréopage à la question : comment le Chevalier Kadosch peut-il agir dans la cité, là où il se trouve ? Là où il doit, plus que d'autres, consacrer une part essentielle de son travail en se gardant de toute agitation, de toute dispersion inutiles, fondées sur des apparences étrangères à la véritable réalité, en s'efforçant de parvenir à la complète connaissance des problèmes qui permettra de comprendre leur unité, et, au-delà de l'immédiat, de relier l'action aux principes qui la motivent, sans le respect desquels elle est vaine

et illusoire, de se conformer à la devise "ordo ab chao" « clé du symbolisme auquel elle donne toute sa signification ».

La difficulté réside dans la mise en œuvre de ces principes. La forme et la nature de l'action du F-M ne sont pas précisées, et ne peuvent pas l'être, puisqu'elles sont liées à la personnalité de chacun, en évolution permanente, et doivent être par conséquent continuellement adaptées, en considérant d'ailleurs que l'action sur soi-même et l'action dans la cité sont interdépendantes, et toutes deux contribuent à l'initiation.

Dans cette perspective, le Chevalier Kadosch est possédé par son dévouement au bien, par le service de la vérité dont il mesure les incertitudes.

Il est enrichi par l'étude symbolique de l'échelle mystique, et peut juger en équité et imposer les réparations. Il est capable de s'opposer aux puissances du mal. Il accepte les imperfections mais n'admet pas l'existence définitive d'un dualisme manichéen.

Il a compris que son initiation implique une action purement personnelle et essentiellement du domaine de la spiritualité et qu'il doit se dépasser dans son combat pour vivifier son énergie et faire revivre sa personnalité. Il a compris qu'il doit agir pour se réaliser; qu'il doit agir sur lui-même et dans la cité, et pour cela être toujours disponible, toujours prêt à combattre au sens où l'existence est un combat permanent, où toute action est combat, y compris l'action dans la Loge. En participant de leurs initiations réciproque les Frères agissent indirectement dans la cité et ne sauraient en aucune manière être considérés comme des "hommes perdus".

Chacun d'entre nous doit se souvenir qu'il a valeur d'exemple dans la vie profane, qu'il le veuille ou non, et en tirer les conclusions sans aucune prétention (dans un comportement naturel presque indifférent à l'image qu'il peut donner de lui-même comme si son simple mode de vie profane suffisait à faire de lui un modèle digne d'être imité) sur son devoir de perfectionnement, puis d'action positive fondée sur l'enseignement reçu.

Chacun d'entre nous doit faire son devoir, en toute modestie, totalement libre et responsable, en toute indépendance vis-à-vis de la Maçonnerie, mais

fort des qualités et des connaissances que cette dernière lui a inculquées, apte à lutter sans illusions mais avec une persévérance inébranlable, en franc-tireur capable du sacrifice, pour les vraies valeurs, même s'il a parfois le sentiment d'un destin inéluctable.

Est-ce à dire que le Chevalier Kadosch apporte les réponses aux questions qui se posent?

Il ne peut ni ne veut le faire.

Il cherche simplement s'il existe des voies, et les montre.

Pour cela, il lui faut vivre dans la cité, être un citoyen responsable, exigeant pour lui-même, connaissant ses devoirs et donc attentif aux droits des autres.

Dans son combat le Chevalier Kadosch, à qui rien de ce qui est humain n'est étranger, est avant tout un homme libre qui aide avec amour les autres hommes libres, ces solitaires qui subissent toujours les plus rudes assauts. Sa vie est, comme une seconde nature, un combat permanent sous la forme d'un comportement qui diffuse les forces du bien et fait reculer celles du mal. Ce combat est à la fois actif par l'engagement et passif par l'exemple, mais d'une manière comme de l'autre, il implique toujours que le Chevalier Kadosch puise en lui-même la force d'agir dans la perspective de l'idéal maçonnique. Il doit aller au-delà du "*Connais toi toi-même*" et connaître l'Univers.

Il doit maîtriser l'apparente contradiction entre connaissance et action, ne privilégier ni l'une ni l'autre mais n'exclure ni l'une ni l'autre, ne pas dissocier l'action des principes dont elle tire sa justification, sans le respect desquels elle serait vaine et illusoire:

...Plus on s'enfonce dans la matière - dit Guénon - plus les éléments de division et d'opposition s'accroissent et s'amplifient; inversement plus on s'élève vers la spiritualité pure, plus on s'approche de l'unité, qui ne peut être pleinement réalisée que par la conscience des principes universels.

Quoi qu'il en soit, le Chevalier Kadosch, qui mesure la difficulté de l'action, s'y consacre cependant tout naturellement, sans contrainte; Poussé en cela par son désir profond et difficilement exprimable de s'intégrer à la communauté maçonnique et la communauté des hommes.

Jumelage du 19 avril 1980

Jumelage du 19 avril 1980 des Aréopages *l'Etoile de L'Espérance* au Camp de Beauvais, et *l'Espérance* au Camp de Bruxelles. La tenue avait lieu à Beauvais.

Propos du Grand Orateur Marcel Gensane

En cette circonstance, vous me permettez d'invoquer le très regretté Frère Corneloup.

L'universalisme de la Franc-Maçonnerie figurait en permanence au nombre de ses préoccupations, comme à celui de ses espérances essentielles.

En conclusion de son livre *Schibboleth* consacré à l'évolution et à divers aspects d'une Maçonnerie dite "protéiforme", il souhaitait que *l'union se refasse en France, que cette union s'étende à l'Europe d'abord, comme certains signes prémonitoires peuvent en justifier l'espoir, et peu à peu gagne le reste du monde ; il exprimait sa foi dans l'universalité d'une Maçonnerie universaliste.*

Ce souhait était lui-même prémonitoire et, n'en déplaise, mes Frères, à cette sagesse à laquelle nous nous efforçons de conformer notre conduite et nos paroles, nous avons quelques raisons d'être fiers de contribuer aujourd'hui à le réaliser.

Je tenais d'emblée à placer mon propos sous le double signe de l'espoir et du réalisme et d'y ajouter l'optimisme pour parfaire la trilogie symbolique.

Vous saurez ainsi qu'en dépit de ses contradictions et de ses faiblesses, ma tentative de présenter un symbolisme du jumelage ne doit en aucune façon semer le doute dans votre esprit sur la signification, la portée et la valeur exemplaire de notre cérémonie.

Le jumelage est une pratique récente, surtout réalisée, au niveau des communes, dans un monde profane désorienté, qui ressent la nécessité de créer des structures d'union au sein desquelles s'organisent des échanges principalement culturels, et se nouent d'ailleurs des rapports individuels de sympathie, voire d'amitié.

Ces échanges et ces rapports ne sont pas exempts d'un certain égocentrisme, d'un certain "égoïsme spirituel".

Contrairement aux apparences, ils sont fondés sur des principes divergents, en ce que chacun des participants ne désire abandonner et n'abandonne rien de ses particularismes.

Il n'engage la transformation, ni de la collectivité, ni de l'individu.

Il est une simple coexistence, enrichissante certes, qui tend à aider à l'union des peuples par une connaissance réciproque ; mais il est union, et non pas communion.

Le jumelage des Ateliers maçonniques, phénomène également récent, n'est guère plus fréquent.

On pourrait s'en étonner.

La Maçonnerie, qui se veut universelle, y serait-elle hostile ?

Non, évidemment, et je pense plutôt que son objectif est plus ambitieux et ses voies différentes.

L'universalisme maçonnique est celui des individus avant d'être celui des sociétés.

Il réside dans le perfectionnement de l'être humain qui aura inéluctablement pour conséquence le perfectionnement des collectivités et de l'humanité.

Il n'en résulte pas pour autant que la collaboration des diverses obédiences maçonniques, des puissances symboliques, comme d'ailleurs, d'une manière générale, celle de toutes les forces spirituelles, soit inutiles.

Bien au contraire.

Car elle apporte, à la construction de l'édifice universel, les pierres originales marquées de l'idéal maçonnique qui en sera le ciment essentiel.

Assurément, pour être efficace, cette collaboration doit être organisée, et enrichie d'une substantifique moelle.

Tel est l'objectif du jumelage maçonnique, chargé de son symbolisme.

Sans doute, le jumelage du monde profane n'est pas lui-même dépourvu d'un certain symbolisme.

Ce n'est pas en ce temple que sera contestée la présence, en toutes choses et en tout lieu, du symbolisme qui est finalement la représentation de l'"harmonie universelle".

Le jumelage profane veut concourir à cette harmonie par le rapprochement des collectivités et des individus, par le choc des différences, et avec des moyens et des méthodes dont la nature et le formalisme sont bien proches du rite.

Il parvient à créer les liens d'une certaine fraternité dont nous, Francs-Maçons, ne pouvons que nous féliciter.

Devons-nous nous en contenter ?

Certainement pas, car le jumelage maçonnique est d'une autre essence.

Son symbolisme est riche et lui fournit des racines beaucoup plus profondes et prometteuses.

Analysant notre cérémonie, que constatons-nous en effet ?

Tous Francs-Maçons, réunis dans un même Temple, nous y conduisons nos travaux sans dépaysement véritable, comme à l'accoutumée pourrait-on dire.

Avant même que de nous connaître, nous nous considérons comme Frères, nous sommes des Frères.

De sorte que, sous réserve de quelques aménagements, nous pratiquons un rituel connu, et nous utilisons purement et simplement les symboles habituels que je n'aurai pas l'outrecuidance d'évoquer devant vous, dans une quelconque ritournelle symbolique.

Cependant, nous donnons présentement, à ce symbolisme connu, une signification et une dimension nouvelles qui me font un devoir d'appeler votre attention sur quelques-uns de ses aspects particulièrement concernés.

Nous procédons à un jumelage, et non pas à une tenue commune.

Le rituel que nous utilisons est spécifique. Il n'appartient ni à la Maçonnerie belge, ni à la Maçonnerie française.

Il est celui - unique - de nos deux ateliers fusionnés qui l'ont adopté pour la circonstance.

L'amalgame réalisé n'a d'ailleurs guère posé de problème en raison de la similitude remarquable qui existait entre les deux textes comparés, en usage, notons-le, à plus de deux cents ans de distance respectivement.

Quoi qu'il en soit, ce rituel est nouveau et nous pouvons le considérer comme symbolique du but à atteindre dans les relations entre obédiences.

Un rituel nouveau impose à chacun d'entre nous l'accession à une existence maçonnique nouvelle qui constitue une renaissance et, d'une certaine manière, une véritable initiation.

Cette initiation est vécue collectivement, ne concède aucun grade ni aucune dignité nouvelle, ne constate ni ne permet aucun progrès sur le chemin difficile du symbolisme maçonnique initiatique.

Quel est donc son véritable objectif ?

C'est d'introduire des maçons confirmés sur la voie d'une nouvelle forme d'action ;

C'est de mettre la fraternité en œuvre au-delà des frontières, en enrichissant la chaîne d'union d'un maillon original, celui d'un atelier plurinational, et, d'une manière générale, en mettant les moyens et les méthodes de la Franc-Maçonnerie à son service.

Le jumelage auquel nous procédons symbolise en quelque sorte l'affiliation de nos ateliers respectifs à la Maçonnerie universelle que nous appelons de nos vœux, et dont nous souhaitons qu'elle se réalisera de proche en proche, par la vertu de l'exemple.

Il fait de nos deux Aréopages, *l'Espérance* au Camp de Bruxelles, et *l'Etoile de l'Espérance* au Camp de Beauvais, au travail dans ce Temple qui plus que jamais symbolise l'Univers, le centre symbolique d'une Maçonnerie en expansion.

Mais nous savons bien, nous qui glorifions le travail, que l'initiation n'est rien si l'engagement qui en est le corollaire n'est pas respecté.

Notre jumelage ne resterait qu'un symbole sans vie si nous ne lui donnions pas la suite qu'il appelle.

Nous contractons aujourd'hui, plus que l'obligation, le devoir de maintenir, de développer, et d'enrichir nos rapports :

- pour que nos rencontres et nos travaux en commun deviennent une habitude ;
- pour que l'idée de l'universalisme nous devienne plus familière ;
- pour que notre désir d'union devienne si vif que nous ayons la volonté de le réaliser.

Ne craignons pas d'aller trop loin, et poursuivons notre effort avec persévérance.

Jumelage du 9 novembre 1986

Balustre du Grand Orateur Marcel Gensane, à l'occasion du jumelage avec un Aréopage de Belgique.

Mes Frères, je voudrais, en préambule de mon bref balustre, vous faire un aveu et me permettre une impertinence que vous me pardonneriez. C'est la première fois que je participe à une Tenue hors de France, je dis bien hors de France, et non pas à l'étranger. Et vous pourriez penser que je le fais uniquement par obligation et par devoir. Ce seraient d'ailleurs deux bonnes raisons: le Franc-Maçon authentique fait ce qu'il doit. Et n'ai-je pas moi-même, faisant fonction d'orateur lors de notre jumelage du 10 avril 1980, placé mon propos sous le signe de l'universalisme, et, non sans une certaine inquiétude, en notre nom à tous, belges et Français de nos deux aréopages, pris l'engagement de maintenir, de développer et d'enrichir nos rapports.

Réjouissons-nous d'avoir pu respecter cet engagement, dans des conditions dont, au nom des Frères de l'aréopage de Beauvais, je suis heureux de vous rendre grâce.

Au surplus, être Franc-Maçon, c'est être parvenu à une possession d'état telle que, si tous les hommes pouvaient y accéder, elle impliquerait un universalisme de fait, nourri d'un respect de l'autre qui s'imposerait sans qu'on ait à l'organiser. C'est comme a dit Anderson être « au centre de l'union vers laquelle tous les hommes peuvent converger sans pour cela renoncer à aucune de leurs foies particulières ». C'est s'efforcer de tendre vers cet absolu, vers cette perfection finale de l'être humain, vers cette connaissance, source de sagesse et de bonté, dans laquelle il trouvera l'unité.

C'est un pléonasme de dire d'un Franc-Maçon, qu'il est universaliste. C'est sa raison d'être; de sorte qu'on pourrait se poser la question de savoir si les voyages contribuent à le former, es-qualités, comme - dit le proverbe - ils forment la jeunesse,

Evidemment ils y contribuent. Car est-on jamais Franc-Maçon ?

D'autant que, si le Franc-Maçon est universaliste sans aucune restriction, cherchant avec persévérance à dépasser les divergences pour s'identifier à ses Frères, nous n'en sommes pas encore, malheureusement, à ce que les Obédiences le soient de la même manière. Par ailleurs, au-delà de toute argumentation du domaine de la biologie, être Belge ou être Français, n'est-ce pas un peu la même chose?

Comment peut-on être persan?

Tout en comprenant parfaitement - et en l'approuvant - que le peuple belge ait dû, avec courage, se révolter pour se libérer de ses tutelles successives, j'ai, pour ma part, toujours regretté que les vicissitudes de l'histoire - dans le cours et l'évolution de laquelle nous, Français, avons notre responsabilité à divers titres, et par exemple en la personne de notre pittoresque Talleyrand qui, dit-on, fut mêlé aussi à la Franc-Maçonnerie, nous aient finalement désunis au lieu de nous rapprocher, alors que bien des affinités de toutes natures auraient pu sceller notre union, et j'ai toujours été étonné de devoir vous considérer comme des Frères séparés.

Aussi bien, Maurice Grevisse voisine en bonne place sur de nombreuses tables françaises, aux côtés de Littré et de Larousse, et je suis persuadé que bien des vocations maçonniques doivent quelque chose à la lecture de Maeterlinck et de bien d'autres penseurs belges.

Car je suis convaincu que les vocations maçonniques véritables et durables prennent bien souvent leur source dans le façonnement de l'esprit des premiers âges, dans les tendances profondes de l'être, innées et acquises, longuement mûries.

Encore faut-il reconnaître que cette séparation a aussi bien des avantages.

Il n'est pas facile de devenir ce que l'on est. Appartenir à deux nations distinctes nous donne l'occasion de rencontres profanes et de Tenues maçonniques exceptionnelles qui créent des relations fondées sur la fraternité, enrichissantes sur ces deux plans profane et maçonnique par une participation à des modes de vie différents et à des cérémonies diversifiées.

Je n'avais pas l'intention de vous présenter ce jour l'équivalent transposé de ce qu'en loge bleue nous appelons un quart d'heure de symbolisme.

Cela aurait d'autant plus outrecuidant que, conviés à assister à une cérémonie d'initiation au 22e grade - dont nous sommes privés - nous venions à vous au sens propre en apprentis, véritables et friands, soit dit sans aucune flagornerie puisque notre Grand Collège des Rites, conscient des lacunes de notre parcours initiatique, a jugé utile récemment d'y introduire les initiations aux 4ème et 14^{ème} grades.

Et peut-être ira-t-il plus avant?

C'est dire tout l'intérêt que nous avons pris à vos travaux, et le profit très réel que nous en tirerons.

Ayant ainsi très sincèrement reconnu les mérites incontestables de votre méthode, je voudrais tout de même, sans déterrer la hache de guerre, défendre un peu la nôtre, et, pour ce faire, j'invoquerai tout simplement un des enseignements du 22e grade : la glorification du travail,

Cette glorification n'est pas nouvelle et l'insistance avec laquelle il y est recouru tout au long de la voie royale témoigne de son importance dans le cheminement initiatique.

Il s'agit peut-être de donner au travail les lettres de noblesse qui lui ont souvent manqué, et lui ont été historiquement contestées.

Mais la glorification du travail n'est pas l'apanage de la Franc-Maçonnerie.

Le travail est tout autant glorifié – à tort ou à raison - dans le monde profane qui en fait, plus même qu'un devoir, un droit.

Je ne prendrai pas parti dans ce débat, mais je crois que cet enseignement du 22e grade est ambigu dans la mesure où il est discutable et imprécis. Quelle définition donner du travail ? Est-elle un travail l'activité qui n'est pas « conforme à la nature même de l'être » ?

Il me paraît donc illustrer et vérifier l'opinion selon laquelle, si l'étude des symboles doit être poursuivie sans relâche, si les rites doivent être scrupuleusement respectés, si, dans toute la mesure du possible il faut éviter de brûler les étapes successives de l'initiation, il n'en reste pas moins que l'ensemble des moyens que la Maçonnerie met à la disposition de ses adeptes constitue simplement un outil qui ne peut être considéré comme une fin en soi.

Pour indispensable qu'elle soit, la fidèle mise en œuvre de ces moyens ne suffit pas à faire des initiés, ce à quoi on peut parvenir par d'autres méthodes, d'autres voies, moins royales sans doute mais également efficaces.

Ils doivent être accompagnés d'un travail persévérant et bien orienté. Il permettent d'ailleurs d'orienter ce travail qui est, lui, le véritable sésame sans lequel notre tentative de perfectionnement personnel resterait vaine.

C'est cet outil que nous venons d'utiliser avec l'efficacité accrue qui lui vient de notre communion dans un temple qui prend ce jour plus que jamais, et plus que symboliquement, la dimension d'un temple universel.

9 novembre 1986

Les grades de vengeance

Balustre du Frère Gensane pour l'Aréopage *l'Etoile de l'Espérance*.

Historiquement, il a existé des grades de vengeance, et il en reste quelque chose dans nos rituels modernes.

Comment cela a-t-il pu être possible ? La loi du talion serait-elle acceptable en Maçonnerie ?

On a beau discuter savamment de ce qu'il faut entendre par armes pures, on reste saisi d'un doute en constatant :

- L'évolution permanente des rituels que, chacun d'eux, nous prêtons serment de respecter à la lettre !
- Les difficultés persistantes de mettre au point l'échelle des grades
- La présence dans nos rituels modernes de symboles « inquiétants » ; si l'épée paraît plutôt innocente – arme noble et chevaleresque d'apparat – peut-on en dire autant de la hache, et surtout du poignard, « instrument de la vengeance, arme de trahison et de dissimulation ». « Les détracteurs de la Franc-Maçonnerie, écrit Bayard, ont noté ce rôle dissimulé du poignard qui frappe dans l'ombre. On lui donne actuellement un rôle emblématique « car la vengeance n'est pas la sanction d'un mythe ». Evidemment, puisque Hiram avait été assassiné, il fallait bien en tirer les conclusions et punir les assassins. Cependant les trois Compagnons dits mauvais méritaient-ils cette qualification sans circonstances atténuantes ? Que penser d'un Maître qui refuse de transmettre la connaissance ?

La difficulté essentielle, quand on parle de grades de vengeance, est de les faire cohabiter avec ce grade d'amour du Chevalier Rose-Croix que certains considèrent comme le grade ultime, une sorte de nec plus ultra qui met fin définitivement au conflit. Pour y voir clair en Franc-Maçonnerie dans un langage commun, il faut retenir que le concept de vengeance est intimement lié à celui de justice – qui n'est pas équité – et que les significations de l'un et l'autre varient selon qu'interviennent :

- L'une ou l'autre de nos « vertus maçonniques »

- La notion de culpabilité – très incertaine – qui prend en compte les imperfections de l’homme, innées ou acquises
- Le sens de la justice, tel celui, aigu, des enfants en particulier. Si on remonte le temps, on constate que les Romains avaient une idée imparfaite et limitée de la justice, en usage uniquement dans la société civile.
- Le pardon qui n’est parfois qu’une figure de la vengeance (J.P. Toulet)
- L’affection ou la haine qui changent la justice de face
- Le repentir, la réparation, et, pêle-mêle, pour souligner l’étendue et la difficulté du problème, on peut aussi parler d’injustice, de légitime défense, de violence – qui peut d’ailleurs être non-violente, mais échoue malheureusement parce qu’illégitime – de la justice divine ou de ce duel judiciaire, une coutume « peut-être pas si misérable, sauf abus » écrit Jean Khébian
- De la haine dont il faut se délivrer
- De la justice immanente qui résulte du cours naturel des choses et se manifeste un jour ou l’autre : « Ne t’occupe pas de ton ennemi, tu verras passer son cercueil » dit un proverbe chinois
- De la justice distributive – à chacun ce qui lui convient
- De la compassion
- De la conviction intime, la justice naturelle plus que le respect de la lettre et de la loi
- De bonne justice : ce qui est de droit ; ne pas suivre les sentiments
- De la connaissance de ses propres torts pour se rendre justice à soi-même
- Et en général de tous les éléments qui nous invitent à la prudence dans nos appréciations de ce que peut être la vengeance dont parlent nos rituels.

Ces précautions prises, venons-en à cette vengeance rituelle.

Historiquement, deux rituels des Hauts Grades sont importants, ceux de 1766 et 1809 (cf. Jean Khébian : les grades de vengeance au XVIIIe siècle et sous l’Empire). Ils s’ouvrent sur un grade de vengeance sans ménager la transition qui, après le grade de Maître, a été introduite dans le REAA par les grades du 4^e au 8^e degré placés avant celui de Maître

Elu des Neuf puis l'Illustre Elu des Quinze, qui sont les grades de vengeance de ce rite. Or ces deux grades ne sont plus pratiqués dans les Ateliers du Grand Collège. La question se pose de connaître les motifs de cette désaffection.

Dans le rituel de 1766, au grade de Parfait Maçon Elu, on met en scène Salomon assisté d'Hiram, venu demander la mort d'Hiram Abi. Le meurtrier est Abidale (ou Abidalah : meurtrier du père) et le récipiendaire s'offre à le livrer mort ou vif. Il se rend dans une caverne, tue l'assassin d'un coup de poignard et rapporte sa tête au roi Salomon. Salomon, plus habile que sage, ne manque pas de s'étonner de ce crime et de pardonner au justicier qui « été emporté par son zèle ». Que penser, décidément, de Salomon ?

Le grade de Second Elu n'apporte pas d'autre révélation.

Au grade d'Elu des Quinze, on retrouve les deux autres assassins ressuscités que le récipiendaire ramène à Jérusalem, où Salomon les châtie par une atroce mise à mort : le corps ouvert, la tête coupée pour « servir d'exemple aux ouvriers maçons ».

Ainsi le « Vrai Rose-Croix » de 1766 reprenait plusieurs grades de vengeance.

Ces grades de vengeance ont été fondus en un seul, l'Elu, dans le rituel de 1809, dans lequel on trouve le même appareil symbolique : il s'agit de rechercher le meurtrier d'Hiram. Un inconnu fait connaître à Salomon la retraite des malfaiteurs. Le roi tire au sort les neuf Maîtres appelés à venger Hiram ; le récipiendaire – censé représenter Yohaben (traduit par « fils de Dieu » dans le Tuileur de 1820) – et les élus qui l'accompagnent arrivent à la caverne. Deux des assassins se donnent la mort en se précipitant dans une fondrière, le troisième, en voyant Johaben, « se fait justice en se plongeant un poignard dans le cœur ». Ce qui s'ensuit est réalisé dans des conditions que Khébian relate ainsi : « Johaben prend le poignard du misérable, sort de la caverne, se remet de son émotion en se désaltérant à une source jaillissant entre les arbres. Les Elus décapitent les cadavres, laissent leurs corps en proie aux bêtes sauvages, et apportent les têtes infâmes à Salomon. » Le roi veut que les neuf Maîtres portent désormais le nom d'Elu. Le rituel ajoute : « [Salomon] leur

ajouta six Maîtres qui n'avaient pas été de l'expédition, ce qui forma le nombre de quinze Elus » et précise que « l'inconnu n'était qu'un pâtre qui fut amplement récompensé ; il entra dans le corps des maçons et, quand il fut assez instruit, il obtint une place d'Elu ».

La légende de l'Elu des Quinze pourrait s'expliquer par le conflit entre les Jacobites, partisans de Jacques II, et les Stuardistes. Le soin apporté dans le cahier de l'Elu des Quinze à nommer les lieux et les personnages, montre l'intention de faire table rase de tout ce que les Jacobites y avaient introduit.

Que dire du symbolisme des grades de vengeance ?

Les trois grades de vengeance du rituel de 1766 procédaient tous d'un même grade qui faisait suite au grade de Maître, mais dont le sort réservé aux coupables différait selon les grades : au premier grade, le roi pardonne à l'Elu emporté par son zèle, au deuxième grade, les deux complices fuient le châtiment et meurent en exil. Au troisième grade, le roi condamne les assassins à un supplice atroce.

Chacun de ces trois courants paraît avoir apporté sa part dans l'élaboration du « vrai Rose-Croix » (1766) dont certains historiens semblent penser qu'il écarterait l'institution maçonnique des foudres de l'Eglise : c'est en 1738 que Clément XII s'était exprimé contre « les membres de la secte des Franc-Maçonnerie ».

Dans le rituel de 1809, le symbolisme adopte un thème différent : les têtes des deux fuyards, morts sans doute accidentellement, et du meurtrier qui s'est suicidé, sont rapportées à Salomon qui les fait exposer pendant trois jours. La vengeance sanglante a disparu. C'est la justice immanente ou la crainte du juste châtiment qui punit les coupables. Les mains de l'Elu restent pures. Le meurtre d'Hiram est vengé par leur courage et leur persévérance.

En refondant les trois grades de vengeance en un seul, on a supprimé tout ce que ceux-ci avaient de criminel pour mettre en place une légende qui, comme celle de Maître, se prête à un enseignement moral, et dont la vengeance est absente.

Après ce bref rappel historique, venons-en à nos rituels modernes, ceux des 9^e et 10^e grades. Ceux-ci présentent, dans leur symbolisme, d'évidentes similitudes avec les rituels de 1766 et 1805. Je n'y insisterai pas. Mais en même temps ils annoncent une transition qui s'affirme avec le 11^e grade (Grand Chapitre ou Conseil). Ce dernier, celui de Sublime Chevalier Elu, où le Temple est décoré de noir, qui continue la légende maçonnique, est un grade qui confirme la disparition du thème de vengeance – déjà constaté avec le rituel de 1805 – « le néophyte reçoit la récompense des meurtres qu'il a commis dans le but de punir les meurtriers d'Hiram, comme bon exécuteur de la sentence d'un tribunal. Jean Mourgues y voit « une définition de l'homme libre », de celui qui a tué en lui les mauvais Compagnons : l'envie, l'orgueil, la volonté de puissance, de celui qui est fidèle à soi. Nous sommes fragiles et divers dans nos déterminations.

Quant à Paul Naudon, s'exprimant sur ce 11^e grade, et à propos des grades d'Elu, il rappelle que ces grades ont donné lieu à bien des interprétations tendancieuses. Par suite, les rituels les plus récents ont pris soin de souligner la nature allégorique de la légende d'Hiram.

Les 9^e et 10^e grades retiennent certes la thèse de la vengeance. Mais ils sont communiqués en vingt lignes par le rituel d'accession au 14^e grade qui se borne à rappeler, au 9^e grade accordé par communication, que « la vengeance n'est pas la justice et que c'est la charité qui doit inspirer le juste » ; au 10^e grade, que « charité n'est pas faiblesse » et que ce qui est demandé au Maçon c'est « d'aimer la justice et de la servir d'un cœur purifié de toute haine ».

Le 9^e grade est un Chapitre et non plus une Loge, et le drame y est toujours celui de l'assassinat du meurtrier d'Hiram. Il s'agit d'un épisode semi-judiciaire, semi-vengeur, dont les événements se déroulent dans un temple décoré de rouge, noir et blanc. Le symbolisme fait appel à la caverne, la lumière, la source, le poignard, le sang, dans le cadre de la vengeance, de la désobéissance et de la miséricorde. La thèse de la vengeance retenue est opposée à la justice.

Ce passage de la vengeance à la justice est évidemment important dans l'évolution des sociétés. Le Frère Elu des Neuf, rendant la justice d'une

manière pondérée, sauvegarde l'ordre public de la société entière. Tout en apprenant dans la caverne à différencier le bien du mal, il saura maîtriser sa propre personnalité. Il n'est pas l'esclave des idées, et il est sûr en outre que ses Frères lui viendront en aide quand il sera en difficulté.

Le 9^e grade est finalement un compromis entre le désir de vengeance et celui de justice.

Jean Mourgues se demande si le zèle des Neuf est louable « alors qu'il n'est jamais sage de faire du zèle », et il pense qu'une révision du rituel serait souhaitable.

Au 10^e grade, dans un temple décoré en rouge et blanc, la vengeance d'Hiram se poursuit, et curieusement, le zèle des Elus est toujours célébré. Ce temple est un tribunal où le juge est le souverain. Les conditions dans lesquelles les meurtriers sont exécutés font l'objet – selon les auteurs – de relations fort différentes dans les détails, mais toutes aussi horribles. Ce sont des supplices inadmissibles, malheureusement pratiqués de tous temps jusqu'à nos jours.

Cela impose une réflexion sur nous-mêmes et nos réactions d'individus et de citoyens. La question se pose de savoir si, au-delà des supplices, il s'agit d'un combat entre le bien et le mal.

Comment peut-on à la fois parler de vengeance et de justice ?

Le 10^e grade se rapporte aux notions de protection et de justice. Alors qu'au 9^e grade le mauvais compagnon qui avait assassiné Hiram – symbole de liberté – avait été tué sans jugement, nous voyons, dans ce 10^e grade, que les deux autres assassins sont jugés d'une manière régulière et impartiale. Il faut donc que tout ce qui s'oppose à la vérité soit supprimé. C'est pour cela que le premier assassin a été décapité... mais la punition est tout de même arbitraire. C'est pourquoi les deux autres assassins ont été jugés, car une punition arbitraire conduit à la vengeance. Le Franc-Maçon s'oppose toujours aux sentences arbitraires. Rappelons d'autre part que les Elus sont voués à une lutte incessante contre les fléaux que sont l'ignorance, le fanatisme et la tyrannie. C'est le côté éthique du grade.

De ces considérations, il résulte que les grades d'Elu, complétés par le grade de Rose-Croix, apportent des éléments susceptibles d'aider les Chevalier Kadosch dans un combat qui met en cause leur conscience, la vengeance étant enfin exclue. Les travaux proposés à ce grade le confirment.

Le dernier mémento du 30^e grade de 6004 y voit à juste titre une philosophie de la montée vers la connaissance et la réalisation dans l'action qui « met le Chevalier Kadosch en mesure de régler tout acte selon l'aboutissement et le respect de la vérité, selon l'appréhension, la représentation et la construction d'une humanité meilleure. C'est le quotidien d'un initié au 30^e grade, et plus son action sera cohérente avec les principes du grade, plus les réponses apportées aux situations rencontrées seront fondées et justes ».

Ajoutons que le Chevalier Kadosch sera en mesure de déjouer les ambiguïtés de la justice et de faire son devoir en homme libre. Il aura compris que même l'idée de vengeance tient de la vengeance ; que la justice qui se fait par la force condamne la justice ; qu'il n'est pas facile de savoir quand commence la vengeance, ni quand la prétendue justice devient une vengeance ; de savoir si le coupable repent mérité une peine.

Le Chevalier Kadosch ne juge pas pour venger, mais pour améliorer.

Quand il parle de justice, il pense équité.

Fais ce que dois : l'expression est brutale et mérite d'être tempérée.

Comment ne pas constater que la Franc-Maçonnerie a connu d'incompréhensibles et inacceptables dérives en complet désaccord avec l'esprit des Constitutions d'Anderson ! Dérives qui expliquent voire justifient les différentes tentatives de réforme.

Mais ne pas constater aussi que finalement, elle a eu la sagesse de s'amender progressivement jusqu'à proposer l'enseignement acceptable du 30^e grade.

L'image de la vie des Obédiences peut soutenir un certain parallèle avec celle d'un parcours maçonnique.

Je conclurai avec Irène Mainguy :

« Pardonne les injures et le tort qu'on t'a fait ; ne te venge que par des bienfaits, et si tu subis une injustice, console-toi, le vrai malheur est d'en faire ».

10 mai 2006

Notes

[←1]

De la Loge *Picardie*, je suppose.

[←2]

Un Frère de la Loge *Picardie*, aujourd'hui décédé.

[←3]

(ndlr) Je me permets ici de formuler un avis différent (pour la seule et unique fois dans tout ce recueil) : **non, Alain n'est pas d'accès difficile** ; raison pour laquelle peut-être la qualité de « philosophe » a pu lui être contestée ; raison aussi pour laquelle il est l'un de ceux que je peux lire et relire avec aisance et bonheur, sans bien sûr toujours partager ses points de vue – comme Montaigne.

[←4]

(ndle) Je n'ai pas vu trace de cette perte dans les rituels du 17^e grade.

[←5]

(ndle) il se l'est procuré ultérieurement, puisque ce poème figurait dans ses papiers (il est reproduit ci-dessous avec les autres). De toute façon, le poème de Desnos est d'un tout autre ... symbolisme !

[←6]

(ndle) Au fait, pourquoi toujours insulter les loups ? Eux au moins, dans leur meute, ils sont relativement solidaires !

[←7]

Toute cette partie entre accolades a été annotée par l'auteur « ambigüe, à refondre ».

[←8]

(ndle) L'auteur pense peut-être par exemple à Teilhard de Chardin (qu'il a soigneusement lu, cf. la planche sur la perfectibilité, tome 1).

Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

[Donner votre avis](#)



Les auteurs comptent sur vous